
3 1761 03551 4264

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME LA MARQUISE

DE LAMBERT.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME LA MARQUISE

DE LAMBERT,

SUIVIES

DE SES LETTRES

A PLUSIEURS PERSONNAGES CÉLÈBRES.

Seule édition complète.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez D'HAUTEL, Libraire, rue de la Harpe, n° 80.

1813.

OEUVRES
DE MADAME LA MARQUISE
DE LAMBERT.

LA FEMME ERMITE,
Nouvelle Nouvelle.

ADÉLAÏDE et ses amies, qui étoient venues voir Bellamirte à sa campagne, lui proposèrent un jour de faire mettre les chevaux au carrosse pour aller se promener. On étoit dans la saison où l'on peut sortir de bonne-heure. Elles allèrent dans une prairie qui est sur le bord de l'eau, au bout de laquelle est un grand bois. D'un côté du bois, est un rocher assez escarpé, sur lequel il y a un ermitage; et le rocher est bordé d'un ruisseau assez large, qui semble en défendre l'entrée. Ce ruisseau se forme d'un torrent qui tombe de la montagne sur les rochers. Il y fait un bruit, et forme une cascade naturelle, qui, dans le sombre

du bois, offre aux yeux le même agrément que les lieux les plus cultivés par l'art.

C'est ici ma promenade ordinaire, dit Bellamirte : j'aime cette secrète horreur : ce lieu est propre à nourrir une douce mélancolie; et j'y viens souvent seule, et sans autre compagnie que mes réflexions.

N'y voyez-vous point l'*Ermite?* dit une des dames; et n'êtes-vous jamais entrée chez lui? — Je ne l'ai pas encore apperçu.

J'aime les *Ermites*, dit Adélaïde; et je voudrois bien l'entretenir. Cette sorte de vie, si fort au-dessus de l'usage ordinaire, me fait croire qu'il faut qu'ils soient fort au-dessus des autres hommes, ou fort au-dessous des autres.

Les dames descendirent de carrosse, et se promenèrent sur une pelouse qui étoit tout le long du ruisseau. En avançant, elles trouvèrent des arbres fort courbés, car le ruisseau étoit bordé de grands peupliers : ces arbres, par leur courbure, faisoient une espèce de pont, au bout duquel paroissoit dans le rocher un petit chemin par où on pouvoit monter assez aisément. Soit qu'il fût fait des

mains de la nature, ou de celles des hommes, c'est ce que j'ignore.

Les dames curieuses se mirent en route, et, suivant ce petit sentier, elles arrivèrent devant la porte de l'ermitage. Elles virent une femme grande et bien faite, qui entroit brusquement dans cette demeure champêtre, et qui ferma la porte après elle. Puisqu'il y entre des femmes, dirent-elles: nous sommes aussi en droit d'y entrer. Elles frappèrent à la porte, mais personne ne répondit. Elles firent un grand bruit, et faisant entendre qu'elles vouloient absolument entrer, la même personne qu'elles avoient vue vint au-devant d'elles, et leur dit, que le lieu qu'elle habitoit, n'étoit pas digne de la curiosité de personnes comme elles. Les dames répondirent, qu'elles souhaitoient voir l'*Ermite* qui habitoit ces lieux. Elle crut qu'il n'étoit plus temps de faire résistance; elle ouvrit la porte, et leur dit qu'elles n'y trouveroient qu'elle. Elles entrèrent brusquement; et ayant en peu de temps parcouru toute cette petite habitation, qui étoit simple, propre et modeste, elles furent très-étonnées de n'y trouver personne que celle qui leur parloit.

Notre curiosité augmente, lui dit Belamirte, et comment est-il possible que vous soyez ici seule? Quel parti pour une femme! et qui peut vous l'avoir fait prendre? Plus je vous examine, et plus mon étonnement augmente. Vous me paroissez peu faite, par votre âge, et par votre figure, pour habiter une demeure aussi sauvage. Vous êtes propre à être l'ornement des villes. Avec un air abattu et une contenance douce et modeste, elle leur parut une grande beauté.

Je ne puis répondre à un discours si flatteur, leur dit-elle; j'ai perdu l'habitude de la parole; et depuis quatre ans que je suis dans cette solitude, je n'ai ni vu ni parlé à personne. Mais qui vous fournit les besoins de la vie, lui demanda-t-on? Une fille, qui s'étoit attachée à moi, voulut me suivre dans ces lieux, répliqua-t-elle; mais ayant une famille, elle ne put la quitter. Elle s'est retirée dans la ville la plus voisine; et deux fois la semaine, elle m'apporte plus qu'il ne m'en faut pour le soutien d'une vie, que je voudrois et devrois avoir perdue.

Elle accompagna ce discours d'un torrent de larmes. Sa figure et ses malheurs

intéressèrent bientôt les dames pour elle. L'on ne peut, en vous voyant, lui dirent-elles, vous refuser de la pitié; et nous sommes si sensibles à vos malheurs, que cela nous rend dignes de les entendre. De quelque cause qu'ils viennent, nous vous plaindrons toujours. Si vous êtes malheureuse par la faute d'autrui, nous partagerons avec vous votre haine : si c'est par la vôtre, ce sera la faute du destin, et vous ne serez jamais coupable à nos yeux.

Vos bontés, mesdames, et votre indulgence, ne me raccommoderont pas avec moi-même, dit-elle. J'ai quitté le monde pour me fuir; et je me suis toujours présente : j'ai cru, que quand je n'aurois plus de témoins de mes foiblesses, je pourrois les oublier et me les pardonner; mais impitoyable à moi-même, je me condamne, et me punis toujours. Le silence des bois me les rend plus présentes et plus sensibles : désoccupée de tout, c'est l'occupation de tout mon loisir. Apparemment, madame, c'est votre délicatesse, qui vous rend si cruelle à vous-même, dit Adélaïde : mais enfin, vous ne pouvez refuser le récit de vos infortunes à des personnes qui s'y intéressent.

Elle fit tout ce qu'elle put pour s'en défendre ; mais les dames, dont elle avoit excité la curiosité, l'assurèrent qu'elles ne la quitteroient pas qu'elle ne leur eût appris ses malheurs.

Puisque vous le voulez, Mesdames, dit-elle, je vais vous dire simplement l'histoire de ma vie. Si je n'ai pas le mérite de paroître innocente à vos yeux, j'aurai du moins celui de me montrer sincère. Je suis d'une naissance assez illustre. Mon père avoit eu le bonheur de rendre de grands services à son roi : il avoit de grands emplois à la cour ; mais ayant essuyé injustement la préférence d'un de ses concurrens, pour une charge qu'il croyoit mériter, il en fut vivement offensé. Dans le même temps, il rendit un service très-considérable au roi de S***. Par l'injustice qu'on lui avoit faite, il se crut quitte envers sa patrie, et envers un prince ingrat, et entra dans la révolte qui se fit contre lui. Il commandoit une grande province ; et il ne lui fut pas difficile de faire changer de maître les peuples qui lui étoient soumis. Il ne prit pas grand soin de faire son traité : les services qu'il rendoit, et une grande province qu'il

assujétissoit, devoient être une sûreté et un otage des paroles qu'on lui donnoit. Nous perdîmes toutes nos terres et nos établissemens : il ne nous resta que les paroles qu'on nous donna, qui ont été mal exécutées. J'étois fort jeune ; j'avois perdu ma mère, et j'étois chère à mon père. Je n'avois qu'un frère qui étoit mon aîné de quelques années : il servoit auprès de mon père, et apprenoit son métier sous un tel maître.

On m'alloit mettre dans ces maisons destinées à l'éducation des jeunes personnes, quand la princesse Zélie, dont le mari avoit commandé dans la province, et qui étoit amie de mon père, le pria de me laisser avec elle. Elle aimoit les enfans ; elle s'en amusoit ; et elle n'avoit qu'un fils. Je fus élevée avec le même soin que si j'avois été sa fille : on me donna des gouvernantes et des maîtres convenables ; et l'on cultiva toutes les dispositions que je pouvois avoir au bien. J'étois toujours auprès de la princesse : elle s'amusoit à ma parure ; elle donnoit de petites fêtes aux enfans de mon âge ; j'avois l'avantage d'y réussir, et je m'efforçois de faire mieux que ce qu'on trouvoit bien dans les autres.

Le prince Camille, c'est le nom du fils de la princesse, avoit quelques années de plus que moi : il avoit une figure noble et gracieuse : nous passions notre vie ensemble ; et dès qu'il n'étoit plus avec ses maîtres, il venoit me trouver avec un grand empressement. Dans toutes ses actions, il me donnoit une préférence très-marquée sur mes compagnes : on disoit qu'en avançant en âge, les graces ne négligèrent pas de prendre soin de moi ; et son goût augmentoit tous les jours. De bonne heure, j'ai senti le plaisir d'être aimée, et en ai été touchée : il est malheureux de contracter dès l'enfance une pareille habitude.

Le prince Camille étoit destiné par sa famille à épouser la fille du duc de ***. Elle s'appeloit Valérie : elle étoit héritière de sa maison : ainsi, de grands biens et de grandes dignités la rendoient un parti digne de lui. On le menoit souvent lui faire sa cour : elle venoit aussi voir la princesse, et nous nous trouvions souvent ensemble, dans nos jeux et dans nos fêtes. Elle étoit bien faite, et elle souffroit impatiemment qu'on me donnât une si grande préférence : elle s'en vengeoit

par le mépris et le dédain qu'elle donnoit à ma fortune; mais les louanges du prince et mon miroir me rassuroient; et j'étois dans l'âge où l'on est sensible à la beauté.

On remarqua bientôt la peine qu'il avoit d'aller chez Valérie. Jusques-là nous avions vécu sans contrainte, et on avoit regardé son attachement pour moi comme étant sans conséquence; mais comme il augmentoit tous les jours, on commença à craindre, et on lui défendit d'entrer dans mon appartement.

L'amour augmenta par la défense : il devint chagrin et rêveur; et comme il étoit d'un tempérament vif et sensible, la contrainte dans laquelle il vivoit, prit sur sa santé, de manière qu'il tomba malade. La princesse sa mère en fut allarmée. Valérie venoit quelquefois le voir; mais il recevoit ses soins avec tant de froideur, qu'elle en fut blessée. Son mal augmentoit: on oublia tout autre intérêt, et on ne pensa qu'à celui de sa vie : on lui permit de me voir. Je fus menée chez lui par les femmes qui avoient soin de moi. Ma vue eut un effet plus prompt que tous les remèdes, et sa santé revenoit à proportion de la liberté qu'on lui don-

noit. La princesse sa mère se vengeoit sur moi de la nécessité où on la mettoit de consentir à une liaison dont on appréhendoit les suites; elle n'avoit plus pour moi cette amitié tendre : les louanges qu'on me donnoit, et qui lui faisoient autrefois tant de plaisir, la blessoient; et elle me punissoit souvent de trop plaire.

La santé du prince s'étant affermie, il devint en peu de temps le seigneur de la cour le mieux fait. Il se fit voir fier et indépendant. Il commençoit à négliger les secours des maîtres : il avoit un respect infini pour madame sa mère; mais j'étois les bornes de son dévouement : il faisoit ce qu'elle vouloit, hors sur ce qui me regardoit.

Un jour elle s'expliqua avec lui et lui demanda ce qu'il vouloit faire de l'attachement qu'il avoit pour moi. Tout, lui répondit-il, madame; et quand je trouve de la naissance, de la vertu et de la beauté, je crois que, sans rougir, je puis avouer ma passion et mes intentions. Un discours si ferme et si hardi la fit trembler. Elle lui représenta la distance qu'il y avoit de lui à moi, les malheurs de ma maison, nos charges perdues, nos

terres confisquées. Ce sont les fautes de la fortune, dit le prince, ce ne sont point les siennes. N'est-ce point aussi un peu la vôtre, madame, de faire tant de cas de ces sortes de biens qui ne dépendent point de nous? Mais vous trouverez dans la princesse Valérie, reprit-elle, tous ceux dont vous êtes touché, et ceux dont vous me reprochez que je fais trop de cas. Les jugemens de mon cœur, madame, et ceux de vos yeux, sont bien différens, répondit-il : vous voyez, et je sens; et quelque inégalité qu'il y ait entre les personnes, l'amour les rapproche toutes.

La princesse vit qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, et qu'il falloit m'éloigner. On me mit dans une maison destinée à la retraite. Le prince l'ayant su, courut au lieu où j'étois, et menaça ceux qui devoient me garder, de se porter aux dernières extrémités, si l'on ne me laissoit pas voir. Ils lui résistèrent, et lui dirent qu'ils ne me feroient voir à personne, sans les ordres de la princesse sa mère. Il alla chez elle, et lui parla avec un emportement dont elle se sentit outrée. Il lui dit, qu'il ne lui étoit guères obligé de lui avoir

donné une vie qu'elle vouloit rendre si malheureuse, que le bonheur de ses jours étoit d'unir sa destinée à la mienne, et que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les sentimens. Quand elle voulut lui opposer son autorité et ses devoirs, il lui dit, que le cœur avoit ses droits et ses devoirs à part.

Comme la princesse étoit sage, elle crut qu'il étoit inutile de s'opposer au torrent. Elle lui dit, qu'elle sacrifioit son vif ressentiment à l'amitié qu'elle avoit pour lui; qu'elle le regardoit comme une personne malade dont elle avoit pitié, mais qu'il ne pouvoit lui refuser d'être six mois sans me voir; que cela devoit d'autant moins lui coûter, que la campagne s'approchoit; qu'il falloit qu'il partît pour commander les troupes que le roi avoit bien voulu lui confier, et qu'elle s'étoit persuadée que la passion dont il étoit occupé n'avoit pas éteint celle de sa gloire. Cela étoit vrai : personne n'a jamais eu ces deux sentimens en un plus haut degré, et ils ne s'affoiblissoient pas l'un par l'autre.

Il ne put refuser à madame sa mère ce qu'elle exigeoit : il l'assura que sa passion n'étoit pas sujette au pouvoir du temps,

et que les réflexions, qui guérissent les passions communes, ne feroient qu'augmenter la sienne.

Quelque chose qu'il pût dire, elle espéra du secours du temps, et elle songea à faire diversion d'un sentiment par un autre. Elle lui fit faire un équipage magnifique; elle fit chercher ce qu'il y avoit de gentilshommes les mieux faits, d'anciens officiers qui avoient le mieux servi le roi, pour lui apprendre le métier des grands hommes. Elle ne négligea rien pour lui inspirer l'amour de la gloire; et comme il avoit un fond d'honneur, il ne balança pas à prendre un parti qui convenoit à un homme de sa naissance. Il se disposa donc à partir pour la guerre; et la gloire s'y fit sentir, comme elle se montra à lui, avec tout son éclat.

Un jeune homme de mérite qu'il avoit auprès de lui, étoit devenu son confident. Il étoit bien né; il lui parloit souvent de sa situation présente, et le plaignoit d'être livré à une passion, qui, en désespérant madame sa mère, terniroit sa réputation. Il lui dit, que l'on ne pardonnoit l'amour aux grands hommes, que quand ils avoient payé le tribut à la gloire; que l'amour

pouvoit être un état passager dans la vie d'un héros, mais qu'il falloit que la gloire fût un état permanent. Du sang dont vous êtes sorti, disoit-il, et du mérite dont vous êtes, vous avez à remplir une grande attente de fermeté et de courage.

Le temps n'étoit pas venu d'être écouté: le prince étoit livré à un désespoir qui faisoit tout craindre: il avoit couru plusieurs fois au lieu où j'étois; et ne pouvant me voir, il avoit voulu se porter aux dernières violences. Timandre son confident, qui adoucissoit ses maux par sa douceur et par sa confiance, lui promit enfin qu'il me porteroit une lettre. Il alla voir la princesse, et lui dit, qu'il falloit composer avec la douleur du prince; que si elle vouloit soutenir ses ordres, et se faire obéir avec trop de rigueur, elle le porteroit à de grandes extrémités; qu'il ne falloit pas mesurer son pouvoir avec celui de l'amour, ni ses droits contre ceux du cœur; que l'un et l'autre ne se gouvernoient pas par l'autorité; qu'il falloit plaindre le prince et le distraire; lui donner quelques grands objets pour le guérir, sans lui faire sentir qu'on en avoit le dessein; qu'il y avoit de

grandes ressources dans les ames fières et élevées; enfin que le prince l'avoit prié de m'apporter une lettre, qu'il venoit pour cet effet demander un ordre pour me voir, et qu'elle n'avoit rien à craindre de la confiance que son fils avoit en lui.

Elle lui permit de me venir voir. Je lui parus triste et modeste. Votre beauté, me dit-il, fait déjà bien du bruit, Mademoiselle : sont-ce là vos coups d'essai? Je ne lui répondis que par de l'embarras, et par un regard timide. Voilà, poursuivit-il, une lettre du prince, qu'il me charge de vous donner. Je ne dois point la prendre, lui dis-je; je suis bien fâchée des effets que ce que vous appelez ma beauté a faits sur lui; je sais ce que je suis, et combien les malheurs de ma maison m'éloignent de lui : je tiens par respect et par reconnoissance à madame sa mère; et si mes yeux ont pu lui plaire, ce n'est point par les ordres de mon cœur. Ainsi dites-lui que je le prie de m'oublier. Ne voulez-vous pas recevoir cette lettre qu'on m'a permis de vous donner, répliqua-t-il? Une personne qui avoit soin de moi me dit de la prendre et de la lire. Je l'ouvris.

« Rien n'est au-dessus de ma douleur, « Mademoiselle, que la passion que vous « m'avez inspirée. Toutes les expressions « ne sont pas dignes de ce que je sens. « Vous êtes persécutée pour moi; et je « ne souffre plus que de vos maux. Je « vous montre mon amour sans ménage- « ment et sans retenue; je prends cette « hardiesse dans l'innocence de mes in- « tentions; et comme tout s'oppose à « mes desseins, mes desirs s'en irritent « et mes résolutions s'en affermissent. « Etes-vous faite, Mademoiselle, pour « n'être pas aimée? Je trouve en vous « toutes mes excuses. Quand on aime « autant que je fais, le plus grand plai- « sir est de sentir qu'on a raison d'aimer; « et ce plaisir-là je vous le dois, Mademoi- « selle, à tous les momens de ma vie »

N'y répondez-vous pas? me dit Timandre. Il n'est pas séant d'y répondre, lui dis-je. On ne vous le défend pas, répondit-il. Je lui répliquai : monsieur, mes devoirs me le défendent.

Après une heure de conversation, il me quitta, en me demandant ce qu'il diroit au prince. Dites-lui, monsieur, que

je suis touchée de reconnoissance et de sa douleur ; que dans la situation où nous sommes, il n'y a rien de mieux à faire pour lui que de ne plus penser à moi, et pour moi, que de l'oublier, s'il m'est possible. Il fit cette réponse au prince, dont il ne fut pas mécontent.

Je rentrai dans ma chambre, et je relus la lettre du prince avec un attendrissement dont il auroit été satisfait. J'appris qu'il se préparoit à partir. Madame sa mère lui fit faire l'équipage du monde le plus brillant ; elle lui avoit acheté une des premières charges de l'armée ; par-là, elle lui ouvroit la porte aux honneurs, et il entroit avec éclat dans le chemin de la gloire. Timandre vint me revoir avant le départ du prince, et m'apporta la lettre que voici :

« Je pars pour l'armée, Mademoi-
« selle ; il faut satisfaire la gloire pour
« aller à l'amour, et pour être digne de
« vous. Je m'imagine donc que je vais
« vous conquérir. Mais hélas ! l'amour
« ne se mérite point. Je vais m'aban-
« donner à une douleur digne de votre
« absence et de mon cœur. Songez, Ma-

« demoiselle, que je suis sans vous ; en
« voilà assez pour mériter votre pitié. Je
« sacrifierois ma vie à mes malheurs,
« si je ne savois qu'elle vous est consa-
« crée, et que j'en dois compte à l'a-
« mour ».

Timandre me fit une peinture très-vive de l'état où étoit le prince. J'en fus touchée ; j'étois agitée d'une infinité de mouvemens ; je croyois lui devoir beaucoup ; je craignois, j'espérois, je desirois même. Tous ces mouvemens n'étoient pas bien démêlés dans mon ame. J'étois flattée de l'amour du prince ; mais on me faisoit trop sentir la distance qu'il y avoit de lui à moi : ma fierté en étoit soulevée ; et quand mon amour-propre prenoit la balance pour peser nos mérites, je ne me trouvois pas si loin de lui. J'étois capable de renoncer à un établissement qu'on me faisoit trop acheter ; mais quand je le voulois faire, l'amour du prince et sa douleur m'arrêtoient ; il me faisoit un sacrifice de sa grandeur, et je lui en faisois un de ma fierté.

Il ne fut pas long-temps à l'armée sans montrer sa valeur. Il joignoit à son cou-

rage un grand sens, et beaucoup de prudence ; mais la prudence restoit dans sa tète, et n'avoit pas passé jusqu'à son cœur. Ses lectures et ses réflexions lui tenoient lieu d'expérience ; ce qui faisoit croire qu'il seroit un jour un grand général.

Il se donna, peu de temps après son arrivée, une grande bataille. Les ennemis s'étant trouvés pressés dans le poste qu'ils occupoient, et craignant d'être attaqués dans leurs retranchemens, se résolurent à nous prévenir. Ils se mirent en état de donner bataille, et nous attaquèrent, quand, par la situation où ils étoient, on auroit cru qu'ils ne devoient être que sur la défensive. Ils attaquèrent en gens désespérés qui vouloient vendre chèrement leur vie ; et la victoire demeura quelque temps incertaine, quand l'aîle gauche, que mon père commandoit, alloit plier. Le prince, qui étoit à la tète de l'infanterie, vola à son secours. Il le trouva blessé, abattu sous son cheval, et tous ceux qui étoient auprès de lui ou morts ou fuyans. Il courut à mon père, le fit relever, lui fit donner un cheval qu'on tenoit en réserve, prit un mou-

choir pour bander sa plaie ; et ralliant ses troupes, chargea les ennemis, les mit en déroute, et obtint une victoire complète. Ils laissèrent leur artillerie, leurs équipages, et l'on fit beaucoup de prisonniers.

Mon père sentit son mal quand il fut hors de la chaleur du combat ; on le mena dans sa tente, et les chirurgiens, après avoir visité sa blessure, la trouvèrent très-considérable.

Son premier soin fut de s'informer de celui à qui il devoit la vie. On lui dit que c'étoit au prince. Faut-il tant lui devoir ? s'écria-t-il.

Dans toute sa maladie, le prince ne cessa point de lui rendre des soins ; il fit chercher les meilleurs chirurgiens, le fit servir par les officiers de sa maison, et lui offrit plusieurs fois de l'argent, qu'il ne prit point.

J'appris la blessure de mon père ; on me fit savoir que je devois sa vie au prince, et tous les soins qu'il lui avoit donnés pendant sa maladie. Comme je tenois à mon père par un respect et un attachement infini, je crus que sans blesser la

bienséance, je pouvois faire des remercîmens au prince. Sans consulter personne, je lui écrivis la lettre qui suit :

« Je ne crois pas blesser les bien-
« séances, Monsieur, quand je vous
« marquerai la reconnoissance que je
« vous ai d'avoir conservé une vie aussi
« précieuse que m'est celle d'un père
« que j'honore au-delà de toute expres-
« sion. Ah ! faut-il que l'estime, la re-
« connoissance et les sentimens naturels
« viennent forcer un cœur, qui n'auroit
« voulu se rendre qu'à son goût et à vo-
« tre tendresse ! La renommée, Mon-
« sieur, ne parle plus que de vous. Dois-
« je n'en remercier que la gloire, et n'en
« devrai-je rien à l'amour » ?

J'appréhendai long-temps pour la vie de mon père ; mais enfin, on espéra sa guérison. Il se fit mener à une maison de campagne : j'allai l'y trouver, et donner mes soins à une santé qui m'étoit si précieuse.

Le prince revint chargé de gloire ; il venoit souvent avec amitié voir mon père, et je le retrouvai avec les mêmes senti-

mens qu'il avoit en me quittant. Je lui parlai des obligations que je lui avois, et de ma reconnoissance; ce terme le blessoit: je ne veux rien devoir qu'à votre cœur, me disoit-il. La délicatesse est un présent de l'amour qui assaisonne ses plaisirs, quoiqu'elle nous prépare souvent bien des peines. Que deviendrai-je, si, avec des sentimens si naturels, aussi vifs et aussi forts que les miens, vous n'y répondez pas, et que je ne puisse vous inspirer que de la reconnoissance ? Je ne puis m'en permettre d'autres, lui répondis-je.

On parla de la paix, et le prince, tout jeune qu'il étoit, tenoit un si haut rang, qu'il fut appelé dans tous les conseils. La paix générale fut conclue. Il eut une grande attention à faire entrer mon père dans le traité : il y eut une amnistie générale, et un article pour notre maison, par lequel on devoit nous rendre nos terres, les charges de mon père, et il étoit maître d'y rentrer, ou l'on devoit lui rendre l'équivalent.

La santé de mon père revenoit, avec le plaisir de voir sa maison florissante. La paix donna une joie universelle ; et

l'on ne pensa à la cour qu'à la célébrer par des fêtes et des plaisirs.

Mon père quitta enfin la campagne ; il prit une maison à la ville, et un train digne de sa naissance. Comme je n'étois plus dans l'enfance, il me garda auprès de lui, et il se contenta de prier une de ses amies, qui avoit perdu son mari et sa fortune, de vouloir bien venir loger avec lui ; il la pria d'avoir quelqu'inspection sur ma conduite ; elle s'appeloit Eléonor, et il m'ordonna de lui obéir comme à ma mère. Cette dame avoit beaucoup d'esprit ; elle savoit le monde, et je ne faisois aucun pas sans elle.

Peu de temps après, on me présenta à la reine. Elle me reçut avec beaucoup de bonté, me traita avec distinction, et me dit, sur ma figure, des choses très-flatteuses.

L'hiver se passa en fêtes. La reine étoit jeune, et les plaisirs étoient de son goût. Il n'y eut point d'assemblée dont elle n'eût la bonté de me mettre, et j'y parus avec assez de succès. Le prince Camille étoit aussi de tous les bals ; il dansoit parfaitement bien ; sa figure étoit au-dessus de celle de tous les seigneurs de la

cour, et il sembloit que la gloire qu'il s'étoit acquise à la dernière campagne, répandît un nouveau lustre sur sa personne. J'avois le plaisir de l'entendre louer, et il avoit celui de savoir que l'on applaudissoit à son choix. Quelquefois même, quand nous dansions ensemble, on entendoit un secret murmure derrière nous, et tout le monde convenoit que nous étions faits l'un pour l'autre.

La princesse Valérie souffrit impatiemment les succès que j'avois à la cour, et les bontés de la reine, mais plus que tout cela les empressemens du prince. Elle tomba dans une mélancolie si profonde, que j'eus pitié de son état. Sa passion étoit peinte dans ses yeux; une langueur secrète étoit répandue sur toute sa personne; la tristesse empêchoit les progrès de sa beauté; et si la nature la fit pour être belle, l'amour en avoit ordonné autrement. Elle avoit de beaux traits, mais la maigreur et la pâleur leur déroboient tous leurs agrémens.

Elle se consoloit avec une jeune parente, qui étoit auprès d'elle, et qui avoit sa confiance. Un jour, comme j'allois me promener dans les jardins du palais avec

Eléonor, nous aperçûmes la princesse avec sa confidente qui entroit dans un bois sombre. Je dis à mon amie, suivons la princesse Valérie. Nous allâmes sur ses pas, et nous entrâmes dans une contre-allée qui répondoit à celle où elle étoit assise. On parloit avec vivacité. Que voulez-vous, disoit-elle, que je devienne? Je ne vis que pour lui, et je n'en serai jamais aimée. Pardonnez-lui cette légèreté, Madame, dit la confidente, il reviendra à vous. Vous voulez que je lui pardonne, reprit-elle, et vous appelez une légèreté, une passion naturelle et dont il ne peut se défendre; car il sacrifie à son amour, sa fortune, sa gloire et tout ce qu'il doit à une mère aussi estimable. Mon cœur lui a souvent prêté des excuses : on pardonne long-temps, lorsque l'on aime; mais vous ne le voyez pas avec des yeux aussi intéressés que les miens. Quelle insensibilité n'eut-il point pour mes malheurs! Il y a un avilissement à sentir et à souffrir pour qui ne sent rien pour nous. Je ne puis soutenir les tourmens de mon cœur et les reproches de ma fierté; il faut l'appaiser, et prendre un parti digne de moi. Et quel

est-il ce parti, Madame, demanda sa parente? De me retirer de la cour pour toujours, répliqua-t-elle; mais elle ne put achever; un torrent de larmes interrompit son discours. Quel dessein, lui dit sa confidente! Parce qu'il est coupable, vous vous en punissez! La nuit approchant, elles se retirèrent.

Je fus si vivement touchée du malheur de la princesse, que mon amie en fut étonnée. A-t-on de la sensibilité pour les maux d'une rivale? me dit-elle. Je ne l'ai jamais crainte, répondis-je; je n'ai rien eu à disputer avec elle, et je ne jouis point par conséquent du plaisir du triomphe. Le cœur du prince s'est offert à moi sans l'avoir ni désiré, ni demandé; comme elle ne me donne ni crainte, ni défiance, je ne puis la haïr; je suis humaine, et j'ai pitié de son état.

En arrivant chez mon père, je trouvai un gentilhomme de la chambre de la reine, qui me dit de sa part, qu'elle me mettoit d'une fête que le roi donnoit pour le mariage de la princesse Orimante, parente de la reine; que si je n'avois pas assez de pierreries, elle m'en enverroit, et il me demanda ce que je

souhaitois. Je lui dis que j'avois un habit de velours vert brodé d'or, et que si je pouvois avoir une garniture de rubis, cela me conviendroit fort. Je me retirai pour mettre ordre à ma parure; et afin de plaire à la reine, j'y donnai plus d'attention.

Le jour destiné à une fête si magnifique, fut rempli de tous les plaisirs. L'après-dînée il y eut comédie, qui fut suivie d'un souper superbe; jamais on ne vit de fête plus galante. La princesse Orimante y parut charmante; et quoiqu'elle ne soit pas une beauté dans les formes, elle a une si grande jeunesse, tant d'éclat, et de si belles couleurs, qu'elle a droit d'en défaire de plus belles.

Comme le bal étoit un peu avancé, il y eut un grand bruit à la porte, et tout le monde fit attention à ce que c'étoit. Le duc de Praxède arrivoit de l'armée; on ne l'attendoit pas; il avoit fait une campagne très-brillante, et ayant battu les ennemis, il parut avec un air de confiance, paré de sa valeur et de sa bonne mine. Je ne l'avois jamais vu; je lui étois aussi inconnue, et j'entendis qu'il dit, en me regardant, des choses très-

flatteuses. Ses discours, ses regards, et le son de sa voix jetèrent dans mon ame un trouble que je n'avois jamais senti. Le prince et lui avoient eu quelques démêlés ensemble ; ils couroient l'un et l'autre la même carrière ; ils étoient rivaux de gloire et de mérite : c'est pourquoi on les avoit séparés, et l'on n'avoit pas voulu qu'ils servissent dans la même armée.

La princesse Orimante le prit à danser dès qu'il arriva ; il me prit ensuite ; j'en fus troublée ; et si je n'avois craint, je l'aurois refusé.

Pendant le bal, ses yeux se tournèrent toujours sur moi ; je détournai les miens, et lui refusai mes regards, comme une faveur qui ne lui appartenoit pas. Il me pria plusieurs fois à danser ; et cela fut si marqué, que l'on crut qu'il vouloit déplaire au prince. Vous jugez bien que je n'étois pas de moitié ; aussi le bal étoit-il fini à peine, que je me sauvai pour aller chez moi, et le prince quitta pour me donner la main.

Vos graces, me dit-il, font leur effe sur tout le monde, Mademoiselle, et l duc est du nombre de vos conquêtes. L'affectation qu'il a eue à me prendre à

danser et à me regarder, m'a fait beaucoup de peine, lui répondis-je. Pourquoi, reprit-il, Mademoiselle? Tant d'attention à ne jamais l'envisager marque que vous avez craint vos regards et les siens. Quand on ne sent rien, on est simple; et trop faire dans de certaines occasions, fait voir qu'on ne fait pas toujours tout ce qu'on doit. Mais je ne l'ai jamais vu, lui dis-je; quelle querelle me faites-vous? Il vous a vue, et vous étiez plus belle aujourd'hui qu'à votre ordinaire, répliqua-t-il: il vous aime: quand même vous ne seriez pas coupable, c'est assez pour me rendre malheureux.

Depuis ce temps, le prince eut pour moi une attention blessante: le duc me suivoit partout, et je le trouvois toujours sous mes yeux, dans tous les lieux publics. Le prince étoit instruit de toutes ses démarches: il devint chagrin et soupçonneux; et quoiqu'il ne pût rien m'imputer, cependant il n'étoit pas content de moi. Il trouvoit que le duc étoit bien insolent, de penser à une personne à qui il étoit attaché depuis long-temps. De mon côté, je crus qu'il ne vouloit que chagriner le prince, et l'alarmer, et que, si je n'étois

pas à l'usage de son cœur, j'étois au moins à celui de sa vanité. Une pareille idée me déplaisoit fort, et je l'évitois avec soin. Le prince même le remarquoit. Je m'en expliquai un jour avec lui, et je lui dis: Je ne puis croire que j'aie part à votre tristesse; si cela étoit, vous seriez bien injuste. Vous ne paroissez pas être de moitié avec le duc, me répondit-il; vous le fuyez, vous avez même plus d'attention pour moi, que vous n'en avez jamais eue; cependant vous êtes coupable, et vous l'êtes sans le savoir : vous voulez réparer le tort que vous me faites, par des soins. Quel est donc mon crime? lui dis-je. Vous aimez le duc, me répondit-il; vous l'aimez, mademoiselle, et c'est moi qui vous l'apprends. Je vais vous paroître bizarre, ridicule, et justifier tous vos torts: je vous donne des armes contre moi, et vous en userez: je vois et je sens tous mes malheurs, mais j'y suis forcé. Son discours fut suivi de beaucoup de larmes, et il me quitta en me disant qu'il vouloit me cacher son désordre et son désespoir.

Je restai plus troublé que je ne puis vous le dire : je me fuyois moi-même; et je n'avois pas encore osé convenir quelle

étoit la cause de mes agitations et de mes divers mouvemens, lorsque, m'étant jeté sur un lit de repos, Eléonor entra dans ma chambre.

Je fus surprise et honteuse qu'elle fût témoin de mon désordre. Remettez-vous, me dit-elle. Vous voulez me cacher votre trouble et vos sentimens, vous avez tort. Ne me regardez point comme une personne sévère, qui veuille condamner tous vos mouvemens, mais comme une amie sur laquelle vous pouvez compter, capable de vous consoler, et de vous conduire dans la situation la plus délicate de votre vie. Ne croyez pas que je vous fasse un crime d'un sentiment : un cœur peut être sensible et innocent; et pour vous donner de la confiance par mon exemple, je veux vous faire l'histoire du mien. Elle s'arrèta, et parut se repentir de sa confiance; mais je la pressai avec tant de tendresse, qu'elle continua.

Je connois l'amour, me dit-elle, et je n'ai que trop payé le tribut que nous devons à ce dieu. Vous savez les malheurs de ma maison, et comme à-peu-près dans le même temps je perdis mon mari et mon frère. L'un étoit le soutien de ma

famille, et l'autre en étoit l'espérance. Mon frère fut pris les armes à la main contre son roi, et porta sa tête sur un échafaud. Peu de temps après, mon mari perdit la vie dans une bataille qu'il gagna contre les ennemis de l'Etat. Ainsi, dans un moment, je perdis tout, et les biens présens, et les espérances à venir : je fus réduite à regretter un mari en place et très-estimable, et à solliciter pour l'honneur et la vie de mon frère. Il perdit l'un et l'autre, et ses biens furent confisqués; de sorte que je restai sans aucune fortune. Les idées de grandeur disparurent en un moment : tous les agrémens, qui sont à la suite des grands établissemens, s'évanouirent : je restai seule, sans bien et sans appui; et ma seule espérance, c'étoit qu'ayant été l'objet de la mauvaise fortune, je serois au moins oubliée par l'amour : mais tous deux se réunirent pour me persécuter. Dispensez-moi, mademoiselle, continua-t-elle, de vous en dire davantage.

Quoique ce qu'elle me dit me soit très-présent, étant sensible à la marque de confiance qu'elle me donna, (ce qu'elle fit en habile personne, pour se rendre

maîtresse de mon cœur et de mon secret), comme elle vous est inconnue, mesdames, cela vous intéresseroit peu : ainsi je laisse là son histoire. Non, lui dîmes-nous, nous vous prions de nous instruire des aventures d'Eléonor, et alors elle poursuivit.

On aime à savoir les foiblesses des personnes estimables, nous espérons de leur ressembler par quelque endroit: si leurs qualités éminentes nous abaissent, leur foiblesse les rapproche de nous, cela nous console; et il m'étoit trop important de trouver une amie dans une personne qu'on m'avoit donnée pour veiller sur ma conduite. La confiance qu'elle alloit avoir en moi me répondoit d'elle; et j'étois dans ces momens où le secret pèse tant à un cœur : je voulois lui parler de ce que je sentois; et j'étois trop heureuse de trouver en elle, non-seulement des conseils, mais de ces foiblesses aimables qui nous rendent plus indulgens pour celles d'autrui. Je la pressai donc de m'en dire davantage.

Vous voulez, me dit-elle, jouir de mon secret dans toute son étendue: je crains bien qu'un pareil récit ne rouvre toutes

mes plaies, et ne donne à ma passion un nouveau degré de vivacité : néanmoins j'y consens. Mes sentimens étant le seul plaisir qui me reste, laissons-les aller leur cours. Ils sont d'une nature toute nouvelle, ma chère amie. On donne dans le Tasse, pour modèle de délicatesse, les sentimens d'Olinde : il dit qu'il desire beaucoup, qu'il espère peu, et qu'il ne demande rien. Pour moi, je n'espère, ne desire, ni ne demande ; ma passion n'est appuyée sur rien : elle subsiste, se nourrit, et s'accroît toute seule ; et il y a un temps infini que je suis occupée d'un sentiment unique en son espèce.

Je vis, il y a quelques années, chez une de mes amies, le comte*** ; dispensez-moi de vous dire son nom. Il me parut d'une figure aimable : mais avec beaucoup d'esprit, on a moins besoin de figure. Il me rendit d'abord plus attentive (c'est beaucoup faire que de me le rendre), et je continuai à le voir chez mon amie et chez moi.

J'avois dans ce temps-là un ami qui s'intéressoit à moi par le cœur : il avoit pensé m'épouser ; mais ma famille ayant disposé de ma liberté en faveur de mon

mari, il en eut une douleur au-dessus de toute expression. Il avoit pour moi un de ces goûts d'étoile; il ne pouvoit se résoudre à m'abandonner, et il amusa sa douleur par l'idée de croire que mon cœur ne s'étoit pas donné avec ma main. L'estime et le respect qu'il avoit pour moi, avoient arrêté et retenu ses sentimens; mais il veilloit sur les miens, et me disoit tous les jours, que si j'en disposois pour quelque autre, il en mourroit de douleur.

Il remarqua bientôt, que l'attention que j'avois pour le comte se tournoit en tendresse : mes yeux me décélèrent, et révélèrent mon secret; il m'en fit des reproches, dont je fus très-blessée.

Tout cela échappoit à l'intéressé. Il me parut cependant avoir de légers sentimens pour moi; et je me préparois, s'il me les montroit, à les rejeter. Il a été bien vengé de mes vains projets. S'il a eu des sentimens, ils se sont arrêtés; et les miens ont eu leurs progrès. Je fus très-long-temps sans convenir avec moi-même de ce que je sentois. Quel art le cœur n'a-t-il point dans ces commencemens, pour cacher son penchant, et ne pas alarmer la rai-

son et la pudeur! C'est un simple amusement : c'est l'esprit qui nous touche : enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Il ne fut pas long-temps sans se faire sentir à moi, avec tout son pouvoir; et le trouble où je me trouvois, quand le comte venoit chez moi, ne m'annonça que trop ma défaite.

Dans ce temps-là je fus accablée de tous mes malheurs, et je perdis, comme je vous l'ai dit, mon mari et mon frère. Ce fut la disgrace du monde la plus complète et la mieux sentie. Mon amie, qui venoit souvent pour me consoler, amenoit le comte avec elle, dans le temps que je ne voyois personne; et je m'aperçus, à la honte de ma douleur, que lui seul la suspendoit.

Je me trouvai dans la suite accablée d'affaires : ma maison perdue, mon frère qui périssoit avec les apparences du crime et de la révolte, qui n'avoit que moi pour le secourir, et pour sauver ce que je pouvois du débris de notre maison. J'espérois que tant de peines useroient au moins le sentiment que j'avois dans le cœur; mais il fut toujours respecté par mes malheurs.

Après bien des années de persécutions, le temps fit, sans le secours de ma raison, ce qu'elle n'avoit pu faire; car il faut convenir, à la honte de notre douleur, qu'elle n'est pas éternelle. Enfin, ayant tiré tout le parti que je pus de ma mauvaise fortune, je crus jouir de quelque calme; mais j'avois perdu le repos du cœur; et dès que je fus rendue à moi-même, je me trouvai livrée à l'amour. La vie dissipée avoit pris sur ses droits; mais il s'en est bien vengé : je ne pouvois plus ignorer mon état : il fallut en convenir, et compter avec moi-même.

La plupart des femmes, sans plan et sans dessein, se laissent entraîner au sentiment qui leur plaît. Pour moi, j'examinai ce qu'il y avoit à faire; et après avoir réfléchi sur le caractère du comte et le mien, je trouvai que je n'avois qu'à le fuir. Et pour vous montrer que mon dessein étoit appuyé sur des connoissances, je vais vous faire son portrait. Mais non, je ne suis pas en état de vous le peindre; l'amour conduiroit le pinceau, et je ne pourrois consentir qu'il manquât quelque mérite à ce que j'aime.

Je lui dis : comment est-il possible

qu'avec une aussi grande passion a
cœur, vous n'ayiez rien fait, ou pour lui en inspirer, ou pour lui en montrer? Je vais vous répondre, me dit-elle.

Je suis née avec un cœur fort sensible; mais en même temps avec beaucoup de gloire. L'un ne peut s'oublier qu'aux depens de l'autre. Pour me rendre heureuse, il faudroit les accorder tous deux, ce qui est difficile; et je me trouve encore plus malheureuse quand ma gloire se plaint, que quand mon cœur souffre. J'ai donc pris le parti de la contenter. Si j'avois montré mes sentimens, et qu'ils eussent été négligés, je serois morte de douleur: voilà pourquoi je le fuyois. J'étois sûre de ma bouche, mais je craignois mes yeux, et en évitant ses regards, je les cherchois toujours. Quel trouble ne jetoient-ils point dans mon ame, quand je le voyois! Il y a toujours entre lui et moi, ma tendresse et ma gloire. L'une me porte vers lui, et l'autre me retient; et ces divers mouvemens me donnent un embarras et une timidité que je crains qui ne m'accusent. Il n'y a cependant aucun instant dans ma vie, où mon cœur ne me le demande, et où je ne le refuse à son empressement.

Mes sentimens sont aussi vifs que s'ils étoient nouveaux, et un redoublement de tendresse use quelquefois la provision de courage que j'avois amassée à force de réflexion. Je pense à lui sans interruption : il est toujours entre tous les objets et moi : je ne forme aucun projet que je ne l'aie en vue : je crois que son estime doit être le prix de tout ce que je fais de bien; et je fais encore plus grand cas d'elle que de tous les sentimens les plus tendres que je pourrois lui supposer. Je me suis imposé la conduite du monde la plus sévère : je me suis défendu tous les plaisirs de l'imagination : mais surtout je me suis promis de le fuir, et je me tiens parole.

Un seul cœur n'est point fait pour tant de violence; et un ami, que je voyois souvent, me voyant triste et rêveuse, arracha mon secret. Cet aveu coûta autant à ma pudeur, que si ç'avoit été celui d'un crime. Il voulut rassurer ma timidité, et me dit : pensez-vous que l'on doive autant de fidélité à cet honneur imposé par l'usage, qu'à l'honneur de la probité? Croyez-moi, le monde est traitable : vous ne lui devez que des dehors

de bienséance, et il ne vous en demande pas davantage. Je ne pense point comme vous, lui dis-je : je n'ai point vu de femme avoir rejeté tout-à-fait le préjugé de l'honneur, et qui valût quelque chose. Mais d'ailleurs, je me respecte plus que le monde : j'ai besoin de ma propre estime; et le témoignage de ma conscience m'est plus nécessaire que les suffrages du public. Mais voulez-vous, me dit-il, être la victime d'un sentiment ? il faut vous en rendre maîtresse, ou y céder. Si mon cœur avoit su m'obéir, il y a long-temps que j'en serois quitte, répliquai-je : mais je n'en puis rien obtenir : à peine puis-je me pardonner de sentir ; et c'est vous qui m'avez rappelé l'attention que je me dois.

Mais, après tout, les goûts ne dépendent pas de nous, Mademoiselle : ils entrent dans notre cœur sans nous en demander permission : les passions nous prennent et nous gardent tant qu'il leur plaît, et nous ne sommes coupables que de l'usage que nous en savons faire. Que n'ai-je point fait pour me l'arracher du cœur ! je voulus quitter mon pays, et passer dans une cour étrangère : je crus que le changement de lieux et d'objets

pourroit déranger mes idées ; mais l'amour, plus diligent que moi, vola et me rattrapa sur la route. Voyant que mes soins étoient inutiles, et mes affaires me rappelant dans ma patrie, je revins. J'essayai de me donner du goût pour quelques personnes qui s'étoient attachées à moi ; espérant d'affoiblir un sentiment par un autre, afin d'échapper à tous les deux. Mais hélas! J'ai tout sacrifié à mon idée, et je lui garde une fidélité à toute épreuve. Il est étonnant ce que j'ai fait de cette idée : je l'ai personnalisée de manière que je suis en société avec elle : nous avons nos querelles et nos raccommodemens ; d'autres fois je suis plus en paix, et ma mélancolie étant plus douce, je ne la changerois pas pour les plus grands plaisirs. Il n'appartient qu'à l'amour de nous donner des tristesses dont on le remercie. J'ai les idées si vives, qu'il y a des momens où je le crois auprès de moi; et mon amour use l'espace qui nous sépare.

Savez-vous ce qui m'a conduite à cet excès de passion? C'est l'extrême rigueur que j'ai eue pour moi-même. Ce ne sont pas ceux qui cèdent qui aiment le plus, ce sont ceux qui résistent. Tout ce que

vous refusez aux sens tourne au profit de la tendresse. J'étois livrée aux exagérations de mon esprit ; et comme il est rare que la possession fournisse tous les agrémens que lui prêtent nos desirs, j'ai aimé, non pas selon le mérite que javois trouvé, mais selon celui que j'ai imaginé.

J'appris dans ce temps-là qu'il avoit un engagement ; et ce fut un redoublement de douleur pour moi. Mes sentimens me donnoient des droits sur les siens, à ce qu'il me sembloit : quand on aime bien on veut être aimée, et l'on se croit toujours digne de l'être. Je fus aussi blessée de son engagement, que s'il m'avoit fait une infidélité ; et sa passion pour une autre mit une barrière entre lui et moi. D'un engagement il passa à un autre. Cela me fit croire qu'il étoit léger, que l'amour n'étoit pour lui ni sérieux ni respecté ; et je compris que j'étois destinée au pénible exercice d'effacer de mon cœur un sentiment qui y étoit profondément gravé. Je dis cent fois le jour que je veux l'oublier ; et je le dis pour y penser davantage. Que faire de tout l'amour que j'ai dans mon cœur? Les amantes se guérissent souvent à force de réflexions : les miennes me ren-

dent plus malade ; et ma raison ne m'aide point contre ma passion.

Mais c'est trop, Mademoiselle, vous entretenir de ce que je sens. Que penserez-vous de moi ? Quelle impression vous font mes égaremens ?

C'est une chose bien consolante, Madame, lui répondis-je, qu'une personne aussi estimable que vous tienne à nous par quelque foiblesse.

Après cela, permettez-moi, Mademoiselle, me dit-elle, de faire ma charge; car il faut bien quelquefois la faire ; en vous priant de faire réflexion, que je ne suis point tombée dans les grands malheurs de l'amour, et que j'ai pourtant été infiniment malheureuse. Avec une conduite assez estimable, que me reste-t-il? Je n'ai eu que moi pour témoin de tant de peines et de combats : tout est perdu dans l'amour; outre que le cœur n'est jamais tranquille, dès qu'il s'est vu agité de cette passion. Que la vertu est aimable et désirable, quand ce ne seroit que par rapport à notre repos ! Dans les passions les plus heureuses, supputez, s'il est possible, toutes les alarmes, les troubles, les craintes et les jalousies ; mettez à part toutes

ces choses, et laissez à l'amour ce qu'il y de joies pures : qu'il lui en restera peu! Cependant pour l'ombre de quelques plaisirs, on se gâte le goût, et l'on perd celui des vrais biens pour toute sa vie. Pardonnez-moi, Mademoiselle, ce petit trait de morale. Si, après m'être montrée à vous comme j'ai fait, je me suis ôté le droit de donner des avis, j'espère regagner par la confiance d'autres droits sur votre cœur, et me faire croire comme une amie non suspecte.

J'allois en liberté lui parler de ma situation : mais on vint nous dire de la part de mon père, qu'il nous demandoit. Je fus le trouver. Il me dit d'un ton sec et fâché : qu'avez-vous donc fait au prince Camille? Madame sa mère vient de me dire qu'il est dans un chagrin horrible ; et l'on s'en prend à vous. Il est bien triste, m'a-t-elle dit, de souffrir avec tant de peine la passion que mon fils a pour mademoiselle votre fille, et que cette passion ne serve qu'à le rendre malheureux. Je vous crois trop de mes amis, pour ne pas m'aider à rompre un engagement qui ne me convient pas; et vous êtes trop honnête homme, pour ne pas penser plutôt

à remplir les devoirs de la reconnoissance, qu'à travailler à l'agrandissement de votre maison, aux dépens de l'amitié que vous me devez. Ainsi, puisque mademoiselle votre fille nous aide par ses mauvais traitemens pour mon fils, achevons de rompre des liaisons que nous n'oserions jamais attaquer sans son secours; et pour cet effet, je vous prie de la mener, ou de la faire aller à la campagne. Je lui ai répondu, que je la priois d'être persuadée que mes plus chers intérêts étoient les siens; que je n'avois rien de plus pressé que de lui plaire; et que j'allois vous faire partir. Préparez-vous donc, mademoiselle, me dit-il, à vous en aller dans ma terre dans deux jours. La fidélité et la reconnoissance que je dois à la princesse m'empêchent de vous parler en père irrité; et j'aime mieux la servir que vous. Rien n'approche, dit-il, en se tournant vers Eléonor qui m'avoit suivie, de l'ingratitude de ma fille à l'égard d'un prince aimable, qui a pour elle une grande passion, qui sacrifie de grands établissemens à son amour, et qui soutient notre maison qui alloit périr. Quand la princesse sa mère, qui a de l'indulgence pour lui, et

par bonté pour moi, alloit donner un consentement qui lui coûte tant, c'est elle qui met obstacle à une affaire qu'elle devroit acheter de la moitié de sa vie. Ah! je sens que malgré moi ma colère reprend ses droits, qu'elle va éclater : ôtez-vous, et ne vous montrez jamais devant moi. J'aurois voulu répondre ; mais il étoit trop irrité ; et je trouvai que le meilleur parti étoit de me retirer dans ma chambre. Eléonor resta quelque temps avec lui pour l'appaiser ; mais sa colère éclata tellement contre moi, et elle étoit si forte, qu'elle auroit eu de la peine à lui dire quelque chose pour le calmer.

Dans ce moment le prince entra chez mon père, et le trouvant si agité, il lui en demanda la raison. Ma fille a le malheur de vous déplaire, lui dit mon père ; je ne saurois trop la punir, et je viens de lui ordonner de se retirer à la campagne. Le prince se jeta à ses pieds, pour lui demander en grace que je ne partisse pas. Je l'ai trop promis à la princesse, disoit mon père, et je ne puis me dédire. Le prince l'assura que je n'étois point coupable. Est-ce aux pères et aux mères, lui dit-il, d'entrer dans la querelle des amans,

qui n'est souvent fondée que sur leur délicatesse ? C'est moi qui ai tort : l'amour n'est jamais content, et il est souvent injuste. Mais au moins permettez-moi de voir mademoiselle votre fille. Vous le pouvez, lui dit mon père. Je vais prier ma mère, continua le prince, de vous demander de rompre ce cruel voyage. Quand elle me l'ordonneroit, répliqua mon père, cela seroit inutile. Madame votre mère croiroit que je suis d'intelligence avec vous, et je dois plus à ma probité qu'à toute autre considération.

Eléonor ayant vu le prince entrer dans le cabinet de mon père, s'étoit retirée : elle entendit pourtant une partie de leur conversation, et elle vint ensuite dans ma chambre, où elle me trouva dans un accablement que je ne puis vous exprimer. Je suis au désespoir, lui dis-je, de la colère de mon père ; mais ce qui me fâche le plus, c'est qu'il a raison. Hélas ! il n'y a qu'un moment que vous me parliez des malheurs de l'amour ; aurois-je cru être destinée à en servir d'exemple ! Elle me répéta ce que le prince avoit dit à mon père ; mais sa géné-

rosité et ses vertus ne me rendoient que plus coupable et plus triste.

Le prince entra dans ce moment dans ma chambre, et me trouva toute en larmes. Quoique j'ignore la cause de vos pleurs, me dit-il, et que je n'ose me flatter qu'ils me regardent, vous êtes affligée, et cela suffit, mademoiselle, pour l'être avec vous. Abandonnez, prince, lui dis-je, une infortunée qui met le trouble dans votre maison; n'ajoutez point à mes malheurs votre constance: vous avez trop fait pour moi; et il est temps que vous songiez à vous, et à ce que vous devez à madame votre mère. Pourquoi, mademoiselle, me répondit-il, vous charger du soin de mes devoirs? il ne vous sied plus d'être généreuse. Mais quel ton prenez-vous, lui dis-je, et de quoi peut-on m'accuser? Je ne vous accuse de rien, reprit-il, et vous ne trouverez jamais en moi un persécuteur. Dans la querelle des amans, la délicatesse de celui qui manque nous venge toujours suffisamment: je n'en demande point d'autre; mais au moins aidez-moi, mademoiselle, à ne vous point perdre. Je n'ai rien pu gagner sur

monsieur votre père : voilà la première fois de ma vie que je l'ai vu irrité contre moi, et je mourrai de douleur si sa colère dure davantage.

Dans ce moment on vint me dire qu'un gentilhomme de la princesse Orimante me demandoit. Je le fis entrer. Il me dit, que la princesse m'avoit mise d'une partie de chasse qu'elle faisoit le lendemain. Je priai Eléonor de savoir de mon père ce qu'il souhaitoit que je fisse. Il répondit : elle doit obéir à la princesse, puisqu'elle lui a fait l'honneur de la mettre d'une partie, elle doit y aller. Je remerciai donc la princesse, et dis au gentilhomme que je lui obéirois.

Il fallut ensuite se préparer, songer à mes habits ; et je n'étois pas en des dispositions propres à la joie. Ce qu'il y a d'incommode à la cour, c'est qu'il faut avoir les sentimens du maître, ou faire tout comme si on les avoit ; et souvent sous des apparences de joie, on a le cœur déchiré.

J'arrivai donc le lendemain très-abattue, et cachai mon changement, en disant que j'avois eu une migraine très-violente. C'étoit la chasse du monde la plus galante,

et elle devoit finir par une fête à une maison de plaisance. Les dames parurent très-bien à cheval. Mon père, qui n'avoit rien négligé de tout ce qui forme le corps pour les graces, m'avoit fait apprendre à y monter : j'avois un habit bleu brodé d'or; je fus trouvée mieux qu'il ne convenoit, et la princesse qui étoit très-obligeante; me dit là-dessus les choses du monde les plus gracieuses. Les premières personnes que j'aperçus, ce furent le prince et le duc, qui faisoient leur cour très-régulièrement à la princesse. Mon embarras fut extrême : je ne savois où placer mes yeux; le prince m'observoit, et cela redoubloit mon trouble.

La chasse enfin commença, et le duc fit si bien qu'il trouva le moyen de m'approcher. A son abord, je lui marquai une si grande peine de le voir, qu'il se retira très-respectueusement, en me disant : tenez-moi compte, mademoiselle, de tous les soins que je ne vous rends pas.

Après que la chasse fut finie, on se rendit à une maison de campagne qu'on trouva toute illuminée; et d'abord que l'on fut arrivé, les dames allèrent dans leurs appartemens se rafraîchir et changer

d'habit. En prenant un mouchoir, je trouvai dans ma poche une lettre, sans savoir qui l'y avoit mise; et justement, pendant que je la lisois, le prince vint me voir dans ma chambre. Je la cachai brusquement; mais il s'aperçut de mon trouble, et me dit : Je vois bien que je vous embarrasse, mademoiselle, et je me retire. Le temps étoit venu, que ma mauvaise fortune alloit s'emparer de ma vie.

Quand j'eus changé d'habit, il fallut descendre chez la princesse. Quelle peine de prendre un air riant, quand on a le cœur navré! Dans la conversation, je lui dis que j'allois à la campagne. Elle me demanda pourquoi ce voyage? mon père, lui répondis-je, souhaite d'aller passer quelques semaines du printemps à sa maison; et je l'assurai que j'emportois tous les sentimens de reconnoissance que je devois à sa bonté. Elle me demanda encore si la terre étoit éloignée. Je lui dis qu'elle ne l'étoit que de deux ou trois lieues; et elle eut la complaisance de me promettre qu'elle m'y viendroit voir. Je reçus ces marques de distinction comme je devois. Le duc étoit présent quand je parlai de mon voyage, et il en parut

triste ; mais le prince ne se montra point de toute la soirée, ce qui augmenta mon chagrin. On joua: il y eut concert dans les appartemens, et j'y suivis la princesse, parce que je trouvois plus mon compte avec la musique ; je n'avois qu'à sentir et me taire. L'on servit le souper : tout y fut magnifique, et il y eut un grand bal après.

Le duc parut à cette fête d'une manière fort brillante, et le plus aimable du monde: aussi je vous avouerai que je me trouvois avec des sentimens tout nouveaux ; que je m'apperçus bien que c'étoient ceux que le prince me demandoit depuis longtemps, et qui, jusques-là m'avoient été inconnus. Quoique je fusse très-fâchée de ne le point voir, parce que cela me marquoit qu'il étoit mécontent, cependant je ne pus m'empêcher de me sentir pour un moment plus à mon aise : mes regards et mes sentimens se trouvoient plus en liberté ; et je vis avec douleur et avec joie dans les yeux du duc la plus grande passion du monde. Quand je dansois avec lui, on trouvoit qu'il dansoit mieux qu'à son ordinaire ; et la princesse nous fit recommencer quelques danses que nous exécu-

tions mieux que les autres. Enfin, il cherchoit à plaire, et peut-être voyoit-il bien qu'il plaisoit.

Le bal fini, j'allai très-vîte dans mon appartement; et Eléonor qui avoit eu la bonté d'ètre toujours avec moi, vint m'y trouver. Je fis retirer mes femmes en la voyant. Vous payerez bien cher, me dit-elle, le moment de plaisir que vous venez d'avoir. Je lui rendis compte de tout ce qui s'étoit passé; mais elle le savoit mieux que moi, m'ayant toujours observée. Je lui montrai la lettre que j'avois reçue; je lui dis que le prince m'avoit surprise en la lisant, et qu'il se doutoit, selon toute apparence, qu'elle venoit du duc. Je vous plains, dit-elle; mais que faire à présent? Après avoir passé une partie de la nuit, agitée sur les différens partis que je pouvois prendre, le jour parut sans nous être déterminées à rien, et nous nous mîmes au lit.

Le prince, dès le matin alla trouver Eléonor. Il est indiscret, madame, lui dit-il, d'éveiller si matin une personne qui s'est couchée au jour. Il avoit passé la nuit sur une terrasse qui étoit vis-à-vis de ma chambre, et avoit vu jusqu'à quelle heure elle avoit été avec moi: il

savoit outre cela tout ce qui s'étoit passé au bal, et y avoit été déguisé. Il montra à Eléonor une douleur vive et profonde, et lui dit, qu'il m'avoit surpris lisant une lettre, que j'avois cachée avec un trouble qui m'accusoit. Elle fit ce qu'elle put, pour le désabuser sur les idées qu'il avoit de cette lettre. Je ne cherche point à l'accuser, répondit-il, et je serois bien fâché d'avoir raison de le faire. Hélas! elle auroit pu tout entreprendre, sur la confiance que j'avois en elle. Eléonor lui dit, mais de quoi vous plaignez-vous? Qu'a-t-elle fait que les bienséances ne lui permettent? Car pour la lettre, elle lui fit croire qu'il s'étoit trompé : on est bien crédule quand on aime. Je ne puis, lui dit-il, appuyer mes soupçons ni mes chagrins sur rien de certain; mais un pressentiment secret me trouble : je ne suis point rassuré par son amour; et je crois voir dans ses yeux, quand elle est devant le duc, ce qu'elle ne m'a jamais montré. Elle fit tout ce qu'elle put pour le remettre. Il la pria d'obtenir de mon père, qu'il me pût voir à sa campagne; et l'assura en la quittant, que ses chagrins ni ses soupçons n'iroient jamais jusqu'à lui,

qu'il ne vouloit rien devoir à l'autorité paternelle, et qu'il ne voudroit pas de ma main, si le cœur ne la lui offroit pas.

Le prince ayant obtenu de mon père la liberté de me voir, je partis sans avoir osé prendre congé de lui, et dans sa disgrace.

Je fus soulagée de me trouver à la campagne. C'étoit un très-beau château, mais qui n'étoit point bâti à la moderne; un grand parc, de beaux bois et de belles eaux. La nature paroissoit partout à son aise, et l'art ne la gênoit pas. Je crus que le calme qui étoit répandu dans ces lieux pourroit passer dans mon ame; mais hélas! les passions sont amies de la solitude; elles s'augmentent, et se fortifient dans le silence. Je me trouvois dans des dispositions qui m'étoient inconnues, dans un trouble et une agitation, qui avoient pourtant un charme secret.

Eléonor venoit souvent me trouver pour m'arracher à mes rèveries, et me reprochoit avec amitié que je la fuyois. Je me fuis donc moi-même, lui disois-je; car vous êtes ma seule consolation: mais c'est que je n'ai pas assez de toutes mes heures, pour donner à ce que je

sens depuis quelques jours. Vos réflexions, me disoit elle, seroient mieux employées à penser aux malheurs que vous prépare l'amour. Je sais que mes avis seront inutiles contre les charmes d'une passion naissante; mais quoiqu'inutiles, je vous les dois: car pensez, mademoiselle, que vous manquez à tout ce qu'il y a de plus sacré, à vous-même, à monsieur votre père, mais, plus que tout cela, au plus aimable prince du monde, et à la passion la plus vraie et la mieux prouvée: pour qui? Pour ce que vous ne connoissez point, et qui fera sûrement le malheur de votre vie. Il ne faut pas croire, mademoiselle, que toutes les passions portent leurs excuses avec elles..... Nous fûmes interrompues dans ce moment, et nous nous séparâmes. Je voyois bien qu'elle avoit raison; mais sa raison et la mienne étoient impuissantes: elle me présageoit des malheurs, et elle troubloit ma vie sans me préserver de rien.

Je ne sais pas par quel enchantement tout ce qui s'offroit à moi servoit le duc. J'ignore s'il avoit gagné quelqu'un de mes domestiques; mais tous les jours et dans tous les lieux, je trouvois des mar-

ques de sa passion. Tantôt je trouvois une lettre sur ma toilette ; tantôt c'étoient des vers qui s'offroient à moi dans les bois, et les endroits les plus reculés où j'aimois à me retirer. Voici la lettre dont je viens de parler. Je me fis d'abord quelque scrupule de l'ouvrir; et si j'avois pu la lui renvoyer toute fermée, je l'aurois fait : mais on ne refuse guères un plaisir qui s'offre, et qui doit être ignoré. Je l'ouvris donc, et je trouvai ces mots :

« Je tremble, mademoiselle, de pa-
« roître devant vous, et je crains de vous
« déplaire : cependant ce qui fait mon
« crime doit être mon excuse. Ce que je
« voudrois que vous sussiez, c'est que
« vous m'avez appris à aimer, sans savoir
« ce que vous m'avez appris. Oui, quand
« vous ne jugeriez de vous que par la
« passion que vous m'avez inspirée, il
« n'est pas possible que vous ne connois-
« siez que vous êtes la plus adorable
« personne du monde. Mais à force de
« sentir ce que vous valez, mademoiselle,
« il me semble que je vous éloigne de
« moi, et que j'ai pour vous une sorte
« d'amour et de respect, qui ne peut être

« inspiré que par vous, et jamais senti « que par moi ».

Le lendemain, étant assise auprès d'une grande pièce d'eau, entourée de grands arbres très-épais, et sur un siége de gazon, où j'avois accoutumé de me mettre, je trouvai celle-ci.

« N'ayez point peur de moi, made-« moiselle : les sentimens que vous m'a-« vez inspirés ont toute la vivacité de la « passion, et toute l'innocence de la vertu : « j'ose m'en parer, et je crois qu'ils font « tout mon mérite. Que le désintéresse-« ment de ma tendresse me la fasse par-« donner, puisque la plus grande mar-« que d'amour que l'on puisse donner, « c'est d'être plus pressé d'aimer que d'é-« tre aimé. Pour moi, ma passion me « paie de la sentir : je respecte mes sen-« timens. Jugez donc, mademoiselle, si « je puis manquer de vous respecter vous-« même ».

Un autre jour, dans un cabinet où j'étois accoutumé de me retirer, cette autre s'offrit à mes yeux.

« Je passe les jours et les nuits, made-
« moiselle, autour de vos murailles; je
« ne puis quitter les lieux où vous êtes;
« je ne sais par où vous aborder; et tou-
« tes les routes pour aller à vous me pa-
« roissent difficiles. Tant mieux, made-
« moiselle, vous me saurez gré du che-
« min que je trouverai. Je ne puis re-
« tourner à la cour. Je n'ai pas la force
« de remplir aucun devoir; et il me sem-
« ble que dans les endroits où vous n'êtes
« plus, je ne dois rien qu'aux regrets de
« votre absence. J'y chercherois encore
« moins le plaisir: en est-il, mademoi-
« selle, dans les lieux où vous n'êtes
« plus? Je sens qu'il n'y en a pour moi
« d'autre au monde que vous: l'amour
« a réuni en vous tous mes devoirs, tous
« mes desseins et tous mes plaisirs. Ne
« soulagerez-vous point par pitié, made-
« moiselle, ce que je souffre par amour? »

Ainsi, tout me faisoit souvenir et me parloit de ce que je ne pouvois oublier. Je crus aisément des vérités si douces, et qui étoient d'accord avec mes désirs. Peu à peu il s'accoutuma à m'entretenir de son amour; il apprivoisoit ma déli-

catesse et ma pudeur; et moi je me permis et me pardonnai de l'aimer.

Quelques jours après que je fus arrivée à la campagne, la comtesse Emilie me vint voir : elle étoit amie de notre maison, et m'avoit toujours marqué beaucoup d'amitié. Elle avoit avec elle une fille très-aimable, et qui me dit fort naïvement, après que nous eûmes fait connoissance : Vous êtes seule ici, mademoiselle ; si vous voulez, je demeurerai quelques jours avec vous ; demandez-moi à ma mère, et je resterai. Dans un autre temps cela m'auroit fait grand plaisir ; mais j'étois si triste, et si occupée de mon amour, que quoique je voulusse quelquefois m'en distraire, j'y retombois toujours. D'autres fois, ma délicatesse me faisoit croire, que je me devois à mes sentimens, et que c'étoit leur faire une infidélité, que de m'en éloigner. Cependant je ne pus honnêtement lui refuser de la demander à madame sa mère : ainsi je le fis, et elle me l'accorda.

Je la divertis le mieux qu'il me fut possible : nous avions l'une pour l'autre assez de confiance, néanmoins, elle ne me parloit pas et elle paroissoit rêveuse et occupée. Je ne voulus pas lui faire

sentir que je m'en apercevois, de peur de lui faire de la peine, ni la presser pour savoir ses dispositions, parce que j'étois bien aise que sa réserve pour moi me mît en droit d'en avoir pour elle. De plus, j'étois occupée, et j'avois de quoi penser: elle restoit assez souvent seule; j'en étois bien aise, et cela me laissoit la liberté de l'être aussi.

Je fus très-surprise un jour, en entrant dans son appartement d'y trouver le duc; et je crois qu'ils s'aperçurent tous deux de mon embarras. Je fus tentée de faire une querelle à mon amie: mais je me retins, et je pensai que n'ayant pas mon secret, elle n'étoit point dans son tort. Je ne pouvois pas empêcher qu'elle ne vît ses amis chez moi; et le duc, qui n'étoit pas instruit de ce que je souffrois pour lui, ne croyoit point me compromettre, en venant voir son amie. Ces raisons me calmèrent: je fis une visite très-courte, et j'allai aussitôt trouver Eléonor. Je lui dis, que je venois de voir le duc dans l'appartement de mon amie, et la douleur que j'en avois; que mon père et le prince croiroient que j'étois de moitié, et que je la priois

de me dire ce qu'il y avoit à faire. Elle me connoissoit trop pour me soupçonner : ma timidité lui répondoit de moi, et elle savoit que je pouvois sentir, mais rien de plus : ainsi elle me dit qu'elle alloit trouver mon père ; qu'elle lui rendroit compte de tout ; qu'elle feroit sur cela ce qu'il ordonneroit ; mais qu'elle avoit assez de confiance, pour croire qu'il ne soupçoneroit rien.

Cela arriva ainsi. Il fut persuadé que c'étoit un hasard, et que ne pouvant chasser mon amie, qui étoit une fille de grande qualité, on ne pouvoit pas non plus empêcher qu'elle ne reçût des visites dans son appartement ; mais qu'il prioit Eléonor de me suivre toujours. Mon père et elle convinrent aussi, qu'il iroit à sa terre, afin de dérober au monde la connoissance de ma disgrace auprès de lui, et me sauver les conséquences qu'on auroit pu en tirer.

Le retour d'Eléonor me donna un peu de calme pour ce qui regardoit mon père ; mais j'étois assurée que cela ne me sauveroit rien auprès du prince, et qu'il n'entendroit pas raison comme lui. En entrant dans ma chambre, je trouvai sur

un lit de repos une lettre. Il n'y avoit guères de jours que je n'en reçusse. Je l'ouvris, je trouvai ce qui suit.

« Je ne me montre plus à la cour, ma-
« demoiselle, par discrétion pour mon
« amour : Je crois que ma passion est
« écrite dans mes yeux, et qu'en me
« voyant on peut deviner que c'est vous
« que j'adore. Pourquoi faut-il me cacher
« de vous aimer? C'est le seul mérite
« dont je voudrois me parer, que de sa-
« voir ce que vous valez, et de vous res-
« pecter selon votre prix. Ce que je sens,
« mademoiselle, n'est fait que pour être
« senti : je n'ai point de paroles pour
« l'exprimer. »

J'évitois depuis d'aller dans l'appartement de mon amie ; mais elle me cherchoit avec plus d'empressement que jamais. Vous me fuyez, me dit-elle un jour : vous avez deviné les sentimens du duc pour vous, et vous me croyez d'intelligence avec lui sur votre compte ; mais faites-moi la justice de croire, que quoique le duc soit infiniment de mes amis, je ne sais point faire de personnage qui

ne soit digne de vous et de moi. Mais où l'avez-vous connu? Je ne l'ai jamais vu chez vous, lui dis-je. Il y a long-temps qu'il est de mes amis, répondit-elle, et vous ne l'avez point vu parce qu'il étoit à l'armée. Je l'ai connu chez madame la marquise de *** : je vous dirai un jour l'histoire de notre amitié; mais à présent vous me permettrez seulement de vous dire, qu'il sent la passion la plus vive pour vous. Quel rôle voulez-vous que je fasse en ceci? Cela vous feroit-il plaisir, que je reçusse ses sentimens, et que je vous les rendisse? Dites-moi ce qui vous convient. Si cela ne vous plaît pas, si son amour vous blesse, je ne le recevrai plus. Elle en savoit plus que moi; elle vouloit savoir les dispositions de mon ame, et l'on est fort porté à la confiance quand on aime : ce sont deux sentimens qui se suivent. D'ailleurs, elle me convenoit mieux pour confidente qu'Eléonor; elle étoit plus près de moi, étant plus jeune; ainsi je lui ouvris mon ame, et lui dis mon secret, avec serment qu'elle n'en diroit rien au duc. Elle me le promit, et je veux croire qu'elle m'a tenu parole. Je lui contai donc sans aucune réserve tout ce que

je viens de vous rapporter : elle en fut surprise et touchée, et m'assura qu'elle ne feroit rien que ce que je voudrois.

Le lendemain nous allâmes nous promener à une maison à quelque distance de la terre où j'étois. C'étoit un très-beau lieu. Pendant que nous étions sorties, le prince me vint chercher; mais on lui dit que je n'y étois pas. Il croyoit apparemment qu'à la campagne on devoit toujours me trouver, et ne pouvoit comprendre qu'ayant un parc aussi grand et aussi beau, on allât chercher de la promenade ailleurs. S'il avoit pourtant voulu, il s'en seroit éclairci : il pouvoit demander à mes gens, on lui auroit dit où j'étois; mais sans s'informer de rien, il s'en retourna brusquement; et le lendemain je reçus une lettre conçue en ces termes.

« L'amour me conduisit hier dans votre
« solitude, mademoiselle; mais vous avez
« trompé l'amour. Je n'y ai trouvé qu'un
« ennui affreux, et vous aviez emmené
« avec vous tout ce qui peut y plaire.
« Ne craignez pas que mes plaintes vien-
« nent y troubler vos plaisirs : je les res-
« pecte. Quoique je n'en puisse goûter

« où vous n'êtes pas; goûtez-en beaucoup
« où je ne suis point ».

Les témoignages d'amour blessent, dès qu'on n'est plus dans la disposition d'y répondre.

Le soir après souper nous allâmes nous promener seules. Mon amie me fit beaucoup de protestations d'amitié : elle me parla de tout ce que je lui avois confié avec attendrissement : notre conversation fut longue et touchante ; mais enfin il se fit tard, et il fallut nous retirer.

Comme nous prenions le chemin du château, j'entendis du bruit, et je fus très-surprise de me sentir arrêter par quelqu'un qui étoit à mes pieds. Je fis d'abord un grand cri, et j'entendis ensuite une voix que je connus bientôt pour être celle du duc. N'ayez point de peur, me dit-il, Mademoiselle, je ne suis point votre ennemi. Et c'est l'être, lui répondis-je, que de me commettre si cruellement. Non, Mademoiselle, vous ne serez point commise, répliqua-t-il : personne ne peut savoir que je suis ici, et les bienséances me sont plus chères que ma passion : mais que voulez-vous que je fasse, Mademoi-

selle, de tout l'amour que vous m'avez donné? Je me tournai vers mon amie, et je lui dis : seriez-vous de moitié de cette trahison? Non, Mademoiselle, continua-t-il, elle n'a nulle part à ce que je fais, et j'ai pris cette hardiesse dans l'innocence et dans la pureté de mes sentimens. Il se jeta ensuite de nouveau à mes pieds, et me dit les choses du monde les plus passionnées. Je voulus échapper et appeler mon amie; mais je ne fis rien de tout ce que je voulois faire : un sentiment inconnu, et qui étoit plus fort que moi, s'empara de mon ame, et mes jambes me refusèrent leur secours. Heureusement je ne pus lui parler, et je ne lui répondis que du cœur; mais les yeux en auroient été interprètes, s'il avoit pu les voir. Enfin, il me persuada sa passion. Que ne me dit-il point, et que ne me fit-il point sentir! Mais mon amie me dit que le jour alloit paroître, et qu'il falloit nous séparer. Il me demanda permission de revenir le lendemain : je n'eus pas la force de la lui refuser, et je me retirai dans un trouble et une agitation qui ne se peut comprendre.

Je passai la nuit très-éveillée, et je

n'ai jamais été occupée de sentimens si différens; car la joie, la douleur, le plaisir, la crainte et les remords se succédoient l'un à l'autre, et agitoient mon ame; de sorte que le jour parut sans que le sommeil s'offrît à moi.

J'allai donc de bon matin chez mon amie, que je trouvai triste et rêveuse; et comme je lui en demandai le sujet : j'aurois bien de la peine à vous le dire, me répondit-elle; mais je ne puis trahir la confiance que vous avez en moi, et je croirois manquer à ce que je vous dois, si je ne vous instruisois pas des engagemens du duc. Quoi! le duc aime ailleurs, m'écriai-je? Peut-être n'aime-t-il plus, répliqua-t-elle : vous êtes capable d'effacer les plus grandes impressions : mais, écoutez-moi, si vous le pouvez; je vais vous dire mon secret et le sien. Seroit-ce de vous qu'il est amoureux, lui dis-je! Non, répondit-elle brusquement; calmez-vous, Mademoiselle, et écoutez-moi; car il faut que vous soyez instruite pour prendre le parti qui vous convient.

Il y a du temps que je connois le duc. Il me vint chercher avec empressement, et se fit présenter à moi par une de mes

parentes. Je fus étonnée qu'un aussi jeune homme que lui, livré aux plaisirs vifs et bruyans, vînt chercher une personne assez retirée, et qui pense plus à mener une vie raisonnable que diversifiée par les agrémens et la joie. J'examinai donc quelles pouvoient être ses vues; et mon amour-propre me fit croire que, n'étant pas un mauvais parti du côté de la fortune, elles pouvoient me regarder. Mais je ne fus pas long-temps dans l'erreur. Vous savez que je suis liée d'amitié avec Madame de ***, qui est très-aimable : je me doutai que son assiduité chez moi pouvoit la regarder; aussi en lui parlant souvent, et lui disant d'elle tout le bien que j'en pensois, je fus bientôt persuadée que son empressement regardoit mon amie. Cela me donna de la tristesse : j'évitai quelque temps d'en trouver la raison, et mon cœur voulut me dérober la vue de ma foiblesse; mais comme je crains ses surprises, je ne pris pas le change, et crus qu'il falloit venir aux remèdes.

Je pris d'abord le parti de ne le voir jamais. Hélas! il auroit été plus doux pour moi si je l'avois suivi, que ceux que je me suis imposés dans la suite.

M'imaginant donc que je pouvois encore mieux faire, je me hâtai de lui arracher son secret, et fis même les frais de la confiance, en lui contant le malheur que j'avois eu de perdre le marquis de ***, avec qui ma famille avoit pris des engagemens : quelle douleur cette rupture avoit donnée à mon ame, avec quel regret, ma famille et les bienséances me défendant de le voir, je lui fis défendre ma porte, combien cette conduite augmenta ma passion, et combien j'éprouvai que la sévérité sert l'amour et fortifie l'impression ! Quand je lui fis une pareille confidence, ce fut dans le dessein de mettre une barrière éternelle entre lui et mes sentimens. Par-là, je donnois encore un prétexte et une excuse à ma douleur, et je mettois sur le compte d'un autre ma sensibilité pour lui.

Cette confiance lui déplut, soit que cela fût contraire à ses desseins, ou que sa vanité fût flattée de croire que mes sentimens le regardoient; mais je crus voir qu'il avoit des vues, et qu'il vouloit revenir à moi quand cela lui conviendroit.

C'est assez la manière des hommes,

d'avoir quelque objet en réserve, de promener leurs imaginations, et d'user leurs goûts sur les objets présens qui leur plaisent.

Ma confiance eut un effet tout contraire à ce que j'avois imaginé ; car il devint vif et empressé. Il ne pouvoit se consoler, à ce qu'il me disoit, des sentimens que j'avois pour un autre ; et quand je lui disois, cela ne vous ôte rien, il me trouvoit peu délicate de ne pas comprendre qu'il y avoit des passions d'estime bien au-dessus de celles des sens. Je n'en voulois pas d'autre ; mais la difficulté étoit de m'en convaincre. Quelque chose qu'il me pût dire, je ne l'en crus pas davantage ; et il y avoit des momens où je l'en estimois moins. Il fut toujours avec moi sur ce ton-là ; et si j'avois voulu aider un peu mon amour-propre, il n'auroit tenu qu'à moi de croire que je lui avois inspiré une grande passion ; mais enfin je voulus finir, et fixer mon état par le sien.

Plusieurs routes s'offrirent à moi. J'avois son secret : il m'avoit confié son repos ; il me prioit de le conduire ; et je pouvois sans trahison, en faisant un per-

sonnage convenable, refuser de lui rendre service. Une autre se seroit vengée par-là de la préférence, et rien ne m'étoit plus aisé ; car mon amie étoit timide, elle craignoit le monde et sa famille, elle le craignoit lui-même ; et je n'avois qu'à me prêter à ses dispositions.

Une conduite plus digne s'offrit en même temps. J'écartai tous les petits dépits dont les femmes sont susceptibles : j'examinai son état et le mien, et je ne le trouvai pas coupable de sentir pour une autre ce que j'aurois souhaité qu'il eût senti pour moi. Je crus que c'étoit à moi à me punir d'une sensibilité déplacée, en la tournant à son profit, et que mes sentimens devoient être assez purs et assez forts, pour le rendre heureux par une autre. Toute ma tendresse, je la mis à part, et je m'oubliai moi-même, pour m'imposer la conduite du monde la plus pénible, et à laquelle j'ai su obéir. Je pensai que s'il étoit sensible à une conduite estimable, j'en ferois un digne ami, et que si cela étoit perdu pour lui, il ne le seroit pas pour moi. Enfin, mon imagination séduite l'a si bien servi, qu'elle a su me persuader, que rien ne seroit

plus digne de moi que de me vaincre.

Je songeai donc à avancer son intelligence avec mon amie, comme si de leur bonheur eût dépendu le mien. Je parlai à madame L.*** de la grandeur de la passion qu'on avoit pour elle ; je la lui peignis avec les traits les plus forts, et je lui fis un portrait pris dans la vérité, mais orné par l'amour. Je trouvai en mon amie de la prévention contre lui ; mais je sus la combattre. Je calmai ses craintes : je répondis pour lui ; je pris tout sur moi ; je touchai son cœur ; j'aidai son penchant à la tendresse : je soulageai sa pudeur : enfin, quand il la vit, il n'eut qu'à achever ce que j'avois si bien commencé, et l'impression étoit presque faite.

Il y avoit des momens où le personnage que je faisois me paroissoit déplacé. Je manque à tout, disois-je ; j'agis contre mes principes : je ne sais plus me respecter, et je ne connois de devoir que celui qui peut lui marquer mon attachement. Quel spectacle seroit-ce pour les indifférens! Cependant, dès que je consultois mon cœur et ma sensibilité, je croyois ne pouvoir rien faire de plus parfait que

de le donner à un autre ; je jugeois du mérite de ma conduite par ce qu'elle me coûtoit : enfin, sans retour vers moi, sans attendrissement sur mon état, je n'ai songé uniquement qu'à le rendre heureux.

Il y eut un temps où je crus que j'allois jouir de la triste douceur de ne le plus voir : il me parut mécontent ; et je lui conseillai de ne plus voir mon amie ni moi : cela me paroissoit moins cruel que le pénible emploi dont je m'étois chargée. Je le soupçonnois d'être amoureux de madame C*** ; mais il n'en convenoit pas.

Cependant j'étois attentive à tout ce qui se passoit : j'examinois ses démarches et tous ses mouvemens ; chaque faute qu'il faisoit, je la grossissois par le besoin que j'avois de le trouver coupable : je n'étois pas payée pour lui prêter des excuses.

Enfin, après une explication, il se raccommoda, et fut plus vif pour elle que jamais. Je sentis que c'étoit quelque chose de bien douloureux, que de savoir ce que l'on aime attaché à quelque chose de parfait ; mais loin que mon intérêt ait pris

sur la justice que je devois à mon amie, ma délicatesse et la crainte de lui manquer ont augmenté son mérite à mes yeux. Je n'ai pas à me reprocher, depuis qu'il m'eurent donné leur confiance, d'avoir pensé un moment à ce qui me convenoit : tous mes avis ont été sincères, et ont servi leurs intérêts contre mon cœur, de sorte que la plus grande passion du monde a toujours été au service de l'amitié. Je n'ai pensé qu'à me vaincre et à me punir d'une sensibilité dont je n'étois pas la maîtresse, puisque le cœur ne demande congé à personne pour sentir.

Dans certaine occasion, le duc voulut me persuader qu'il étoit guéri de sa passion, et ne cessoit point de me dire beaucoup de mal de mon amie. Cela gâta l'estime que j'avois pour lui. Il redoubla de soins pour moi, il me paroissoit être plus vif, que pe elle en sa présence : il me faisoit jouir d'un triomphe qui auroit pu flatter ma vanité, il me suivoit partout ; il devint jaloux de tout ce qui m'approchoit, et sa jalousie étoit sincère, car il ne vouloit point me perdre, et il conduisoit un dessein comme une passion. Une personne moins attentive auroit pu

s'y méprendre ; mais mon esprit voyoit tous ses défauts, quoique mon cœur ne les sentît pas encore.

Si je n'avois pas parlé pendant un si long récit, c'étoit par impuissance ; et mon amie, occupée de ce qu'elle me disoit, n'avoit pas pris garde à mon état. Je fis un cri, n'en pouvant plus, et je lui dis : en voilà assez, ne m'en dites pas davantage. La violence que je m'étois faite avoit épuisé mes forces, de manière que je tombai évanouie, et je fus long-temps entre les bras de mes femmes sans pouvoir revenir. Enfin, pour mon malheur, elles me rendirent à la vie.

A peine commençois-je à ouvrir les yeux et à me soutenir, qu'un grand bruit se répandit dans la maison. Quelques-unes de mes femmes me quittèrent ; mais comme elles ne revenoient point, et que les cris redoubloient, je m'appuyai sur le bras d'une d'elles, et je marchai en tremblant vers le lieu d'où venoit le bruit. En entrant dans un vestibule, je vis quatre hommes qui en portoient un autre baigné dans son sang. Il tourna la tête, et je connus que c'étoit le prince. Je pensai m'arrêter ; mais faisant un effort, je

suivis un si triste spectacle. On mit le prince sur un lit de repos qui étoit dans une salle, et je fis signe aux domestiques qu'on allât chercher du secours ; car à peine pouvois-je parler. Le prince, en me voyant, tourna ses yeux mourans sur moi, et me dit : Je n'ai pu toucher votre cœur, ni vous prouver mon amour ; je meurs content, si en expirant je puis vous persuader que vous n'avez jamais été aimée et adorée comme de moi, quoiqu'un plus heureux me mette dans l'état où je suis. Dans le moment, tout ce qu'il y avoit de spectateurs, qui étoient en grand nombre, tournèrent avec indignation leurs regards sur moi : mais je me faisois plus d'horreur qu'à eux ; et Eléonor, qui étoit accourue au bruit, voyant ma situation, m'arracha de la présence d'un si cher et si cruel objet.

On me mena dans ma chambre : je la priai d'aller le secourir, et d'envoyer en diligence quérir ce qu'il y avoit de meilleurs chirurgiens. On l'avoit déjà fait, et comme nous n'étions pas loin de la ville, ils ne furent pas long-temps à venir. On visita les blessures qui se trouvèrent mortelles. J'envoyois de moment en moment

savoir l'état où il étoit ; mais je vis bien à l'air de mes femmes, qui ne me répondoient pas, qu'il n'y avoit plus rien à espérer.

Enfin, mon amie entra, et à la douleur qu'elle montroit, je jugeai de l'état du prince. C'est le duc, me dit-elle, qui s'est battu contre lui. Pouvez-vous, lui dis-je, m'annoncer une chose si cruelle? il faut bien, répondit-elle, que vous soyez instruite de ce qui se dit publiquement, afin de voir quel parti il y a à prendre. Quoiqu'elle eût raison, je trouvai de la dureté à parler ainsi ; la douleur est souvent injuste. Je la priai de retourner au secours du prince, et de ne le point quitter.

J'entrai ensuite dans mon cabinet avec une de mes femmes en qui j'avois la dernière confiance : je me jetai sur un lit de repos, et lui dis : je n'ai plus rien à faire sur la terre : il ne nous est pas permis de nous donner la mort : quelle cruauté d'avoir à soutenir la vie dans la situation où je suis ! J'ai toujours compté sur votre attachement, suivez-moi ; je ne puis plus supporter la vue des humains. Et où aller, me dit-elle, Mademoiselle ? N'im-

porte, lui répondis-je, pourvu que j'évite les yeux de tout ce qui me connoît. Elle voulut combattre mon dessein; mais cela fut inutile, et j'ouvris une porte qui donnoit sur un degré dérobé qui descendoit dans le jardin. Elle m'arrêta pourtant, en me disant : où voulez-vous aller avec l'habit que vous avez, et avec des pierreries? Attendez au moins que je vous mette un de mes habits les plus simples. Je la crus, et je lui dis de se hâter, ne pouvant plus rester dans cette fatale maison. Mais ne voulez-vous pas savoir ce que devient le prince, me dit-elle, et cela ne doit-il pas régler votre destinée? Eh! n'entendez-vous pas, lui dis-je, tous les domestiques qui font des cris effroyables, et qui disent qu'il n'a pas un moment à vivre!

Je descendis brusquement : nous passâmes le jardin sans trouver personne, et sortîmes par une porte de derrière qui donnoit dans un grand bois. Le jour commençoit à tomber. Je marchai quelque temps sans parler : la honte et la crainte m'ôtoient tout courage : n'en pouvant plus enfin, je tombai par terre, et j'appuyai ma tête sur les genoux de la fille qui me suivoit. Elle se désespéroit de

mon état : elle me parloit ; mais je ne l'écoutois, ni ne lui répondois. La nuit étoit obscure. Accablée de douleur et de foiblesse, je m'assoupis ; car la nature pense à elle, et ne perd rien de ses droits.

A la pointe du jour, j'ouvris mes yeux, et je fus effrayée quand je vis distinctement tous mes malheurs. Je les passai tous en revue. Je perds un prince accompli, disois-je : je ne l'ai point aimé, quand sa passion et la mienne auroient pu faire notre bonheur, et je l'adore quand je le perds. L'amour impitoyable veut le venger, et me rendre le sujet de sa plus cruelle persécution. Et de quelle main le perds-je ? De la main d'un perfide, qui ne m'a peut-être jamais aimée : j'ai été la victime de sa vanité : ma vie, ma réputation, tout va être enveloppé dans l'horreur du crime : me voilà confondue parmi toutes celles de mon sexe qui ont abandonné et la gloire et l'honneur. Quelle douleur pour un père dont j'étois les plus chères délices ! Dans quel état va être la mère du prince, qui ne vivoit que pour lui ! Faut-il envelopper tant de monde dans mon malheur ? Pourquoi est-ce que je fuis ? Ne serois-je pas

trop heureuse, s'ils m'immoloient à leur juste ressentiment? Il y avoit des momens où je voulois retourner, pour me présenter à leur fureur; et puis la honte prenant le dessus, je ne songeois qu'à me dérober à leurs yeux, et à chercher un antre pour y passer le reste de ma vie. Mais après tout, disois-je ensuite, quels sont mes crimes, grand dieu? Le fond des cœurs vous est connu: un sentiment involontaire est entré dans mon ame; je l'ai rejetté et combattu: je n'ai jamais blessé mes devoirs, ni la pudeur; de quoi me punissez-vous?

La fille qui étoit auprès de moi fondoit en larmes, et me disoit: quelle est votre résolution? Belle et jeune comme vous êtes, à quoi vous exposez-vous? Peut-être, lui dis-je, je trouverai quelqu'un qui m'ôtera une vie que les dieux ne m'ordonnent de conserver que pour me punir. Vous ne trouverez point d'ennemi parmi les hommes, répliqua-t-elle: cependant j'ai une sœur qui est établie dans une petite ville; je voudrois vous y conduire: vous y seriez inconnue, et moins tristement que d'être errante.

Je la crus: nous nous mîmes en route,

et au bout de quelque temps nous arrivâmes au lieu où elle vouloit me conduire. Nous fûmes reçues de sa sœur avec amitié : je passai pour son amie, comme nous en étions convenues, et nous les trouvâmes occupés à l'établissement d'un de leurs enfans.

Le jour destiné pour la cérémonie des noces étant venu, et voulant éviter de paroître dans une assemblée, je sortis dès le matin avec mon amie, sous prétexte d'aller me promener. En marchant le long d'une colline, j'apperçus un bois : j'y allai, et voyant une petite maison, que mon amie me dit être un érmitage, je m'avançai et la trouvai ouverte. Un berger qui paissoit son troupeau aux environs, m'apprit qu'on croyoit l'ermite mort depuis quelque temps en faisant sa quête. J'entrai donc, et m'écriai aussitôt : Voilà une habitation que les destinées m'offrent ; j'y veux passer le reste de mes tristes jours : et jusqu'à ce moment personne que vous, mesdames, n'avoit interrompu ma solitude ni ma douleur.

PORTRAIT
DE M. DE LAMOTTE,

PAR

MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT.

Monsieur de la Motte me demande son portrait : il me paroît très-difficile à faire ; ce n'est pas par la stérilité de la matière, c'est par son abondance. Je ne sais par où commencer, ni sur quel talent m'arrêter davantage. M. de la Motte est poète, philosophe, orateur. Dans sa poésie, il y a du génie, de l'invention, de l'ordre, de la netteté, de l'unité, de la force, et quoi qu'en aient dit quelques critiques, de l'harmonie et des images : toutes les qualités nécessaires y entrent ; mais son imagination est réglée : si elle pare tout ce qu'il fait, c'est avec sagesse : si elle répand des fleurs, c'est avec une main ménagère, quoiqu'elle en pût être aussi prodigue que toute autre. Tout ce qu'elle produit, passe par l'examen de la raison.

M. de la Motte est philosophe profond. Philosopher, c'est rendre à la raison toute sa dignité, et la faire rentrer dans ses droits; c'est rapporter chaque chose à ses principes propres, et secouer le joug de l'opinion et de l'autorité. Enfin, la droite raison bien consultée, et la nature bien vue, bien entendue, sont les maîtres de M. de la Motte. Quelle mesure d'esprit ne met-il pas dans tout ce qu'il fait? Avec quelle grace ne nous présente-t-il pas le vrai et le nouveau? N'augmente-t-il pas le droit qu'ils ont de nous plaire? Jamais les termes n'ont dégradé ses idées; les termes propres sont toujours prêts et à ses ordres.

Son éloquence est douce, pleine et toute de choses. Il règne dans tout ce qu'il écrit une bienséance, un accord, une harmonie admirables. Je ne lis jamais ses ouvrages, que je ne pense qu'Apollon et Minerve les ont dictés de concert. Un philosophe a dit que quand dieu forma les ames, il jeta de l'or dans la fonte des unes, et du fer dans celle des autres. Dans la formation de certaines ames privilégiées, telle que celle de M. de la Motte, il a fait entrer les métaux les plus

précieux ; il y a renfermé toute la magnificence de la nature. Ces ames à génie, si l'on peut parler ainsi, n'ont besoin d'aucun secours étranger ; elles tirent tout d'elles-mêmes. Le génie est une lumière et un feu de l'esprit, qui conduit à la perfection par des moyens faciles. L'ame de M. de la Motte est née toute instruite, toute savante : ce n'est pas un savoir acquis, c'est un savoir inspiré. On sent dans tous ses ouvrages cette heureuse facilité qui vient de son abondance ; il commande à toutes les facultés de son ame, il est toujours le maître, aussi bien que de son sujet. Nous n'avons pas vu en lui de commencement ; son esprit n'a point eu d'enfance ; il s'est montré à nous tout fait et tout formé.

Ses malheurs lui ont tourné à profit. Quand ce monde matériel a disparu à ses yeux par la perte de la vue, un monde intellectuel s'est offert à son ame ; son intelligence lui a tracé une route de lumière, toute nouvelle dans le chemin de l'esprit. La vue, plus que tous les autres sens, unit l'ame avec les objets sensibles. Quand tout commerce a été interrompu avec eux, l'ame de M. de la Motte, des-

tituée de ces appuis extérieurs, s'est recueillie, et repliée sur elle-même : alors elle a acquis une nouvelle force, et est entrée en jouissance de ses propres biens.

Laissons l'homme à talens, et envisageons le grand homme. Souvent les talens supérieurs se tournent en malheur et en petitesse; ils nous exposent à la vanité, qui est l'ennemie du vrai bonheur et de la vraie grandeur. Ce sont les grands sentimens qui font les grands hommes. Nulle élévation sans grandeur d'ame et sans probité. M. de la Motte nous a fait sentir des mœurs, et toutes les vertus du cœur dans ce qu'il a écrit; ses qualités les plus estimables n'ont rien pris sur sa modestie. Cet orgueil lyrique qu'on lui a reproché, n'est que l'effet de sa simplicité, un pur langage imité des poètes ses prédécesseurs, et non un sentiment. M. de Fénélon, cet homme si respectable, dit de M. de la Motte, que son rang est réglé parmi les premiers des modernes; qu'il faut pourtant l'instruire de sa supériorité et de sa propre excellence.

C'est un spectacle bien digne d'attention, disoient les stoïciens, qu'un homme seul aux mains avec les privations et la

douleur. Quelle privation que la perte de la vue, pour un homme de lettres! Ce sont les yeux qui sont les organes de sa jouissance; c'est par les yeux qu'il est en société avec les Muses: elles unissent deux plaisirs qui ne se trouvent que chez elles, le désir et la jouissance. Vous n'essuyez avec elles ni chagrin, ni infidélité: elles sont toujours prêtes à servir tous vos goûts, et nous offrent toujours des graces nouvelles: mais nous ne jouissons de la douceur de leur commerce, que quand l'esprit est tranquille, et que le cœur et les mœurs sont purs. Non-seulement M. de la Motte soutient de si grandes privations, mais s'il est livré à la plus vive douleur, il la souffre avec patience, il est doux avec elle; il fait sentir qu'il n'a point usé dans les plaisirs ce fond de gaîté que la nature lui a donné, puisqu'il sait la retrouver dans ses peines. Dans la douleur, il faut que l'ame soit toujours sous les armes, qu'à tout moment elle rappelle son courage, et qu'elle soit ferme contre elle-même.

Il a passé par l'épreuve de l'envie. Quand l'ame ne sait pas s'élever par une noble émulation, elle tombe aisément

dans la bassesse de l'envie. Quelle injustice n'a-t-il pas souffert quand ses fables parurent ? Je crois que ceux qui les ont improuvées n'avoient pas en eux de quoi en connoître toutes les beautés; ils ont cru qu'il n'y avoit pour la fable que le simple et le naïf de M. de La Fontaine: le fin, le délicat, le pensé de M. de la Motte leur ont échappé, ou ils n'ont pas su le goûter. A ses tragédies, on a vu les mêmes personnes pleurer et critiquer: leur sentiment, plus sincère, déposoit contre leur injustice: ils se refusoient à ses douces émotions, et mettoient l'improbation à la place du plaisir.

Avec quelle dignité et quelle bienséance n'a-t-il pas répondu à la critique amère de madame Dacier? Enfin, nous jouissons de son mérite et de ses talens; et la malignité du siècle l'empêche de jouir de sa gloire et de son immortalité. Pour moi, je le vois avec les mêmes yeux que la postérité le verra.

La constante amitié de M. de Fontenelle pour M. de la Motte, fait l'éloge de tous les deux : le premier m'a dit que le plus beau trait de sa vie étoit de n'avoir pas été jaloux de M. de la Motte. Ju-

gez du mérite d'un auteur, qu'un aussi grand homme que M. de Fontenelle a trouvé digne de sa jalousie.

PORTRAIT

DE MONSIEUR DE.....

Quoique je n'aime pas à peindre pour les yeux, mais seulement pour l'esprit, il faut vous dire un mot de sa figure. Il est bien fait, a la taille fine et aisée, le visage agréable; de la délicatesse, de la bienséance dans l'esprit, du goût et du sentiment. Il a une galanterie répandue dans ses manières et dans ce qu'il écrit, qui fait sentir que les graces et les amours ont pris soin du commencement de sa vie : ce fut sous de tels maîtres qu'il apprit à sentir, à toucher et à plaire.

L'usage qu'il fait de son cœur n'a servi qu'à le perfectionner; et l'amour, qui gâte assez souvent les hommes, a respecté ses mœurs, et lui a appris à séparer les plaisirs des vices. Sa galanterie a

augmenté sa douceur et sa délicatesse naturelles.

Il n'a pas seulement la politesse des manières, il a aussi celle de l'esprit. Avec quelle finesse n'examine-t-il pas les choses les plus délicates ? Que d'agrémens ne répand-il pas sur les plus stériles? Il s'amuse quelquefois à faire de jolis vers. Quoique sa poésie soit douce et galante, elle est sage ; il est le maître de son imagination : il met un accord et une liaison entre les termes et les idées, et son cœur répand sur tout ce qu'il fait les graces du sentiment.

Il ne s'est pas contenté d'assurer dans ses premières années sa réputation sur la valeur, il en a souvent donné des marques aux dépens de sa soumission à nos lois : c'est la seule infidélité qu'il leur ait jamais faite.

La paix étant faite, sa famille voulut l'établir. Rendu à la vie privée, il pratiqua toutes les vertus paisibles, et devint ce que les autres veulent paroître; chose plus difficile que de s'élever par les vertus d'éclat, où la gloire soutient. Il faut être bien grand pour avoir la force de ne l'être qu'à ses propres yeux.

Dans cette vie retirée, il contracta des habitudes de modestie, qui achevèrent de former son caractère ; et son humeur n'y perdit aucun de ses agrémens. Il l'a aimable et liante ; il sait que le meilleur usage qu'on puisse faire de l'esprit, est de se faire aimer. Il ne laisse point appercevoir d'amour-propre : il semble qu'il s'oublie lui-même, et qu'il ne vit que pour les autres. Très-délicat sans être difficile, il sait mettre dans le commerce toutes les vertus de la société : libéral par goût, rangé par gloire et par justice. Il a un excellent savoir-vivre : il n'a pas seulement le savoir-vivre des manières, il a aussi celui des procédés ; il sait jouir et se passer des choses.

Il est dans l'âge où les sentimens deviennent plus délicats, parce qu'on échappe à l'empire des sens ; dans cet âge où l'on vit encore pour ce qui plaît, et où l'on se retire pour ce qui incommode, il jouit des plaisirs purs.

Enfin, on ne l'estime jamais tant, que lorsqu'on le connoît davantage. Il doit souhaiter ce que les autres ont à craindre, qui est l'attention et la délicatesse des bons juges ; et il n'a rien à redouter, que la malice du silence.

PORTRAIT

DE MADEMOISELLE DE......

A LA mort de Lucrèce (1), tout l'Olympe se réjouit ; les dieux s'assemblèrent pour punir cet illustre impie dont les graces avoient séduit les mortels : tous de concert le condamnèrent aux plus cruels supplices que l'on souffre dans le Tartare. La seule Vénus gardoit le silence : elle avoit été sensible à la prière qu'il lui avoit faite, et aux graces avec lesquelles il lui rappeloit les sentimens et les plaisirs de son amant. Elle leur dit : « Vous vous mé-« prenez dans vos sentimens : il faut choi-« sir une sorte de vengeance qui, en le « punissant, nous justifie, et le force à se « dédire. Mon avis est de le renvoyer sur

(1) Lucrèce, en latin *Titus Lucretius Carus*, poëte latin, du temps de Cicéron, de la secte d'Epicure, dont il a chanté la doctrine dans ses six Livres, *De rerum naturâ.* Jamais homme ne nia plus hardiment que ce poëte, la Providence divine.

« la terre pour réparer notre gloire. Il « faut lui former un corps qui lui donne « d'autres sentimens. Vous savez que par « les lois de l'union que vous avez éta- « blies, l'ame est dépendante des organes: « renvoyez celle-ci dans ces corps foibles, « livrés à l'erreur et aux fausses opinions, « qui croient en nous sans savoir pour- « quoi; et puisque Lucrèce nous a donné « pour origine l'ignorance et la crainte, « que cette même passion serve à le punir « et à nous venger. Il faut mettre son ame « dans le corps d'une femme; alors vous « n'aurez plus à redouter la force de son « génie : ne craignez plus ses saillies har- « dies; ce ne sera plus de ces ames faites « pour les systèmes ». Tous les dieux ap- plaudirent au dessein de Vénus, et lui laissèrent le soin de leur vengeance, et celui de former la prison du coupable.

Vénus et l'Amour, depuis long-temps avoient parmi les mortels une race chérie, qu'ils avoient prise sous leur protection: c'étoit un sang privilégié, et qui étoit tribu- taire de l'Amour et de sa mère : la beauté et les graces présidoient toujours à leur naissance : les amours et les jeux les ac- compagnoient dans la suite de leur vie.

Ce fut de ce sang chéri des dieux qu'elle forma le corps où elle enferma l'ame de Lucrèce : sa prison fut aimable. Elle lui donna de ces graces fines qui ne sont que pour les délicats, une physionomie spirituelle.

Mais elle a bien négligé les présens de Vénus; et loin d'être enchaînée par ses organes, elle a rompu tous ses liens : nul préjugé ne l'assujétit; nulle autorité ne la gêne. Elle fait sentir qu'elle est de ces ames originales, faites pour donner la loi, et non pour la recevoir : elle n'a conservé de son sexe que les agrémens, et en a éloigné toutes les foiblesses. Vénus a pourtant conservé un droit sur son cœur ; elle l'a sensible et tendre pour ses amis : tout est sentiment en elle, ou senti ou inspiré. Elle a du goût pour la délicate volupté, qui est si éloignée de la débauche. Enfin Vénus en a fait une personne à part, et seule semblable à elle-même : elle la fit naître dans l'opulence et dans la mollesse. Elevée dans les bras d'une mère qui l'aimoit trop pour ne la pas gâter, tous les défauts qui sont à la suite d'une grande naissance, l'attendoient pour l'accompagner dans le cours de sa vie.

Mais elle sentit bientôt que rien n'est plus mal assorti qu'un grand nom et un petit mérite : elle en a écarté tous les défauts, et n'en a conservé que les sentimens et la gloire, mais une gloire qui n'incommode point les autres, et qui n'est que pour elle : ne se souvenant jamais de ce qu'elle est, que quand les autres l'oublient; n'étendant point ses droits, la modestie les contient et les arrête.

Se situation ayant changé, elle s'est trouvée aux prises avec sa mauvaise fortune : elle a oublié que sa naissance la devoit mettre à couvert de pareils malheurs : son indépendance lui a fait oublier tous les besoins de son état : elle ne s'est plus souvenue que de la part que lui donne l'humanité aux malheurs communs de tous les hommes; elle n'en a point murmuré : jamais vous n'entendez ces plaintes d'amour-propre si ordinaires. Elle a accepté la portion des malheurs qui lui est destinée; et la force de son ame lui a donné la patience et la paix, que les autres n'acquièrent que par une longue habitude. Le passage d'un état heureux à un malheureux, qui se fait sentir, a été adouci par son courage. Sa

philosophie l'a fait passer de l'opulence à la frugalité sans peine.

Comme Pétrone, son loisir est voluptueux. Elle se dérobe à ses affaires et à ses amusemens, pour être en bonne fortune avec les Muses. Elle lit tout et veut avoir les choses dans leur source ; car sa raison ne peut être abusée. Elle aime la dispute : elle n'a jamais tant d'esprit que quand elle a tort ; elle la soutient souvent avec raison, et toujours avec véhémence, assez pour réduire les petites poitrines au silence. On pourroit souhaiter que ses expressions respectassent assez ses pensées pour être dignes d'elles ; mais elle veut toujours jouir du plaisir de la négligence.

Enfin, l'on trouve dans Mademoiselle de......... la liberté et les agrémens de Lucrèce, la philosophie et la frugalité d'Epicure, les graces dont Vénus sait combler les personnes qu'elle favorise ; et je dirai d'elle ce qu'un amant espagnol disoit de sa maîtresse: *Elle plaît par-tout, parce que ses traits, son esprit et son cœur ont chacun leur Vénus.*

PORTRAIT
DE MONSIEUR DE SACY.

Si la pureté des mœurs est la première et la plus sûre disposition à l'éloquence, M. de S. a une grande avance pour parvenir à la perfection de cet art, qui demande trois choses ; de prouver, de toucher, et de plaire. Qui sait mieux persuader que celui qui se fait estimer? La confiance ne va-t-elle pas au-devant de l'estime, pour introduire la vérité?

A cette estime que M. de S. s'est acquise, il sait joindre l'art de s'emparer de notre intelligence ; il se saisit aussi de nos sentimens; il sait que l'homme est plus sensible que raisonnable ; qu'avec de la sensibilité on réveille des idées dans l'esprit, et qu'on excite des mouvemens dans le cœur.

Mais pour persuader, et pour toucher, il faut plaire ; et l'on ne plaît que par les graces. Son esprit a été formé par elles : il l'a fin et délicat : ses idées sont claires,

vives et nettes. Il met dans ce qu'il fait de la variété, et de la nouveauté dans les tours et dans les peintures, des termes propres attachés à chaque idée: point de paroles qui ne parent ses pensées, et qui n'inspirent des sentimens.

Dans ce qu'il compose, les ornemens sont placés et ménagés: il sème des fleurs sur sa route avec une main sage et ménagère: enfin il répand sur tout ce qu'il fait un agrément qui lui est propre; et l'on peut dire de lui ce qu'on a dit d'un grand poète, que *si les Graces avoient voulu parler aux hommes, elles auroient emprunté son langage.* On a comparé l'éloquence à la valeur; mais il est bien plus flateur d'assujétir les hommes par la persuasion, que de les vaincre par la force.

Les Grecs appeloient les orateurs *les conducteurs des peuples;* et les Romains ont dit que *toutes les fois que les grands hommes ont monté à la tribune, ils ont régné.* Des talens aussi flateurs ne coûtent rien à la modestie de M. de S. De bonne heure il a su acquérir cette fleur de réputation, qui répand une bonne odeur sur le reste de la vie: il a fait taire

l'envie, et l'a fait consentir, pour la première fois, que le mérite ait cours.

Il rend un bon compte au public de son loisir. Il a traduit Pline, qui est un auteur aussi aimable que lui. Il a fait les Traités de l'amitié et de la gloire : par l'un et par l'autre, il inspire et fortifie deux sentimens si nécessaires à la société ; l'honneur et la vraie gloire sont le soutien de tous les devoirs, et l'amitié met dans la vie tout le charme et toute la douceur qui nous sont nécessaires pour supporter nos malheurs.

M. de S. peint son cœur et ses mœurs dans tout ce qu'il fait. Il aime la vertu ; il la médite et en nourrit son ame. Il est difficile que la vertu remplisse nos connoissances, sans se saisir de nos sentimens : après avoir occupé l'esprit, elle descend au cœur.

M. de S. écrit parfaitement bien. Il ne touche à rien qu'il ne l'orne : les graces vives et légères sont répandues partout, même dans les matières les plus sèches, et le procès, qui par ses mains change de forme. Personne n'a plus que lui le talent de la parole : son éloquence est vive et forte : ses lèvres sont au service de la vé-

rité. Mais il fait plus sentir que penser. Enfin il plaît, il soutient, il console : par lui la vérité se développe, et la bonne cause est protégée. Jamais il n'a prêté ses talens à l'injustice; sa probité est un heureux présage pour la cause qu'il soutient.

Il est fidèle à sa raison : si quelques passions ont pu l'amuser, aucune ne l'a assujéti. Cette heureuse obéissance, jointe à l'innocence de ses mœurs, lui donne la paix de l'ame, la joie et la santé de l'esprit, et une égalité qui a pour fondement le calme de son ame. Il a toutes les vertus du cœur, probité, fidélité à ses amis : la douceur et la modestie forment son caractère.

Enfin, je crois que l'on peut dire de lui ce que l'on a dit d'un poète infiniment aimable : *que les Graces ayant été long-temps errantes chercherent un temple pour se placer, et qu'ayant trouvé le cœur d'*Aristophane, *elles s'y reposèrent, y firent leur habitation, et le comblèrent de toutes leurs faveurs.*

Il est bien flatteur pour mon amour-propre, de trouver toutes les vertus et tous les agrémens dans les personnes que j'aime.

PORTRAIT
DE MONSIEUR DE FONTENELLE

Je n'entreprendrai pas de peindre M. de F. Je connois ma portée, et l'étendue de mes lumières. Je vous dirai seulement comme il s'est montré à moi.

Vous connoissez sa figure; il l'a aimable. Personne n'a donné une si haute idée de son caractère : esprit profond et lumineux, qui voit où les autres s'arrêtent : esprit original, qui s'est fait une route toute nouvelle, ayant secoué le joug de l'autorité : enfin, de ces hommes destinés à donner le ton à leur siècle.

A tant de qualités solides, il joint les agréables : esprit maniéré, si j'ose hasarder ce terme, qui pense finement, qui sent avec délicatesse, qui a un goût juste et sûr, une imagination remplie d'idées riantes; elle pare son esprit et lui donne du tour : il en a l'agrément sans en avoir l'illusion; il l'a sage et châtiée : il met les choses à leur juste valeur. L'opinion ni

l'erreur ne prennent point sur lui. C'est un esprit sain, dépouillé d'ambition, plein de modération ; un favori de la raison, un philosophe fait des mains de la nature; car il est né ce que les autres deviennent.

Je lui crois le cœur aussi sain que l'esprit; jamais il n'est agité de sentimens violens, de fièvres ardentes : ses mœurs sont pures; ses jours sont égaux, et coulent dans l'innocence. Il est plein de probité et de droiture; il est sûr et secret: on jouit avec lui du plaisir de la confiance; et la confiance est la fille de l'estime. Il a les agrémens du cœur, sans en avoir les besoins, nul sentiment ne lui est nécessaire. Les ames tendres et sensibles sentent les besoins du cœur, plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Pour lui, il est libre et dégagé : aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, et on échappe à son cœur.

Il peut avoir pour les femmes un sentiment machinal, la beauté faisant sur lui une assez grande impression; mais il est incapable de sentimens vifs et profonds. Il a un comique dans l'esprit qui passe jusqu'à son cœur, qui fait sentir que l'amour n'est par lui ni sérieux, ni respecté.

Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure : dès que vous plaisez à ses yeux, il ne vous demande plus rien; et tout autre mérite est perdu.

Il sait faire un bon usage de son loisir et de ses talens. Comme il a de tous les esprits, il écrit sur tous les sujets; mais la plupart de ce qu'il fait doit être l'objet de nos respects, et non pas de nos connoissances. Il fait des vers en homme d'esprit, et non pas en poète : il y a des morceaux de lui au-dessus de ceux des plus grands maîtres. Des grand sujets il passe aux bagatelles avec un badinage noble et léger. Il semble que les grâces vives et riantes l'attendent à la porte de son cabinet, pour le conduire dans le monde, et le montrer sous une autre forme.

Sa conversation est amusante et aimable. Il a une manière de s'énoncer simple et noble, des termes propres sans être recherchés. Il montre aussi de la sagesse et de la retenue : de sa retenue on en fait aisément du dédain. Il donne l'impression d'un caractère dégoûté par délicatesse. Peu blessé des injustices qu'on peut lui faire, la connoissance de lui-même le rassure, et sa propre estime lui suffit.

Je suis de ses amies depuis long-temps : je n'ai jamais connu personne d'un commerce si aisé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes ; aussi n'en a-t-il pas le danger. Il connoît parfaitement les caractères : il vous donne le degré d'estime que vous méritez : il ne vous élève pas plus qu'il ne faut, il vous met à votre place ; mais aussi il ne vous en fait pas descendre.

Vous voyez bien, Madame, qu'un pareil caractère n'est fait que pour être estimé. Vous pouvez donc badiner et vous amuser ; mais ne lui en donnez, et ne lui en demandez pas davantage.

DIALOGUE

ENTRE

ALEXANDRE ET DIOGÈNE,

Sur l'Égalité des biens.

Alex. A quelle vie vous êtes-vous condamné, Diogène ? Ne valoit-il pas mieux vous mettre à la suite de quelque prince, pour vous sauver de l'indigence, que de mener une vie misérable, sans maison, sans habits, et souvent sans pain !

Diog. Croyez-vous qu'on puisse être pauvre avec la science et la vertu? Vous voyez les maux de mon état, Alexandre et vous n'en connoissez pas les biens. Ma pauvreté me met à couvert de l'envie : elle ne m'expose qu'aux insultes des hommes, que je méprise, et dont vous recherchez les applaudissemens, aux dépens de votre sang, de votre repos, et de la vie des fous qui vous suivent. Par elle, je jouis de ma liberté et de mon indépendance. La différence qu'il y a de vous à moi, c'est que tous vos biens sont

sous les yeux, et sont l'objet des désirs des hommes; mais vos maux sont cachés, et les miens sont apparens. Vous excitez des passions, qui révoltent et qui blessent l'amour-propre des hommes : votre grandeur les abaisse et mesure leur petitesse. Pour moi, je ne leur inspire que de la pitié, et la pitié leur fait sentir leur supériorité, et les conduit à la tendresse. On croit que tout est presque égal dans le monde; qu'aux fous l'illusion, que la raison aux sages, fait l'équilibre de leurs biens et de leurs maux. Cependant l'illusion chez les fous agrandit leurs maux, et anéantit souvent leurs biens; leur orgueil les double quelquefois, leur délicatesse prend sur leur sentiment, et le diminue; car il ne faut rien pour gâter un plaisir, et le bonheur est dans le sentiment, et non pas dans les choses. La raison chez les sages affoiblit leurs maux et double leurs biens, ou les réduit les uns et les autres à leur juste valeur. Quand vous voudrez, nous comparerons vos biens et vos maux avec les miens; et vous verrez que tout est égal, ou que l'avantage est de mon côté.

Alex. Vous comptez donc pour rien les premières places, la gloire des cou-

quérans, et la fortune qu'ils mènent à leur suite? N'est-ce pas un bien réel, et l'objet de tous les désirs des hommes?

Diog. Des biens réels! Je n'en conviens pas. Il est vrai qu'ils sont l'objet des désirs de presque tous les hommes; mais examinons vos biens. Il y a des princes de naissance; il y a des princes de fortune: il n'y a guères de princes de mérite, c'est-à-dire, à qui le mérite donne la première place. Heureusement pour notre amour-propre, nous aurions trop à souffrir, s'il falloit convenir que c'est le mérite qui vous a mis au-dessus de nous: nous nous consolons, quand nous pensons que vous ne devez qu'au hasard, ou au caprice de l'aveugle fortune, cette extrême différence qu'il y a de vous à nous.

Alex. Si on ne doit pas me savoir gré de ma naissance, au moins doit-on compter pour quelque chose mes conquêtes, et la gloire que je me suis acquise.

Diog. Encore moins. Je vous pardonnerois d'être né prince, si vous ne pensiez qu'à faire le bonheur des hommes; mais je ne puis vous savoir gré de faire la désolation universelle. Vous avez uni toute votre raison à votre épée qui est

toute votre loi. Vous appelez l'ambition, grandeur ; car il ne vous coûte rien de donner de beaux noms à vos égaremens. Je ne m'en étonne pas : les hommes s'accordent à ennoblir les foiblesses qui leur sont communes ; mais je vous dis, moi, que ce que vous appelez *grandeur*, n'est qu'une violente fermentation de votre sang qui vous allume l'imagination. Quoi! parce que votre sang a acquis un certain degré de chaleur et de vîtesse, il faut que toute l'*Asie* périsse? Hé, quellé part avez-vous à ces grandes conquêtes, dont vous vous glorifiez tant? Si vous rendiez à vos soldats et à vos généraux la part qu'ils y ont, qu'il vous en resteroit peu! Vous n'êtes qu'un héros de fortune, vous n'êtes pas un héros de mérite ; et vous avez été si peu sage, que quand la fortune a tout fait pour vous, vous n'avez pas eu la prudence de vous borner; toujours, en extravagant, présumant tout de vous-même. Il ne suffit pas d'avoir de grandes qualités pour être un grand homme ; il en faut avoir l'économie. Mais qu'avez-vous gagné à franchir toutes les bornes du vraisemblable? Qu'à vous faire rayer de l'histoire, et vous faire renvoyer aux

romans. Il falloit mesurer vos actions, et les mettre au niveau et à la portée de la créance des hommes.

ALEX. Quoi! la gloire, et la gloire supérieure, n'est donc pas un bien?

DIOG. Ce qui s'appelle *gloire* est très-arbitraire. Il faut convenir de ce qui a droit de porter ce nom-là.

ALEX. J'appelle *gloire*, ce qui est reçu pour tel parmi les hommes.

DIOG. L'erreur pour être universelle, n'en est pas moins erreur. Rien de plus contagieux qu'une imagination comme la vôtre: elle a tellement ébranlé celle des hommes, que son action agit encore sur la nôtre; et nous vous devons la folie de tous les héros.

ALEX. Cela marque la grandeur de ma gloire, et les dispositions qu'ont les hommes à en recevoir l'impression et les désirs.

DIOG. Non, ce n'est point l'ouvrage de la nature, c'est le vôtre. Vous avez tellement ébranlé les esprits, qu'ils se sont fait des routes nouvelles dans le cerveau; et l'habitude de penser comme vous, les a tenues toujours ouvertes.

ALEX. Dites-moi donc ce qui mérite, selon vous, le nom de bien, puisque la

royauté, qui nous est donnée par la naissance, la gloire acquise, et la fortune n'en sont pas?

Diog. Je ne vous dis point que ce ne soient pas des biens, mais je vous dis que ce ne sont pas les premiers biens; qu'ils ne sont pas si grands qu'on les croit, et qu'ils ont souvent de grands maux à leur suite. La fortune ne traite même avec ses amis qu'à des conditions dures; elle leur fait acheter bien cher ses présens. La pauvreté aussi n'est pas un si grand mal que vous pensez. Les privations ne sont pas sensibles, quand les désirs sont éteints; et je jouis de beaucoup de biens qui vous sont inconnus. Les premiers biens, selon moi, sont les vertus; et toutes les distinctions établies parmi les hommes n'en ont été, ou n'en doivent être que la récompense. Je mets après elles l'indépendance, la tranquillité, la joie de l'esprit, et le repos de la bonne conscience: biens dont on jouit ordinairement, quand on possède les premiers. Vous même avez si si bien senti que toute la grandeur de l'homme est au-dedans, que vous disiez de Parménion: « Il est simple et négligé « au-dehors; mais il est tout pourpre au-

« dedans, par les vertus de son ame ». Ce qui devroit faire votre félicité, c'est de rendre les hommes heureux, plutôt que de les assujétir et de les rendre misérables. Tous ceux qui ont occupé les premières places ont avoué, dans des momens de sincérité, que la première étoit la pire de toutes. Il n'y a point de félicité humaine qui puisse soutenir l'homme, sans le secours de la philosophie; et vous-même, pressé du poids de votre orgueil, ne vous écriâtes-vous pas: *O Athéniens! qu'il m'en coûte pour être loué de vous!* Mais vous n'avez voulu être qu'un héros, et non pas un grand homme. Le héros n'a que la bravoure d'un pirate qui par la circonstance se rend un conquérant; et cette vertu, en soi si noble, cesse d'être vertu, par l'usage que vous en faites. Le grand homme réunit toutes les vertus, et les épure. Jamais vous n'avez pensé que la première et la plus noble conquête étoit celle des cœurs: toujours hors de vous-même, rassasié de gloire et de fortune, ennuyé de votre propre félicité, cette gloire qui vous paroît charmante quand vous courez après, ne vous paroît plus rien quand vous l'avez acquise. Si les

hommes n'avoient été dans l'erreur, si l'opinion ne vous avoit servi, on vous auroit regardé comme un furieux. Vous ne vous êtes soutenu que d'illusions que vous vous êtes faites à vous-même, ou que vous avez trouvées dans les autres; et la prévention a fermé toutes les avenues à la vérité. Vous avez étendu l'idée que vous aviez de vous-même, et vous avez tout sacrifié à cette idole.

Alex. Il faut prendre des juges entre nous, pour savoir qui est le fou de nous deux. Pour moi, je pense comme tous les hommes; je ne fais qu'étendre l'erreur commune, si c'en est une que de s'illustrer par de grandes conquêtes.

Diog. Je sais bien que vous aurez pour vous la multitude. Le nombre des sages est très-petit; et tout prince que vous êtes, vous êtes un homme du peuple par votre manière de penser. Toujours dans la dépendance de l'opinion des hommes, vous mettez votre bonheur dans les jugemens d'autrui. Vous n'êtes heureux qu'autant qu'il leur plaît. Vous n'avez jamais su vous respecter, ni vous suffire. Vous ne vous croyez pas digne de votre propre estime; mais les suffrages publics, quoi-

que illusoires, vous dédommagent. Cette grande renommée est un soutien à votre foiblesse. Votre amour-propre, et les respects des hommes, vous tiennent des voiles devant les yeux. Mais il y a des momens où la vérité les tire, et vous montre à découvert. Vous ne pouvez alors soutenir cette vue de vous-même; et c'est pour vous fuir que vous vous êtes embarqué dans vos conquêtes. L'inconstance, par l'agitation qu'elle donne, est le supplément du bonheur. Ce n'est pas des choses dont vous jouissez, c'est de leur recherche. La modération et le repos ont quelque chose de grand qui marque l'indépendance. Pour moi, j'ai eu assez de fonds et de fermeté pour me passer de tout l'attirail de la gloire; j'ai su consentir à demeurer inconnu. Vous n'avez pas eu assez de mérite pour jouer ce rôle, ni assez de fonds d'esprit pour remplir les vides du temps.

Alex. Votre orgueil me révolte. Avez-vous oublié que toutes mes grandes actions ont été louées par les orateurs, célébrées par les poètes, publiées dans les histoires, et admirées de tous les hommes?

Diog. Ce n'est point orgueil, c'est con-

noissance. On a loué en vous, non ce qu'on y voyoit, mais ce qu'on y souhaitoit. Jamais vous n'avez tiré votre considération de vos vertus, ni de vos mœurs, mais de votre dignité; permettez-moi de vous faire une question. Croyez-vous que ce soit votre mérite qui vous attache les hommes? Ce sont leurs besoins. S'ils étoient sans passions, les cours seroient désertes. Qu'est-ce que des courtisans? Des glorieux qui font des bassesses, ou des mercenaires qui se font payer. Voilà vos spectateurs, et spectateurs si nécessaires, que, si vous étiez sans témoins, vous seriez sans bonheur. Vos grandeurs ne plaisent pas comme telles, mais comme utiles pour nous. Si quelqu'un s'attache à moi, c'est par sentiment, ou pour mon mérite. Ces liens-là ne sont pas faits pour vous. Qui goûte mieux que nous la pureté de l'amitié? Pour qui ces marques sont-elles moins équivoques? Les gens heureux ne savent point s'ils sont aimés : ainsi, ces premiers biens, qui sont ceux des sentimens, vous sont interdits. La plus douce des erreurs, l'illusion la plus flatteuse, ce plaisir qui a sa source dans le cœur, qui flatte si agréablement notre

amour-propre, vous ne pouvez pas le goûter : votre ame n'est jamais préparée par l'attente ; on ne vous fait point passer par l'espérance : vos désirs ne sont point irrités par les difficultés ; ainsi vous faites l'amour sans en jouir.

ALEX. Qui a fait un meilleur usage de ses sentimens que moi, quand je respectai la femme de Darius, et que je sacrifiai mes mouvemens à la modération et à la justice ?

DIOG. C'est un acte de vertu ; mais cela ne prouve pas que les sentimens aient un prix égal pour vous et pour nous. C'est pourtant le sentiment qui est l'arbitre des biens et des maux. Les biens les plus réels ne sont biens que par l'impression qu'ils font sur notre ame. Un seul mouvement du cœur, une seule réflexion de l'esprit, a plus de crédit sur la mienne pour me rendre heureux, que toute votre fortune n'en a sur la vôtre.

ALEX. A force de raisonner, vous anéantissez tout. Vertus, grandes qualités, tout disparoît devant vous ; et vous changez la nature des choses.

DIOG. Cela est vrai : ma philosophie a changé pour moi tous les objets. Ce que

vous appelez *renommée*, et à quoi vous sacrifiez tout, je l'appelle un son vain, tributaire du caprice de la fortune; et je ne puis comprendre qu'on fasse tant de cas de l'opinion générale de ceux qu'on méprise particulièrement. Apprenez que le chemin de l'immortalité est celui de la vertu. Qu'est-ce que votre puissance? la liberté de faire des choses qu'il est bon souvent de ne pouvoir faire : vos richesses ne sont que des besoins multipliés et renaissans : vos désirs, un avilissement de la grandeur et de la dignité de l'homme. Mais le plus grand de vos plaisirs est de jouir de ceux dont les autres ne jouissent pas. C'est un plaisir de malignité qui a sa source dans l'orgueil. Quand je sais diminuer tous les avantages que la plupart des hommes croient que vous avez au-dessus de nous, que j'ai le secret d'agrandir mes biens et de diminuer mes maux, tout devient égal entre nous. Peut-être vous le suis-je aussi en mérite; et vous l'avez si bien senti, que vous dites un jour : *si je n'étois pas* Alexandre, *je voudrois être* Diogène. Quand votre amour-propre consent à me donner la seconde place, je pourrois bien mériter la première.

DISCOURS

SUR

LE SENTIMENT D'UNE DAME

Qui croyoit que l'amour convenoit aux Femmes, lors même qu'elles n'étoient plus jeunes.

Je n'attaquerai point les opinions d'Ismène ; elle les a trop-délicatement et trop solidement établies pour les combattre : j'aime à penser comme elle, et j'étois presque vaincue avant qu'elle eût parlé. Je soutiendrois donc très-mal une cause que j'ai quelque intérêt à perdre : son éloquence ne porteroit point sur moi, qui suis à demi rendue : ainsi je veux lui donner un ennemi plus digne d'elle ; je vais la mettre aux mains avec le public, lui donner à combattre un préjugé, une opinion reçue dans tous les temps : c'est encore une victoire digne d'elle que de la détruire. Je prends le monde comme il est, et non point comme il devroit être : qu'elle le fasse penser plus sainement, c'est son affaire ; car je crois que mon

amie a, aussi bien que la maîtresse d'Anacréon, les lèvres de la persuasion.

Ismène a parfaitement bien établi ma proposition : elle ne l'a point affoiblie ; mais elle veut bien que je la rende, et qu'elle passe par moi. *L'usage a établi que l'amour qui est défendu aux femmes dans tous les temps, l'est infiniment davantage dans un âge un peu avancé.* L'usage est plus fort que moi ; je n'entreprends point de le combattre, et nous avons contre nous le consentement de tous les siècles.

Sous quelle forme les poètes peignent-ils l'amour des femmes qui ont passé les premières années ? Il ne faut point se flatter ; la jeunesse est le temps des amours. Dès que vous voulez passer ce temps prescrit, les peines doublent, et les plaisirs diminuent. La règle est qu'il faut cesser d'aimer dès qu'on cesse de plaire. Vous me demandez quel terme, quel âge a-t-on marqué ? c'est aux hommes à en décider : ils sont bons juges de ce qui plaît ; il faut les en croire : ils sentent l'effet que nous faisons sur eux ; mais ils nous ont imposé la loi d'être belles, et ne nous ont donné que cela à faire. Ils nous ont destinées à

être un spectacle agréable à leurs yeux ; et dès que nous ne montrons rien qui plaît, nous n'avons ni leurs regards ni leurs attentions.

La jeunesse a de grands avantages ; le public lui pardonne tout, il lui prête des excuses : et ces mêmes excuses que lui fournit le public, elle se les donne à elle-même, et en est moins coupable à ses yeux. Quand vous avez passé la première jeunesse, comment vous permettre des foiblesses dans un temps consacré à la raison, et où elle doit reprendre tous ses droits? Si vous vous dérobez à vos devoirs, vous n'échapperez pas aux remords. Nous avons des juges indispensables devant lesquels il faut passer, la conscience et le monde. La conscience, en avançant devient plus instruite et plus sévère : elle augmente en connoissance et en délicatesse. (J'entends par le terme de conscience, ce *sentiment intérieur d'un honneur délicat, qui ne se pardonne rien pour le monde.*) Or, quand une femme a perdu sa beauté, elle n'a plus de quoi corrompre ses juges ; ils reprennent leur sévérité naturelle : le monde ne vous pardonne plus rien : on a perdu pour vous ces dispositions favorables qu'on

a pour les jeunes personnes : il n'est plus permis d'avoir tort ; et nous avons perdu le droit de faillir.

Ismène me dira, pourquoi appeler le monde dans un mystère où il ne doit point entrer? Dérobez-vous à lui ; et elle conviendra que toute la galanterie extérieure doit être interdite dans ce temps-là. Saint-Evremont est de son avis. Il dit que les avantages de l'esprit se soutiennent mal dans la foule, contre les graces du corps ; qu'il faut s'en tirer, et qu'il ne faut pas mettre les amours en vue. Mais, le peut-on? N'est-on pas toujours deviné ou soupçonné? J'ai donc besoin du public, puisqu'il est mon juge, et que je passe en spectacle devant lui. Ismène fera plaisir à bien du monde, de composer avec ce public et de le rendre plus traitable.

J'ai avancé que dans le temps où il est moins permis d'aimer, les peines doublent et les plaisirs diminuent. Le plaisir de l'amour est soutenu de deux sentimens, de ceux de la personne aimée et des nôtres. Je crois que les femmes aiment aussi fortement, dans le temps où il leur est le plus défendu ; mais elles courent

risque d'aimer seules, ce qui est un état triste: elles ne peuvent jouir de la confiance d'être aimées, et c'est pourtant de cette sûreté, dont se tire le grand charme de l'amour. Les infidélités, les sacrifices dont vous devenez le sujet, enfin tous les maux de l'amour vous attendent, dès que vous ne savez pas vous arrêter, et que vous voulez jouir de ce sentiment-là, dans un temps où il ne vous est plus permis. Le cœur, la gloire, tout pâtit. La gloire qui n'étoit point faite pour être associée à l'amour, en fait le plus grand charme, quand elle est contente, et la plus grande douleur, quand elle se plaint.

Ismène a fort bien établi les avantages qu'il y a d'aimer, dans un âge où l'on échappe à la jeunesse. Il est sûr que l'esprit est plus formé et plus orné pour ceux sur qui l'esprit fait impression. Pour le mérite des sentimens, il ne se trouve guères chez les jeunes personnes; et ils sont bien plus délicats et plus touchans dans l'âge dont nous parlons. Si vous avez exercé vos sentimens, le cœur en est plus instruit: si vous les avez retenus, ils en sont plus forts et plus vifs. Ovide qui est une autorité en amour, dit que nous cessons

d'aimer, dans le temps que nous l'avons appris; et Saint-Evremond ne le défend en aucun temps. « Dans la jeunesse, dit-il, « nous vivons pour aimer; dans un âge « plus avancé, nous aimons pour vivre. » Mais les hommes, qui ont toujours fait leur partage entre nous avec inégalité et injustice, ont étendu leurs droits et resserré les nôtres, puisque dans tous les temps ils se permettent les sentimens, et nous les défendent.

Il est donc certain que, pour toutes ces délicatesses, qui font le charme de l'amour, il ne faut pas le chercher avec les jeunes personnes. Elles sont remplies d'elles-mêmes, occupées de leur beauté et de leur parure, et livrées à la bagatelle. Le mérite de l'esprit ne s'augmente et ne se perfectionne que par la réflexion; et les jeunes personnes en sont incapables. Comme elles ignorent tout, et que tous les objets ont pour elles le charme de la nouveauté, elles courent à tout: c'est autant de pris sur le goût principal; car un sentiment ne sauroit être vif et fort, qu'il ne soit unique; dès qu'il se partage, il s'affoiblit.

Quand une femme a passé la première

jeunesse, qu'elle a parcouru les objets, qu'elle a usé ce goût pour des choses frivoles, et que par la solidité de son caractère, elle est renvoyée à elle-même, si elle permet à son cœur un sentiment, elle en sera bien plus occupée, et elle vivra pour un seul objet. De telles personnes, l'amour les perfectionne: l'envie de plaire et d'être estimées de ce qu'elles aiment, fait qu'elles se respectent; car l'amour est un censeur sévère et délicat qui ne pardonne rien.

Toutes ces délicatesses échappent à une jeune personne. Sûre de plaire par ses charmes, pleine de confiance en sa beauté, elle n'emprunte rien sur le mérite du cœur et de l'esprit; et souvent le mot de vertu lui est inconnu. Dans l'âge où l'on sent qu'on perd du côté des agrémens, comme on veut plaire, on songe à remplacer par les qualités solides ce qui échappe de graces : ce qu'on perd du côté de la sensibilité de ce qu'on aime, on veut le regagner sur l'estime, en acquérant des qualités qui en soient l'objet, mais qui ne sauroient être la source des illusions de l'amour.

Il y a très-peu d'hommes capables d'être

touchés du vrai mérite des femmes : on ne leur en demande pas même ; on les tient quittes pour les agrémens : les sentimens sont un tribut qu'on paye à la beauté, et l'estime à la vertu. J'entends par le mot de *beauté*, tout *ce qui plaît aux sens*. Les qualités de l'ame n'échauffent guères l'imagination, et elles ne sont point l'objet de l'enivrement des passions. Ainsi, ce que vous pouvez faire de mieux quand vous avez passé la première jeunesse, c'est, si la figure se soutient encore, et qu'elle puisse faire quelque impression, de profiter de ces mouvemens pour porter tout à l'estime ; de ramener tout à elle, afin que, si l'on s'est attaché à vous par les agrémens, vous fassiez que l'on y reste par le mérite de l'esprit et du cœur : mais ne vous fiez guères à ces légères impressions des sens, ou ne vous en servez que pour introduire des sentimens plus solides et plus durables. L'amour ne doit pas se traiter dans un certain âge, comme dans la jeunesse ; il doit se montrer sous une autre forme à ce qu'il aime. Mais ce ne sont pas des préceptes pour l'amour que je veux donner, ce sont des peintures de ses malheurs pour les fuir.

Ismène a rapporté, pour appuyer son sentiment, l'exemple d'une personne qui a conservé tous ses agrémens, quoiqu'elle ait passé la première jeunesse : elle me servira aussi de preuve, pour faire voir combien une femme est aimable par les qualités solides, quand elle a su les cultiver.

Ismène n'a prétendu parler que du mérite de la beauté : pour moi qui la vois de plus près, je suis bien plus touchée de ses autres qualités. Elle a une figure unique : c'est un assemblage de tous les agrémens; un mérite assorti : son corps étoit fait pour loger le plus aimable esprit du monde, et son esprit étoit destiné pour animer la figure la plus parfaite : cela fait la plus jolie alliance du monde. Mais elle ne s'en est pas tenue au léger mérite des agrémens ; elle a su en aquérir un plus durable. Saint-Evremond dit : « Qu'il y a des femmes qui « ont fait infidélité à leur sexe, en prenant « le mérite des hommes : » elle est de ce nombre. Elle est née une des plus belles femmes de la cour, du consentement du public : toujours sûre de plaire, il ne lui en coûte que de se montrer ; née pour le monde délicat, et sûre d'un tribut de sentimens et de louanges, dès qu'elle se

fait voir. J'entends de ces louanges naturelles qui se marquent par la surprise, que ses agrémens enlèvent sans peine; se faisant toujours désirer quand on ne la voit point; laissant des regrets quand on la perd.

Je n'ai jamais connu une personne plus généralement approuvée: je crois qu'on lui auroit volontiers fait un procès, pour la forcer à se montrer, comme la ville de Toulouse en fit un à la belle Paulo. Comme toutes les fois qu'on la voyoit en public, on se pressoit pour la voir, et qu'il en arrivoit des accidens, il fut ordonné par arrêt du parlement qu'elle se montreroit deux fois la semaine, et elle satisfit à cette obligation.

Le public croit avoir droit de jouir, comme spectateur, des beaux objets, et il auroit volontiers demandé la même chose à mon amie; mais c'est une dette qu'elle auroit fort mal payée. Personne n'étoit plus propre qu'elle à parer la cour; elle y étoit née, elle y tenoit un haut rang; sa famille y occupoit les premières places; le roi étoit plus jeune; la cour étoit galante: que d'appas pour une jeune personne! mais quoique faite pour la so-

ciété, pouvant plus y mettre et plus en retirer qu'une autre, elle s'est dérobée au monde. La solidité de son caractère lui a fait sentir le vide de ses vains applaudissemens : elle s'est appliquée à cultiver quelque chose de mieux ; elle a beaucoup lu, et su en profiter. Sa mémoire s'est meublée de choses précieuses ; son esprit est devenu plus fort et plus étendu ; ses sentimens ont augmenté en délicatesse : elle s'est donné un caractère de dignité qui la fait respecter : elle s'est fait un style et une manière de parler qui n'est que pour elle ; il est noble, simple et léger ; elle a des termes convenables et choisis, sans être recherchés ; elle ne parle de rien, qu'elle ne l'orne ; et l'art ne s'y fait point sentir : elle a une facilité d'expression, mais qui vient de la clarté et de la netteté de ses idées. Si, sûre de ne rien produire qui ne plaise, elle ne fait point sentir de confiance en elle ; elle montre de la timidité : il semble qu'elle ignore son prix, et qu'elle ait besoin d'être rassurée. Elle voit peu de monde ; elle est uniquement appliquée à ses devoirs, et très-unie avec madame sa sœur, qui est à peu-près du même caractère : je n'ai

que cela à dire pour la faire connoître et pour la louer. Elle n'est point répandue; jamais on ne la voit ni aux spectacles ni aux promenades publiques; elle ne se permet pas la dissipation des femmes de ce pays-ci, qui ne sauroit s'accorder avec l'exacte pudeur. Je ne sais pas si la rareté en augmente le prix; mais je n'ai jamais connu un si aimable caractère.

Ce seul exemple suffiroit pour appuyer l'opinion d'Ismène, et pour faire connoître que les femmes sont plus aimables à l'âge qu'elle soutient; mais aussi il faut convenir que cet exemple est unique, et ne fait rien pour nous. Où sont les femmes qui aient su mettre à profit leurs années, qui, en perdant du côté des agrémens, aient su se dédommager par le mérite de l'esprit? Nous ne fournissons point de ses supplémens-là. Si cela étoit, peut-être qu'on nous pardonneroit de n'être plus jeune; mais la plupart des femmes perdent tout en perdant leur beauté. Cependant rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont su qu'être belles: elles tombent dans un vide à faire pitié, quand la beauté leur échappe. Comme c'est le propre de l'illusion de

nous abuser, et qu'elle se met toujours entre nous et la vérité, pour nous la dérober, dès que l'enivrement des hommes a cessé, on voit les choses à découvert, et l'on ne se trouve plus rien. L'objet de la passion des hommes, c'est la beauté; quand on la perd, tout échappe. Mais quand les femmes seroient capables de se donner un mérite solide, il est à craindre que peu d'hommes seroient capables d'en être touchés.

Ismène a donné une infinité d'exemples, qu'elle a pris dans l'antiquité, pour prouver qu'il y a des engagemens heureux et durables dans l'âge qu'elle soutient. Pour moi, je n'emprunte rien du passé, je m'en tiens au présent; et je renvoie à toutes les femmes sensibles, et qui ont poussé ce goût-là plus loin qu'elles ne devoient: il n'y en a pas une qui n'ait la sincérité de vous dire, que c'est le plus grand malheur du monde. Il ne seroit pas nécessaire d'être menacées par les lois de l'usage, pour nous retenir dans notre devoir: le seul avilissement où tombent celles qui se sont oubliées, suffiroit pour arrêter le penchant du monde le plus rapide. Nous ne pouvons faire pour le bon-

heur aucun usage des liaisons avec les hommes : l'usage les a si bien servis, que tout est pour eux et contre nous. Quelque indignité qu'ils mettent dans leur conduite, nous ne pouvons nous en plaindre : notre témoignage ne porte point contre eux ; et c'est par une suite de l'injustice de leurs lois, que nous ne pouvons faire avec eux aucun traité où l'égalité soit observée. Ils ont étouffé notre droit sous la force. Je m'en tiens donc à dire : Que les femmes doivent s'interdire l'amour dans tous les temps ; mais infiniment davantage, quand elles ont passé la première jeunesse.

DISCOURS

SUR

LA DÉLICATESSE D'ESPRIT

ET DE SENTIMENT.

Il est dans l'ordre de la nature, et peut-être de la justice de son économie, qu'elle charge ses bienfaits de conditions proportionnées à leur valeur. Honneurs, richesses, sentimens, repos même, tout est à prix; et nous reconnoissons toujours, qu'elle nous a vendu bien cher ce que nous avions cru obtenir de sa pure libéralité.

Celle de ses faveurs qui paroît la plus douce, c'est la délicatesse. Elle découvre mille beautés, et rend sensible à mille douceurs qui échappent au vulgaire: c'est un microscope, qui grossit pour certain temps ce qui est imperceptible aux autres: elle fait l'assaisonnement de tous les plaisirs. Se pourroit-il que, nous procurant tant d'avantage, elle ne fût pas souhaitable?

Il est pourtant aisé de remarquer, combien la délicatesse d'esprit cause de dégoûts. Rarement content des autres, jamais content de soi-même, avec ce faux trésor on passe sa vie dans une idée de perfection qu'on ne trouve pas chez autrui, et qu'on ne peut attraper soi-même, outre que qui n'est pas content des autres ne les rend guères contens de soi. Quelle source de brouillerie avec l'amour-propre! que de sécheresse dans la société, qui demande toujours des applaudissemens! qu'il en coûte à la sincérité pour se rendre supportable! et que la politesse en souffre!

Mais ces malheurs ne sont rien, si on les compare avec ceux que cause la délicatesse des sentimens. Quelle source de querelles entre deux cœurs qui n'en sont pas également touchés! quel crime ne fait-elle pas d'un manque d'attention, ou de sincérité! quelle peine d'accuser la personne qu'on aime, et dont on voudroit payer l'innocence de sa propre vie! On ne veut pas se fier à elle-même du soin de sa justification; on cherche en secret à l'excuser : quelle douleur quand on n'y peut pas réussir! quelle contrainte! quelle

violence, pour lui cacher tous ces mouvemens!

Est-on forcé de découvrir un mal si pressant? Qu'il paroît dans un point de vue différent! c'est foiblesse, c'est bizarzerie : les torts se multiplient d'une part, et les malheurs de l'autre. On a beau en appeler au tribunal de l'amour : la seule justice qu'on y trouve, c'est celle qui établit de plus rudes peines pour qui a goûté de plus doux plaisirs.

DISCOURS
SUR LA DIFFÉRENCE
QU'IL Y A
DE LA RÉPUTATION A LA CONSIDÉRATION.

La considération vient de l'effet que nos qualités personnelles font sur les autres. Si ce sont des qualités grandes et élevées, elles excitent l'admiration : si ce sont des qualités aimables et liantes, elles font naître le sentiment de l'amitié. L'on jouit mieux de la considération que de la

réputation : l'une est plus près de nous, et l'autre s'en éloigne ; quoique plus grande, celle-ci se fait moins sentir, et se convertit rarement dans une possession réelle. Nous obtenons la considération de ceux qui nous approchent, et la réputation de ceux qui ne nous connoissent pas. Le mérite nous assure l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public. La considération est le revenu du mérite de toute une vie, et la réputation est souvent donnée à une action faite au hasard : elle est plus dépendante de la fortune. Savoir profiter de l'occasion qu'elle nous présente, une action brillante, une victoire, tout cela est à la merci de la renommée : elle se charge des actions éclatantes ; mais, en les étendant, en les célébrant, elle les éloigne de nous. La considération qui tient aux qualités personnelles est moins étendue ; mais, comme elle porte sur ce qui nous entoure, la jouissance en est plus sentie et plus répétée : elle tient plus aux mœurs que la réputation qui souvent n'est due qu'à des vices d'usage bien placés et bien préparés, ou quelquefois à des crimes heureux et illustres. La considération rend

moins, parce qu'elle tient à des qualités moins brillantes ; mais aussi la réputation s'use, et a besoin d'être renouvelée. Les actions d'éclat inspirent plus d'envie que d'admiration : les hommes se révoltent contre ce qui les abaisse : aussi l'admiration est un état violent pour la plupart des hommes, et elle ne demande qu'à finir. Ce qui donne le plus de considération, c'est l'amour de nos citoyens; mais elle ne s'acquiert ainsi que par les qualités du cœur. Parce qu'elle tourne alors au profit des hommes, ils nous accordent du mérite ; non pas comme mérite, mais comme une chose qui leur est utile : sans ce biais, il en faudroit beaucoup, pour se faire pardonner sa supériorité.

La politesse est une qualité aimable, qui contribue le plus à nous donner de la considération : c'est un ménagement de l'amour-propre des autres, qui contribue le plus à établir la paix entre les hommes. Elle bannit de la société ce moi si blessant pour les autres : une personne polie ne trouve jamais le temps de parler d'elle ; elle s'oublie, et ne pense qu'à faire valoir le prochain.

La modestie met le mérite et la consi-

dération que le monde nous donne, en sûreté : elle fait taire l'envie; et l'on ne se repent point des suffrages que l'on a donnés, quand on voit qu'ils ne tourneront point contre nous. Ce qui nuit le plus à la considération, c'est de vouloir l'avoir trop en détail, parce qu'a tout moment vous la faites sentir à ce qui vous entoure.

Il y a de plus une conduite à garder pour conserver la considération. Gratian dit : Faites-vous connoître, et non comprendre : ne conduisez pas l'intelligence des hommes jusqu'à l'extrémité de votre mérite; car tout ce qui leur est connu leur impose moins. Le même auteur dit : si votre mérite est au-dessus de votre réputation, montrez-vous, et qu'on connoisse votre prix : si votre réputation est au-dessus de ce que vous valez, cachez-vous et jouissez de l'erreur des hommes : placez-vous bien dans leur imagination. M. le cardinal de Retz dit : « Que dans « certaine occasion il sentit, qu'il occu- « peroit encore long-temps une grande « place dans l'imagination du peuple, et « qu'il pourroit tout entreprendre sur la « foi de leurs illusions ».

Le ridicule s'attache à la considération, parce qu'il en veut aux qualités personnelles. Il pardonne aux vices, parce qu'ils sont en commun ; les hommes s'accordent à les laisser passer : ils ont besoin de leur faire grace. Dans chaque siècle il y a un vice dominant, et il y a toujours quelque homme, qu'on appelle galant homme, qui donne le ton à son siècle, qui fixe le ridicule et qui met en crédit les vices de la société. On fait grace à l'amour, à l'ambition ; mais la malignité s'attache aux qualités personnelles.

La considération personnelle nous fournit plus d'agrémens que la naissance, que les richesses, que les places même sans mérite. Rien de si triste au fond qu'un grand seigneur sans vertus, accablé d'honneurs et de respects, et à qui l'on fait sentir à tout moment qu'on ne les doit qu'à sa dignité, et rien à sa personne. Heureusement l'amour-propre qui est le plus grand des flatteurs, sait ordinairement lui cacher son insuffisance.

Il y a des mérites qui portent à l'émulation, et qui ne sont pas au-dessus de l'exemple ; mais l'envie aussi sait bien

élever des hommes médiocres, pour affoiblir le mérite d'un grand homme. Le prince Eugène a fait de grands généraux en Europe. L'envie vous sert quelquefois, et vous illustre au-dessus de vos qualités propres. Il y a aussi des mérites supérieurs, que la malignité laisse passer sans rien dire : tel étoit celui de monsieur de Turenne. Le mérite qui nous approche ordinairement nous incommode; mais la réputation se forme loin de nous. Il est difficile d'acquérir de grandes richesses sans qu'il en coûte à la réputation, à moins qu'on n'ait fait auparavant provision de beaucoup de mérite, d'honneurs et de dignités; et que les richesses viennent d'elles-mêmes, comme inséparables des grandes places : on n'envie alors les richesses des grands hommes, pas plus que l'or que l'on voit dans les temples des dieux !

Rien de si heureux qu'un homme qui jouit d'une considération méritée, attachée à sa personne, et non à la place qu'il occupe. C'est un plaisir qui se fait sentir à tout moment, et par tous ceux qui nous approchent. Tous ces complimens vides de réalités, et où la vérité

n'a point de part, sont pour lui des marques de l'estime publique. Tous ces égards, tous ces riens sont relevés par là : son bonheur double par le contentement intérieur, et les autres plaisirs même en sont plus rians.

La faveur assure ou détruit la réputation : elle nous expose à un grand jour; et il faut avoir un grand fond de mérite, pour se soutenir dans une place où tant de gens aspirent, et d'où ils ont intérêt de vous faire descendre, où enfin l'on ne vous fait grace sur rien.

Ceux qui n'apportent à leurs emplois d'autres mérites, ni d'autres dispositions que de les désirer, ne s'y soutiennent pas long-temps.

Dans la disgrace, l'homme se manifeste, et montre ce qu'il est; le rideau est tiré : le petit mérite étoit soutenu par la faveur qui le couvroit; dès qu'elle tombe, il est à découvert, et il n'a plus d'appui.

Les disgraces parent les grands hommes. Florus dit : que Marius devint plus grand par ses malheurs; que son exil et sa prison avoient jeté sur sa personne une

espèce d'horreur sacrée, qui le rendoit respectable.

Il n'y a point de vertu que le peuple n'accorde à ceux qu'il plaint ou qu'il regrette. Le grand homme est haut et élevé dans la prospérité, et il est grand dans l'adversité. Mais comme la plupart des hommes ne sont pas assez élevés pour être outragés de la fortune, une sage retraite fait en leur faveur le même effet que la disgrace. On demande, quand doit-elle se faire? Car il n'y a point d'action dans la vie, où il n'y ait un à-propos. Est-ce après quelque action brillante, pour mettre notre gloire en sûreté, et conserver la place qu'elle nous a donnée dans l'idée des hommes? Mais pourquoi donner à la retraite le temps destiné à jouir? Celui de la vieillesse lui est propre; tous les goûts sont usés: il n'y a plus qu'à perdre à se montrer, et à faire voir sa décadence. On ne se transportera point à ce que vous avez été, c'est un travail: les hommes ne vous l'accorderont point, et l'on s'arrètera au moment présent. Mais est-il sage de tant consulter les hommes? Faut-il être toujours dans leur dépendance? N'aurons-nous jamais le

courage de nous rendre heureux selon nos goûts, s'ils sont innocens? Faut-il toujours vivre d'opinion, et doit-elle nous servir de règle pour la conduite de notre vie? Enfin, rien de si difficile que de bien entrer dans le monde, et d'en bien sortir.

PLACET
A PLINE.

Madame de Lambert *à* M. de Sacy, *au sujet des Factums contre Madame* de P.

Vous voulez bien que je présente un placet à votre justice, et que je vous demande que le procès entre les femmes et les maris, soit jugé par la raison et non par la force. Dites-moi, je vous prie, les engagemens des uns et des autres ne sont-ils pas égaux? Les sermens qu'ils ont faits, les paroles qu'ils se sont données à la face des autels, ont-ils quelqu'exception pour les hommes? Vous, le protecteur des sermens, dites-moi, quel droit ont-ils de les violer? Cependant, le lendemain d'une action si célèbre, le mari se pare de son infidélité, et la femme en est déshonorée. Elle vit avec les mêmes hommes qui se montrent à elle sous des formes bien différentes. Dans le tête-à-tête, ils détruisent l'autorité du

préjugé et ôtent à l'honneur son crédit. Je voudrois bien avoir assisté à vos audiences secrètes, quand vous tenez une jeune personne, et que vous voulez la persuader selon vos goûts et vos sentimens. Mais je vais vous le dire, mon cher Pline, comme si j'avois été un tiers entre vous deux.

L'honneur des femmes, leur dites-vous, est l'ouvrage de la politique : il n'y a point de vertus particulières à un sexe ; il n'y a que les sottes qui obéissent aux préjugés. Les larcins de l'amour sont comme ceux de Lacédémone ; on ne punit que les maladroits. Ce même homme qui parle ainsi en secret, devient le protecteur des lois, quand il est question de défendre les maris dans le temps que les mœurs et l'usage ont familiarisé les femmes avec l'amour. Ces mêmes foiblesses, qui ne vous paroissent rien quand elle tournent à votre profit, deviennent un crime quand les autres les souffrent. Mais, mon cher Pline, accordez vos discours ; ne soyez point deux hommes. On ne peut être tout ensemble le séducteur des femmes, et le protecteur des maris : il faut que les hommes prennent parti,

ou qu'ils renoncent aux plaisirs de l'amour, s'ils veulent être les protecteurs des préjugés ; ou qu'ils cessent de punir quand on les viole en leur faveur. Que voulez-vous que fassent les jeunes personnes ? On décrédite l'honneur ; on les presse, et le penchant de leur cœur est pour vous contre elles-mêmes. Il y a de l'injustice à vouloir les punir des foiblesses que vous voulez leur inspirer. Mais les hommes se sont trahis eux-mêmes, et le cocuage, qui est la suite de l'injustice de leurs lois, nous venge et les punit ; et l'honneur déshonore souvent les deux sexes, et ne paroît fait que pour la gloire de l'amour.

En faveur des jaloux tu vexes les amans ;
Le dieu des amours en soupire :
Quoi ! dit-il, cher Sacy, tous ces discours charmans,
Employés si souvent à grossir mon empire,
Vont s'employer à le détruire ?
Ingrat ! est-ce le prix de tant d'heureux momens ?

LETTRES

DE MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT.

LETTRE PREMIÈRE.

Madame la marquise de Lambert à M. l'abbé de Choisy (1), *en lui envoyant les Réflexions sur les femmes.*

VOILA, mon cher abbé, le petit ouvrage que vous m'avez fait faire. Je n'ai pas eu le temps de le perfectionner : des sentimens plus sérieux occupent mon ame, et des affaires plus importantes mon loisir. De plus, j'ai eu peine à rappeler des idées agréables depuis long-temps oubliées. Pour vous, qui les avez toujours présentes, et qui n'avez jamais pu épuiser ce fonds de joie qui est en vous, quel-

(1) François Timoléon de Choisy, né en 1644, fut reçu de l'Académie en 1687, à la place du duc de Saint-Aignan, mort en 1724. Il est auteur de plusieurs Histoires et de Mémoires sur la Cour.

que dépense que vous en ayez su faire; vous à qui la vieillesse sied bien, puisqu'elle n'en écarte ni les jeux, ni les amours; vous qui avez su rétablir l'intelligence entre les passions et la raison de peur d'en être inquiété; vous qui par une sage économie, avez toujours des plaisirs de réserve, et qui les faites succéder les uns aux autres; vous qui avez su ménager la nature dans les plaisirs, afin que les plaisirs soutinssent la nature; vous enfin qui, comme Saint Evremond, dans vos belles années viviez pour aimer, et qui présentement aimez pour vivre, vous avez raison, mon cher abbé; dérobons ces derniers momens à la fatalité qui nous poursuit. Je demande à votre amitié et à votre fidélité, que ce petit écrit ne sorte jamais de vos mains : vous seul êtes le confident de mes débauches d'esprit.

LETTRE II.

Madame la marquise de Lambert à madame de Saint-Hyacinthe, en lui envoyant un écrit à madame la supérieure de la Madeleine de Tresnel, sur l'éducation d'une jeune demoiselle.

Vous n'êtes pas faite, madame, pour demander une chose deux fois. C'est assez de savoir que vous la souhaitez : on est payé d'avance, et avec usure, par le plaisir de vous la donner. Je n'en connoîtrois point de plus grand, si ce n'est celui de vous prévenir ; mais ce que vous voulez de moi est si peu de chose, que je croyois que la lecture, que vous avez souffert qu'on vous en fît, devoit vous suffire. Je vous envoie donc, madame, ce petit écrit que je fis pour madame de Beuvron, lorsqu'elle étoit encore enfant dans la Madeleine de Tresnel. Vous y verrez une grand'mère qui use de ses droits. J'espère qu'en exerçant les vôtres

sur mademoiselle votre fille, elle y répondra si bien, qu'elle se rendra digne de vous. Je ne puis faire un meilleur souhait pour elle, ni qui marque mieux ce que pense de vous, et ce que pense pour vous,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

La marquise de LAMBERT.

LETTRE III.

Madame la marquise de Lambert à madame la supérieure de la Madeleine de Tresnel, sur l'éducation d'une jeune demoiselle.

NOTRE amie, madame, me prie de donner des conseils pour l'éducation de notre petite-fille ; mais ce seroit de vous que je voudrois les recevoir. Personne n'a de lumières plus étendues, une raison plus

sûre, et une piété plus solide que vous, madame. Mais on croit qu'une grand'-mère a droit de donner des avis. Il faût donc jouir des privilèges de son âge : nos années nous en ôtent assez.

Je crois qu'on ne sauroit de trop bonne heure songer à l'éducation de la petite personne: chaque âge demande une attention particulière. C'est dans ces premières années que se forment dans le cerveau, des traces qui ne s'effacent jamais, et que les idées des biens et des maux prennent leur rang dans l'imagination. Il importe donc infiniment de ne pas déranger leur ordre naturel, et de donner aux premiers biens la place qu'ils doivent avoir. Il faut de bonne heure lui donner une grande idée de Dieu et de la religion, lui en parler d'une manière touchante. Vous ne vous rendez maîtresse de l'esprit qu'en intéressant le cœur : trop heureuse si, dans la suite de sa vie, ses sentimens n'ont que Dieu pour objet.

Pour rendre une éducation utile, il faut que la personne qui en est chargée se fasse respecter, qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfans : il est bon de

vivre sérieusement, et un peu sevèrement avec eux. Il faut aussi être en garde contre les graces de l'enfance, dont ils savent se servir très-avantageusement pour arracher ce qu'ils veulent de nous. Ces premières graces cachent bien des défauts; il ne faut pas s'en laisser séduire.

Le grand ennemi que nous avons à combattre, c'est l'amour-propre: nous ne saurions de trop bonne heure travailler à l'affoiblir; il faut bien se garder de l'augmenter par la louange. La louange est un des grands dangers de l'éducation; par elle, vous étendez l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes; vous armez leur orgueil; vous leur donnez une préférence sur leurs compagnes: elles deviennent vaines, difficiles à vivre, aisées à blesser: cela forme un caractère peu aimable. Il faut bien se garder de leur faire sentir combien elles sont chères, et l'intérêt qu'on prend à elles. Elles s'accoutument à croire qu'on doit toujours être occupé d'elle: par là vous fortifiez leur amour-propre. Laissez-les faire; quelqu'appliquée que vous soyez à le détruire, il soutiendra ses droits contre vous. Les enfans timides peuvent être encouragés par la louange

mais la petite personne est vive et confiante : elle a besoin d'ètre contenue et réprimée. Ce n'est pas que je veuille bannir la louange : c'est une aide à l'éducation et à la vertu ; mais il faut savoir la placer, ne pas la donner par sentiment, ni séduite par leurs agrémens, mais par réflexion. Il ne faut jamais les louer sur les graces extérieures : elles s'accoutument à croire que cela tient lieu de tout, mais sur leurs bonnes actions.

Il faut leur donner un grand amour pour la vérité, et leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens, leur inspirer qu'il n'y a rien de si grand que de dire franchement *j'ai tort*, et se bien garder de les punir des fautes avouées.

Il faut donner aux enfans une grande idée de l'honneur, et leur peindre le déshonneur comme ce qu'il y a de plus à appréhender. On les amuse de contes frivoles qui réveillent toutes les passions timides. Il faudroit conserver leur crainte pour le déshonneur. Qu'ils regardent l'estime comme le premier des biens, et le mépris comme le plus grand des maux. Si vous pouvez les rendre sensibles à l'estime et à la honte de leurs fautes, c'est

une grande avance pour leur éducation : la honte leur servira de punition, et l'estime leur tiendra lieu de récompense.

Il importe infiniment de les bien persuader que le bonheur n'est attaché qu'aux actions louables. On peut leur donner ce qu'ils souhaitent, non comme récompense, mais comme une suite nécessaire des bonnes actions qu'ils ont faites. Par-là ils s'accoutument à croire que ce qu'ils désirent n'est donné et n'appartient qu'aux actions estimables. Si les petits présens que vous leur faites sont pour manger, vous augmentez en eux leur goût du plaisir qu'il faut seulement souffrir : si c'est pour leur parure, vous relevez l'idée qu'elles ont de ces choses, qu'il faut leur apprendre à mépriser.

Les enfans aiment à être traités en personnes raisonnables. Il faut entretenir en eux cette espèce de fierté, et s'en servir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. Il faut les ménager et leur faire croire qu'ils ont plutôt oublié que manqué.

Il est nécessaire de rompre la volonté des enfans, de les rendre souples, et de les faire plier sous l'autorité de la raison, de

leur apprendre à ne pas céder à leurs désirs. Ils ont quelquefois des larmes d'opiniâtreté; et, n'ayant pas le pouvoir de faire ce qu'ils désirent, ils veulent, par leurs larmes, maintenir le droit, qu'ils s'imaginent avoir, de faire ce qu'ils souhaitent. Il faut bien se garder de céder aux accès d'opiniâtreté. Il faut distinguer en eux les besoins naturels de ceux de la fantaisie, et ne leur permettre de demander que leurs vrais besoins. Ce qui donne de la force à nos désirs, c'est la liberté qu'on prend de les montrer; et quiconque se permet de convertir ses souhaits en demandes, n'est pas fort éloigné de croire qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il désire : on peut plus aisément souffrir ses propres refus que ceux des autres. La personne qui est auprès d'elle est pleine de mérite, et doit lui tenir lieu de raison. Quand on n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la raison des autres dans la jeunesse, on aura beaucoup de peine à écouter les conseils de la sienne, et à la suivre dans un âge plus avancé.

Il faut leur donner du courage dans l'esprit. La fermeté et l'insensibilité de

l'ame est le meilleur bouclier qu'on puisse opposer aux maux : c'est le soutien des vertus et le rempart contre les vices. C'est la sensibilité de l'ame qui allonge les malheurs et les éternise. On ne peut sans courage demeurer ferme dans son devoir.

Il est nécessaire de les rendre sensibles à l'amitié et à la reconnoissance. C'est sur leur cœur qu'il faut travailler : nous n'avons de vertus sûres et durables que par lui. Il est bon de les accoutumer à avoir l'esprit juste et le cœur droit. Inspirez-leur aussi la libéralité, et à partager ce qu'elles ont avec leurs compagnes. Il faut leur persuader que celle qui donne est la mieux partagée, puisqu'elle a pour elle la gloire, l'amitié, et le plaisir d'en faire.

Les enfans s'amusent souvent à contrefaire : quand ils le font avec grace, on s'en réjouit. C'est un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui est bon, cela ne feroit pas rire : c'est le ridicule qu'on veut trouver. Ne leur faites pas croire que l'agrément soit dans la moquerie. Rien de si aisé que de plaire aux dépens d'autrui : vous êtes aidé et soutenu par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'esprit pour

plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

Outre les règles générales pour tous les enfans, il y en a de particulières pour chaque caractère. Pour peu d'application qu'on y donne, il est aisé de les découvrir. La petite personne, par exemple, est souple et flatteuse : c'est un caractère utile à ceux qui l'ont, mais dangereux pour les autres. Cela séduit les personnes superficielles, et qui est-ce qui ne l'est pas? Se donne-t-on la peine d'approfondir les caractères? On se rend aux manières extérieures qui couvrent bien des défauts. Les personnes qui sentent que cela leur réussit, ne mettent plus dans la société que du jargon, et se dispensent des vertus de la société et des sentimens. Ceux qui ne commercent pas de manières, payent de réalité, et sont dans la nécessité d'être vrais et solides, dont les autres se dispensent.

Je crains que la petite personne n'ait de la disposition à l'évaporation et à l'étourderie : c'est l'ennemie de la modestie. Et que faire d'une femme sans modestie? La timidité doit être le caractère des femmes; elle assure leurs vertus. La ti-

midité et la modestie sont sœurs : elles se ressemblent, et souvent on les prend l'une pour l'antre. Je crois qu'il est temps de songer sérieusement à sa correction; elle est avancée : ces petites imperfections, qui ne paroissent rien à ceux qui l'aiment, sont pourtant les semences des défauts. Vous savez bien mieux que moi, madame, qu'un philosophe trouvant un enfant, le reprit de quelques défauts : l'enfant lui dit : *Vous me reprenez de peu de chose.* — *Nul défaut habituel ne peut être petit*, répliqua-t-il.

Ceci, madame, est très-imparfait; mais j'ai voulu vous laisser le plaisir de penser et de l'étendre, et le droit de me reprendre.

LETTRE IV.

*Madame la marquise de Lambert au R. P. B***, jésuite, sur Homère.*

Vous me faites trop d'honneur, mon R. P., de me juger digne de décider sur des matières si graves. Je sais demeurer à ma place. Je dois vous écouter et me taire.

J'ai fait voir à nos amis votre dissertation : ils l'ont trouvée parfaitement bien. M. de la Motte prétend qu'il rend justice à Homère; mais il ne le croit pas toujours divin. Il se révolte contre le culte que lui rend madame Dacier; et, en convenant de la beauté de ses narrations, de ses descriptions, de ses peintures, il demande si les défauts qu'on lui reproche ne sont pas des défauts, si les dieux d'Homère n'avilissent pas l'idée qu'on doit avoir de la divinité, si ces héros doivent servir de modèle : il me semble que les héros d'à-présent gâtent un peu ceux d'Homère.

M. de la Motte convient que si Homère étoit venu dans des temps plus avancés et aussi polis que les nôtres, il auroit été un poète admirable; car il rend justice à son génie. Il me semble que M. de Cambray a très-bien décidé sur Homère, quand il dit qu'il porte le sceau de l'humanité, qui est de n'être pas sans imperfection. Madame Dacier ne se contenteroit pas de le croire, avec Saint Augustin, *agréablement frivole*, elle qui lui donne les qualités les plus respectables.

Vous me pardonnerez ces hardiesses, mon R. P., puisque je ne suis que l'écho de ce que j'entends. Mais je vous parlerai de mon chef quand je vous dirai qu'on ne peut écrire avec plus de netteté et d'agrément. Il règne, dans tout ce que vous faites, une logique qui porte la clarté et l'évidence. Vous joignez deux qualités que M. Pascal a cru ne pouvoir s'unir, qui sont l'esprit géométrique et l'esprit fin : vous avez l'un et l'autre. Vous me faites penser hautement, et vous élevez mon ame aux plus grands desseins. Je n'entreprendrai pas d'éclairer l'esprit : c'est votre affaire; mais je voudrois bien réunir les cœurs. Je suis conciliante : aidez-moi; unissons-nous pour un si grand bien.

Les querelles d'érudition vont toujours plus loin qu'il ne faut : l'esprit seul devroit être de la partie, sans intéresser l'ame, et y mêler de la passion. Il y a assez long-temps que les intéressés sont sur la scène : il y a toujours à perdre dans des querelles aussi poussées. J'aime M. de la Motte, et j'estime infiniment madame Dacier. Notre sexe lui doit beaucoup : elle a protesté contre l'erreur commune qui nous condamne à l'ignorance. Les hommes, au-

tant par dédain que par supériorité, nous ont interdit tout savoir : madame Dacier est une autorité qui prouve que les femmes en sont capables. Elle a associé l'érudition et les bienséances ; car, à présent, on a déplacé la pudeur : la honte n'est plus pour les vices, et les femmes ne rougissent plus que de leur savoir. Enfin, elle a mis en liberté l'esprit qu'on tenoit captif sous ce préjugé ; et elle seule nous maintient dans nos droits. Par reconnoissance pour l'une, par amitié pour l'autre, voyons si nous ne pourrons pas les rapprocher. Le temps, ce me semble, y est propre. Madame Dacier s'est soulagé le cœur par le grand nombre d'injures qu'elle a dites. Le public rit, et applaudit à M. de la Motte ; car il faut convenir qu'il a l'esprit aimable et léger : son dernier ouvrage a plu infiniment : on le lit, on le cite. Il se fait donc entr'eux une espèce de compensation ; mais il faut être bien juste pour attraper le point de l'équilibre, et profiter de leur disposition : cela vous est réservé, mon R. P.

Je suis avec toute l'estime que vous méritez, etc.

LETTRE V.

Madame la marquise de Lambert au même, sur le même sujet.

Sans ma mauvaise santé, mon R. P., je n'aurois pas été si long-temps à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous dois des reproches d'avoir montré la mienne à M. l'abbé d'Auvergne et à M. de Caderousse : c'est me citer au tribunal de la délicatesse et du bon goût.

Quand je vous ai dit ce que je pensois sur votre manière d'écrire, ce n'est point louange, c'est un sentiment, c'est connoissance de ce que vous valez. Vous êtes agaçant, mon R. P. Si je n'ai point répondu aux justes questions que vous m'avez faites, c'est que je n'ai jamais pensé à combattre contre vous : nos armes ne seroient pas égales. Songez-vous de plus que je ne suis qu'une femme dont l'esprit, si j'en avois, seroit toujours gêné par les

usages, et qu'il doit se cacher sous le voile des bienséances.

Mais, après avoir payé le tribut que mon sexe doit à la modestie, je vous dirai que vous avez raison, et que nous ne devons qu'au christianisme la vraie idée que nous avons de la divinité : c'est la chaîne d'Homère qui nous attire, et qui nous élève jusqu'à elle. Mais il me semble qu'il y avoit de grands hommes dans l'antiquité qui avoient une plus grande idée de la divinité qu'Homère. *Il falloit*, dites-vous, *qu'il suivît la mythologie établie ; il ne pouvoit pas la rejeter.* Pourquoi donc Platon disoit-il *qu'Homère étoit tourmenté dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux*, s'il n'en avoit écrit que conformément aux idées reçues ? Mais je m'aperçois que je cite ; je vous en demande pardon : je m'enhardis avec vous, et je vous fais part de mes débauches littéraires.

Vous dites aussi avec M. de la Motte, *que le dessein de la poésie est de plaire*, *et que pour plaire il falloit suivre la mythologie reçue*, *et ne pas faire un poème sur un plan philosophique inconnu.* Je suis persuadée que, pour la poésie, on ne peut se passer des idées de l'anti-

quité, des Muses, d'Apollon, de Vénus, et de toute sa famille. Si les dieux du paganisme ne sont faits que pour réjouir notre imagination et pour embellir la poésie, ils ne doivent pas être l'objet d'un culte sérieux. Par exemple, en parlant de la colère de Jupiter contre la laideur de Vulcain, vous nous dites fort plaisamment, *que, pour l'en punir, il donne à ce pauvre diable de dieu un coup de pied qui le rend boiteux pour le reste de ses jours éternels*. Cela est assez plaisant; mais cela n'est pas divin.

Vous dites, mon R. P., *que les plus hautes extravagances dans un système reçu tiennent lieu de principes qui ne se révoquent point en doute, qui ne se mettent point en question*. Je glisse sur les conséquences qu'on peut tirer d'un pareil principe : elles seroient bien sérieuses.

Pour les héros, *Homère les a peints*, dites-vous, *comme ils étoient, et non point comme ils devoient être*. Il n'est donc que peintre, et il est demeuré seulement dans l'imitation. Quoi son esprit n'a pu s'élever à quelque chose de plus parfait que ce qu'il voyoit! Mais si ses idées l'ont mal servi, son cœur ne pouvoit-il

l'instruire? Il ne faut point de modèle pour les vertus du cœur. Quoi le pardon des ennemis, ou plutôt se venger par des bienfaits, l'humanité, la générosité, vertus qui ont été connues dans les temps les plus reculés, et qui appartiennent aux ames élevées, si Homère les avoit senties, il les auroit prêtées à ses héros! Rien de si brutal que leur colère, et que les injures harmonieuses que leur reproche M. de la Motte. Madame Dacier même, par les épithètes qu'elle donne à ces héros, les dégrade. Elle dit *qu'Agamemnon est armé et revêtu d'imprudence*, et *que, dans un combat, leur courage leur tomba à tous sous les pieds :* voilà des héros bien loués. On enlève Briséis à Achille : peut-on lui pardonner de se retirer dans sa tente, et de bouder comme un petit garçon? Sarrazin dit fort bien :

Achille, beau comme le jour,
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf ans pour son amour,
Comme un enfant pour sa poupée.

Voilà ses armes. Sa colère est la plus déraisonnable, la plus impuissante; une colère oisive, qui n'entreprend rien : en-

fin tout y révolte nos sentimens, nos usages et nos mœurs. Je sais qu'il faut nous mettre au point de vue, au point du goût de ces temps-là, et que nous ne pouvons pas bien juger, faute de nous monter juste au point de leurs idées, comme vous le dites fort bien. Il étoit donc fort difficile à M. de la Motte de donner un caractère aux héros d'Homère : car s'il les habilloit à notre façon, ils ne conviendroient plus aux temps où ils étoient; et ceux de ces temps-là ne plaisent guère aux nôtres.

Vous réduisez toutes ces questions, mon R. P., dans un pyrrhonisme bien fondé, et tout devient arbitraire. La plupart de ces disputes tombent sur des choses sur lesquelles nous ne sommes point à portée de juger. Les deux partis soutiennent qu'il y a des beautés et des défauts dans Homère; mais il faudroit savoir le nombre et le poids de ces défauts. Il y a des beautés : il faudroit donc supputer le nombre des beautés pour savoir qui des deux l'emporte, et l'on tomberoit dans un calcul fort incertain. Mais où prendre des juges du beau et du parfait? Le beau est réel, il n'est pas imaginaire. Si vous attachez l'idée du beau à la grandeur, à

la nouveauté et à la diversité, Homère peut être beau. Mais si vous voulez que le parfait réveille en nous des sentimens agréables, qui intéressent le cœur, Homère n'est pas beau pour moi, car il m'ennuie.

L'auteur de la nature a attaché à chaque idée un sentiment qui la doit accompagner : c'est un établissement qu'il a fait en créant l'homme. Il y a cependant des auteurs qui ne réveillent en nous aucun sentiment agréable, et à qui pourtant on ne peut refuser son estime : ils plaisent à l'esprit, sans que le sentiment soit de la partie. Homère peut être dans ce rang; je me prends à lui seul de l'ennui qu'il me cause. Quoique madame Dacier sacrifie ses propres intérêts à la passion qu'elle a pour lui, je n'en croirai pas son amour, et je suis persuadée que sa traduction est très-fidèle. D'ailleurs, j'ai trouvé dans madame Dacier beaucoup d'esprit, une raison ferme et solide : ainsi il faut toujours la séparer d'Homère, comme M. de la Motte a toujours séparé Homère de son poème. Il convient que, dans le temps que l'art n'étoit pas né, Homère n'avoit pas d'exemple pour se

guider, qu'il tire tout de lui et qu'il marche seul, sans rival et sans modèle; mais il ne trouve pas son poème parfait, et la mesure du beau ne le dédommage pas des défauts qu'il y trouve. Je ne rapporte que ses jugemens; car je ne me mêle pas de décider. J'ordonne à ma petite raison de se taire; mais mon sentiment est mutin et indépendant. Je ne vous dirai donc pas ce que je pense : imaginez-vous que je ne pense rien; mais je sens, et je ne sens rien d'agréable quand je lis Homère.

On attaque vivement M. de la Motte sur son poème. J'en viens de lire les vers que je vous envoie, avec lesquels je le justifie.

Vénus lui donne alors sa divine ceinture,
Ce chef-d'œuvre sorti des mains de la nature,
Ce tissu, le symbole et la cause à-la-fois
Du pouvoir de l'amour, du charme de ses lois.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche;
D'un souris enchanteur elle anime la bouche,
Passionne la voix, en adoucit les sons;
Prête des tons heureux, plus forts que les raisons;
Inspire, pour toucher, ces tendres stratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des sages mêmes;
Et la nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui persuade et ce qui fait aimer.

Avec de pareils vers on ne peut pas avoir tort.

Mais ne songez-vous donc point, mon R. P., au raccommodement que nous avions espéré?

Je suis avec tout le respect que vous méritez, etc.

P. S. Je vous prie de ne pas montrer ma lettre à madame Dacier, et de n'en donner copie à personne. Je me fie encore à vous : vous ne m'avez manqué qu'une fois.

LETTRE VI.

La même au même.

En disant la vérité, mon R. P., vous m'avez rendu justice, et je vous en fais de très-sincères remercîmens. Rien n'est plus vrai que, depuis dix ans, j'ai fait l'impossible pour empêcher l'impression d'un manuscrit que j'avois prêté à un ami, et que l'on a trouvé à sa mort. M. Ganeau, libraire, vous dira que j'ai voulu acheter l'édition : il a eu la bonne

foi de ne vouloir pas recevoir mon argent, parce qu'il en avoit beaucoup débité. J'ai résisté à tous mes amis, qui vouloient le faire imprimer, et surtout à M. de la Rivière, à qui l'on doit beaucoup de déférence pour son mérite et ses vertus. Tout le monde sait que j'ai acheté toute l'édition d'un autre manuscrit.

Il y a très-long-temps que j'avois écrit ces *Avis*, et je l'avois fait pour ma propre instruction, croyant que je devois commencer par moi, avant de les faire passer à mes enfans. J'ai de très-bonne heure senti le besoin que les femmes avoient d'être raisonnables. De plus, un auteur de votre connoissance m'a appris que la félicité n'étoit donnée aux hommes que par l'entremise de la vertu ; et je n'ai trouvé de bonheur véritable que dans ma propre réformation.

Voilà, mon R. P., ma confession de foi. Vous voulez bien que j'y joigne les assurances de ma très-sincère reconnoissance, et du respect avec lequel je suis, etc.

LETTRE VII.

Madame la marquise de Lambert à M. de Sacy (1), sur la mort de monseigneur le duc de Bourgogne.

Quel événement, monsieur! comment ceux qui l'ont vu ont-ils pu le soutenir? Moi, qui ne fais que d'en entendre le récit, j'en suis accablée de douleur. Je pleure le malheur public, et le mien particulier; et je regrette la portion de bonheur qui m'échappe. Je viens d'écrire à M. de Cambray. Quelle perte pour lui et pour ses amis! que de gloire leur est moissonnée! que n'attendoit-on pas d'un prince élevé dans des maximes si pures, si bien instruit des justes bornes qu'on doit mettre à l'autorité, qui ne se per-

(1) Louis de Sacy, célèbre avocat au parlement de Paris, membre de l'Académie française, de la société intime de madame de Lambert, auteur d'une bonne traduction de Pline, mort en 1727.

mettoit rien, parce que tout lui étoit permis, qui n'auroit usé de la puissance que pour faire du bien! tout ce qui étoit injuste lui paroissoit impossible. Il n'auroit pas pris la royauté pour lui, mais pour les autres, persuadé qu'il se devoit à l'état, et que la royauté ne lui étoit que prêtée: digne enfin de commander aux hommes, parce qu'il savoit obéir à Dieu.

Je m'occupe de ses vertus et de nos malheurs; je ne sais si c'est pour me consoler ou pour m'affliger: la douleur trouve quelquefois de la douceur dans son excès. Il venoit dans un temps où la soumission à la religion semble être devenue la honte de l'esprit et de la raison; où l'on est confondu avec le peuple, dès que l'on croit en Dieu; où l'honnêteté des anciens temps est devenue le ridicule du nôtre. Pour lui, il croyoit que la religion étoit le premier honneur du monde. Il mettoit la délicatesse et la bienséance dans les bonnes mœurs. Qui se connoissoit mieux que lui en vraie gloire? Il la faisoit consister à rendre les hommes heureux. Sa première passion étoit l'amour des peuples et de l'état, comme celle d'Alexandre et de César étoit pour la gloire et pour la domination.

Il avoit déplacé la gloire du monde : il ne la mettoit pas à répandre des fleuves de sang, à faire taire les lois et à faire gémir le peuple. Il croyoit qu'il valoit mieux rendre les hommes heureux, que de les assujétir pour les rendre misérables. Sa raison, éclairée à la lumière de la vérité, avoit éclipsé tous ces faux préjugés. C'est pourtant cette gloire, qui fait la désolation publique, que la renommée porte et célèbre, que les poètes chantent, et que l'histoire consacre.

Mais que ne perdez-vous pas en particulier, cher Sacy! je vais vous apprendre un fait qui vous regarde, et que peut-être ne savez-vous pas. J'avois un ami auprès du prince qui, pénétré de ses vertus, m'en parloit souvent. Il m'a dit qu'un jour, en sortant de son cabinet, où il avoit lu votre *Traité de l'Amitié*, il lui dit : « Je viens de lire un livre qui m'a « fait sentir le malheur de notre état: « nous ne pouvons espérer d'avoir d'a- « mis : il faut renoncer au plus doux sen- « timent de la vie ». Il sentoit, cher Sacy, le besoin de l'amitié. Les sentimens naturels avoient de grands droits sur son cœur : la majesté royale disparoissoit de-

vant eux. Il auroit eu des amis, et il ne les auroit pas pris parmi ses flatteurs. C'est l'amitié qui, auprès des princes, est le guide de la vérité. *Achète la vérité*, dit la sagesse, *mais ne paye pas le mensonge*. Un ancien disoit *que les amis étoient les vrais sceptres des rois*. Il me semble qu'avec vous, cher Sacy, en me mêlant de citer, je franchis les bornes de la pudeur, et que je vous fait part de mes débauches secrètes.

Enfin, le prince seul n'auroit pas monté sur le trône, mais l'homme chrétien. Les vertus y alloient régner avec lui; mais elle et les gens de bien ont perdu leur place. Quel règne ne nous promettoit-il pas! des espérances si flatteuses ont disparu; nos amours sont courtes et malheureuses: le ciel n'a fait que nous le prêter et le retirer; nous n'en étions pas dignes.

On dit qu'on doit estimer misérables ceux qui n'ont que le nombre d'années pour preuve d'avoir vécu: pour lui, il n'auroit amassé que des vertus, et la mort le crut vieux, quand elle compta le nombre de ses bonnes actions. Nous ne lui devions que des souhaits qu'Ovide faisoit

à Germanicus : *Nous n'avons*, disoit-il, *à vous souhaiter que des années : vous tirerez de votre propre fonds tout le reste, pourvu qu'une plus longue vie ne manque pas à tant de vertus.*

Son esprit faisoit tous les jours de nouveaux progrès par l'amour des lettres. Mais ce qui le perfectionnoit, étoit le calme de son cœur : jamais agité ni troublé par les passions humaines, il ne savoit pas courir après ses desirs : il les tournoit tous vers la sagesse, qui, non seulement se laisse trouver à ceux qui l'aiment, mais qui prévient ceux qui la cherchent.

Il nous a prouvé que ce sont les vertus et l'amour du peuple qui savent donner une grande renommée; et quand on sait se placer dans le cœur des hommes, on sait s'assurer une place dans la postérité la plus reculée. Quel plus digne éloge ; que de regrets sincères, et quelle pompe funèbre plus magnifique, que les larmes et la douleur universelles !

Enfin, ces momens sont arrivés, momens qui égalent tout, qui abaissent la superbe des grands, et qui consolent la bassesse des petits : ces hommes, qui ne se sont pas crus hommes, payent enfin

le tribut de l'hamanité, et leur orguei
s'ensevelit sous leur cendre. L'amour-propre trouve ce foible dédommagemen dans les autres princes : leur grandeui s'appesantissoit sur nous : on est veng de la différence qu'il y avoit pendant leui vie, par l'égalité qui se trouve à la mort Mais dans celle du prince que nous regrettons, nulle ressource ; nous perdon: un maître dont le joug étoit léger ; il savoit qu'il étoit homme, et qu'il commandoit à des hommes, ainsi sa mort es en pure perte pour nous.

Mais tirons, cher Sacy, quelque utilité d'un si grand et si triste spectacle : apprenons à ne pas faire tant de cas de ce qui ne fait que se montrer et disparoître. *Mon dieu*, disoit David, *vous avez fait nos jours mesurables, et toutes les substances ne sont rien devant vous.* A ces coups subits et imprévus, opposons la vigilance, ayons toujours une ame préparée : la seule précaution contre les menaces de la mort, c'est l'innocence de la vie.

Que cette lettre, je vous prie, ne soit que pour vous : vous savez avec quelle franchise je vous écris, et avec quel attachement je suis à vous.

LETTRE VIII.

M. de La Motte Fénélon à M. de Sacy, au sujet de madame la Marquise de Lambert.

Cambray, 12 janvier 1710.

MADAME la comtesse d'Oisy vous expliquera mieux que moi, monsieur, ce qui m'a empêché jusqu'ici de lire le manuscrit (1) de madame la marquise de Lambert, que vous m'avez confié. Je viens de faire aujourd'hui cette lecture avec un grand plaisir. Tout m'y paroît exprimé noblement, et avec beaucoup de délicatesse. Ce qu'on nomme esprit y brille partout; mais ce n'est pas ce qui me touche le plus. On y trouve du sentiment avec des principes. J'y vois un cœur de mère sans foiblesse. L'honneur, la probité la plus pure, la connoissance du cœur des hommes règnent dans ce discours. Je savois déjà, par les anciens officiers, l'histoire de la querelle

(1) Avis d'une mère à son fils.

des deux maréchaux, arrêtée avec tant de force. En lisant cette instruction, je me suis souvenu du panégyrique de Trajan que vous m'avez fait relire avec tant de plaisir en français. Les louanges que Pline donne à cet empereur ne permettent pas de douter que Trajan ne fût beaucoup meilleur que ceux qui l'avoient précédé : de même, les paroles de la mère nous persuadent que le fils à qui elle parle de la sorte doit avoir un fonds d'esprit et de mérite. Je ne serois peut-être pas tout-à-fait d'accord avec elle sur toute l'ambition qu'elle demande de lui; mais nous nous raccommoderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit soutenue et modérée. Le fils doit sans doute beaucoup aux exemples de valeur, de probité, de fidélité, de capacité militaire, qu'il trouve sans sortir de chez lui; mais il ne doit pas moins à la tendresse et au génie d'une mère qui met si bien dans leur jour ces exemples, et qui a pris tant de soins pour poser les fondemens du mérite et de la fortune de son fils. Jugez, monsieur, par l'impression que cet ouvrage fait sur moi, ce que je

pense de cette digne mère. Je vous serai très-obligé si vous voulez lui dire combien je suis reconnoissant de la bonté qu'elle a eue d'agréer que vous me confiassiez cet écrit. Peut-on vous demander ce que vous faites maintenant aux heures que vous dérobez à vos occupations publiques ?

Quid nunc te dicam facere in regione Pedana ?
Scribere quod Cassi Parmensis opuscula vincat ?

Personne ne peut être avec plus d'estime et de vivacité que moi, tout à vous, monsieur, pour toute la vie.

FRANÇOIS,

Archevêque, duc de Cambray.

LETTRE IX.

Madame la marquise de Lambert à M. l'archevêque de Cambray, en réponse à celle que ce prélat avoit écrite à M. de Sacy.

Je n'aurois jamais consenti, monseigneur, que M. de Sacy vous eût montré les occupations de mon loisir, si ce n'étoit vous mettre sous les yeux vos principes et les sentimens que j'ai pris dans vos ouvrages : personne ne s'en est plus occupé, et n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin, monseigneur, voilà l'usage que j'en ai su faire. Vous m'avez appris que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'esprit et le cœur de mes enfans. J'ai trouvé dans *Télémaque* les préceptes que j'ai donnés à mon fils; et dans l'éducation des filles, les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite que d'avoir su choisir mon maître, et mes modèles. J'ai la hardiesse de croire que je penserois

comme vous sur l'ambition; mais les mœurs des jeunes gens d'à-présent nous mettent dans la nécessité de leur conseiller, non pas ce qui est le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens; et ils nous forcent à croire qu'il vaut mieux occuper leur cœur et leur courage d'ambition et d'honneurs, que de hasarder que la débauche s'en empare. Quel danger, monseigneur, pour l'amour-propre, que des louanges qui viennent de vous! je les tournerai en préceptes; elles m'apprennent ce que je dois être pour mériter une estime qui feroit la récompense des plus grandes vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois, dans nos projets de plaisirs, nous sommes-nous promis de vous aller porter nos respects! pour moi, je n'aurai pas de plus grande joie, que de pouvoir vous assurer moi-même combien je vous honore, et à quel point je suis,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

La marquise de Lambert.

LETTRE X.

M. l'archevêque de Cambray à madame la marquise de Lambert.

Je devois déjà beaucoup, madame, à M. de Sacy, puisqu'il m'avoit procuré la lecture d'un excellent écrit; mais la dette est bien augmentée, depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrois-je point enfin, madame, vous devoir à vous-même la lecture du second ouvrage (1)? Outre que le premier le fait désirer fortement, je serois ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me promettre. Je n'oserois me flatter d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays, dans un malheureux temps, où il est le théâtre de toutes les horreurs de la guerre; mais dans un temps plus heureux, une belle saison pourroit vous tenter de curiosité

(1) Avis d'une mère à sa fille.

pour cette frontière. Vous trouveriez ici l'homme du monde le plus touché de cette occasion, et le plus empressé à en profiter. C'est avec le respect le plus sincère que je suis parfaitement et pour toujours,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FRANÇOIS,
Archevêque-duc de Cambray.

LETTRE XI.

Madame la marquise de Lambert à M. l'archevêque de Cambray.

MONSIEUR de Sacy, monseigneur, m'a traitée en personne foible; il a cru que pour me soutenir j'avois besoin de louanges, et qu'en me montrant celles que vous me prodiguez, c'étoit un engagement à me les faire mériter. Le reproche que Pline faisoit à son siècle, et qu'on pourroit avec assez de justice faire au

nôtre ne tombera point sur moi. Il dit que *depuis qu'on méprise la vertu*, *on néglige la louange*. Je suis très-sensible, monseigneur, à celle qui vient de vous. En est-il de plus délicate et de plus flatteuse, et même de plus dangereuse? Mais comme ce qui part de vous ne peut être un piége, loin de me gâter, elle m'a fait un effet tout contraire; elle m'a très-sincèrement humiliée; et je sais que vous louez en moi, non ce qui y est, mais ce qui devroit y être. Rien de si aisé que de donner des préceptes; mais s'ils ne sont pas soutenus de l'exemple, ils tournent contre la personne qui les donne. Si j'avois quelque chose de bon, quelque tour dans l'esprit, quelque sentiment dans le cœur, c'est à vous, monseigneur, que je le devrois; c'est vous qui m'avez montré la vertu aimable, et qui m'avez appris à l'aimer, pénétrée de vos bontés et d'admiration pour vos vertus. Combien de fois, dans la calamité publique, dans de si grands malheurs, si bien sentis, et d'autres si justement appréhendés, avons-nous dit avec un de vos amis : nous avons un sage dont les conseils pourroient nous aider. Pourquoi faut-il que tant de

mérite et de talens soient inutiles à la patrie? Ce ne sont point des louanges, monseigneur, c'est un sentiment; ce sont les expressions d'un cœur qui vous est respectueusement dévoué; c'est ainsi que je suis, Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

La marquise de Lambert.

LETTRE XII.

M. l'archevêque de Cambray à madame la marquise de Lambert.

Cambray, le 17 janvier 1712.

Je suis vivement touché, madame, de l'honneur que vous me faites, en me prévenant si obligeamment. Pour moi, je n'ai aucun mérite à être occupé de ce qui vous regarde; car une dame de votre voisinage m'a fait depuis peu une grande impression dans le cœur, en me mandant avec quelle générosité vous l'avez

soulagée dans ses embarras. Je vois bien que les vertus les plus nobles et les plus estimables dans la société, ne sont point pour vous de belles idées, et que vous les mettez fort sérieusement en pratique dans les occasions. Puisque vous aimez à faire du bien, et que vous savez le faire si à propos, je souhaite de tout mon cœur, madame, que vous ayez le plaisir et le mérite d'en faire long-temps. On ne peut vous desirer plus de prospérité et de bénédictions que je vous en désire ; et le souhait que je fais pour moi dans cette nouvelle année, c'est que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés, et que vous ne doutiez point du respect avec lequel je suis très-fortement et pour toute ma vie,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

François,
Archevêque-duc de Cambray.

LETTRE XIII.

M. l'Archevêque de Cambray à madame la marquise de Lambert, sur la mort de monseigneur le duc de Bourgogne.

Cambray, 3 mars 1712.

Dieu pense, madame, tout autrement que les hommes. Il détruit ce qu'il sembloit avoir formé tout exprès pour sa gloire. Il nous punit : nous le méritons. Je serai le reste de ma vie, avec le zèle et le respect le plus sincère,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

François,
Archevêque-duc de Cambray.

LETTRE XIV.

*Madame de Lambert à M***.*

J'AVOIS prié M. l'abbé Alary, monsieur, de vous faire de ma part de très-sincères remercîmens; mais cela ne suffit pas à ma reconnoissance : vous voulez bien qu'elle passe directement de vous à moi.

Vous m'avez fait grace en faveur de mon sexe : j'ai surpris votre approbation. On n'attend rien de nous, et l'on ne nous demande que des agrémens; on nous tient quittes du reste. Mais vous ignorez que depuis long-temps j'ai fait l'impossible pour n'être pas imprimée. Je respecte et redoute le public ; je n'ai jamais voulu d'autres spectateurs qu'un très-petit nombre d'amis estimables: voilà mon théâtre : nous autres femmes nous ne sommes que pour être ignorées. Mais vous seriez, monsieur, très-capable de rassurer ma timidité par votre approbation. Je suis payée au-delà de mes espérances, dès

que vous voulez bien me donner une place aussi honorable dans votre estime. J'en fais tout le cas qu'elle mérite, et suis, monsieur, avec une très-sincère reconnoissance, etc.

LETTRE XV.

*Madame la marquise de Lambert à madame de ***.*

Vous écrivez, madame, le langage des dieux, et je vous répondrai le langage des hommes. Quand je suis chagrine, je me jette dans la morale : je vais vous rendre quelques-unes de mes réflexions de ce matin.

Pour tirer parti d'une retraite forcée, j'ai voulu me consoler en pensant aux avantages de la solitude. Vous me mandez que vous rentrez dans la vôtre : le monde n'a-t-il pas affoibli le goût que vous aviez pour elle ? N'avez-vous point trouvé votre manière de penser et vos sentimens un peu dérangés ? Quelque préparé qu'on soit quand on se présente

aux objets, ils font malgré nous leur impression. M'est-il permis de citer? Un philosophe assuroit : « Qu'il ne rentroit jamais chez lui tel qu'il en étoit sorti ; qu'il y avoit toujours quelques sentimens, qu'il avoit affoiblis, qui se réveilloient ; que plus il avoit vu de monde, plus les passions acquéroient d'autorité ; qu'il est difficile de résister à leurs efforts quand elles viennent si bien accompagnées ; enfin, qu'il revenoit toujours plus imparfait, pour avoir été parmi les hommes ». Ces dangers ne sont pas pour vous, madame.

Comme j'ai vu que le temps n'étoit pas d'accord avec mes desirs, j'ai essayé d'accommoder mes desirs au temps, et, pour me venger de sa malice, j'ai résolu non-seulement de supporter ma situation présente, mais même d'en jouir : cela est téméraire. Pour m'aider, j'ai lu une lettre de Pline étant à sa maison de campagne, dont il fait une très-aimable description : ensuite il fait passer en revue toutes les occupations de la ville, qui, lorsqu'il y est, lui paroissent si importantes (ces grands riens, qui tiennent une si grande place dans notre imagination, perdent

bien de leur prix quand on les voit de loin). Après avoir rendu compte à son ami de l'emploi de son temps, il s'écrie : « O innocente vie ! que cette oisiveté est aimable ! qu'elle est honnête et préférable aux plus illustres emplois ! mer, rivages, dont je fais mon vrai cabinet, que ne m'inspirez-vous pas ! et ne vaut-il pas mieux passer ici sa vie à ne rien faire, que de songer sérieusement dans la ville à faire des riens ! » Je voudrois bien pouvoir illustrer mon loisir comme Pline ; mais il ne m'en restera que l'ennui et l'inutilité.

Avec vous, madame, je prends de la hardiesse, et je vais vous citer une autorité respectable pour vous ; c'est la Sagesse, qui dit : *Je la menerai dans la solitude, et là je parlerai à son cœur.* C'est-là où la vérité donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affoiblit, où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits, où nous apprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination sait nous surfaire : enfin, il me semble que dans la solitude nous n'avons que les besoins de la nature, qui, après tout, sont

très-bornés, et que dans la ville nous avons ceux de l'opinion, qui sont immenses. Je voudrois bien déranger des idées qui occupent une si grande place dans mon esprit, et rendre, s'il est possible, mon bonheur indépendant : il ne devroit presque dépendre que de nous ; et c'est par une espèce d'usurpation que les objets extérieurs se sont mis en possession d'en disposer : je voudrois bien me ressaisir d'un droit si important. Eh! qu'il est dangereux de se confier à ce qui est hors de nous! tout, en éloignement, me paroît diminuer de prix et de valeur, hors vous, madame, qui êtes toujours pour moi dans le même point de vue.

Voilà ce que mon esprit a pensé, mais ce que mon cœur n'a pas senti ; il ne recevra jamais des vérités qui pourroient le conduire à l'éloigner de vous. L'un et l'autre s'accordent sur votre compte, madame ; car mon esprit a toujours trouvé parfait ce que mon cœur lui a montré aimable ; et ma retraite m'a appris que la solitude est amie des sentimens, puisque les miens, madame, ont infiniment augmenté pour vous.

Je change de ton, et je vous assure,

madame, que dès que les eaux seront retirées, ma morale ne me retiendra pas un moment, et que je serai très-pressée d'avoir l'honneur de vous aller trouver.

LETTRE XVI.

*Madame la marquise de Lambert à madame de***, sur son mariage.*

N'AYANT pu, madame, avoir l'honneur de vous voir, et ma mauvaise santé me retenant à la campagne, permettez-moi de vous faire ici des complimens sur une alliance aussi illustre et si digne de vous. Vous portez un nom, madame, qui étoit autrefois un peu brouillé avec la pudeur; mais vous allez le raccommoder avec la modestie, vous qui savez si bien en soutenir les droits. Les amours en murmurent; mais vous leur faites bien d'autres larcins. Ce petit dieu a cependant bien des ressources, et j'ai ouï dire que, pour ne vous pas perdre, il s'étoit raccommodé avec son frère, que cette

longue querelle avoit cessé en votre faveur, et que le jour de vos noces ils signèrent un traité pour longues années, où l'amour promit d'être aussi long-temps amant que l'hymen seroit époux. Assurez leur union, madame, serrez leurs nœuds, coupez les aîles à l'amour : séparément ils perdent tout leur prix, et l'hymen ne peut être heureux quand l'amour ne l'est pas ; de leur intelligence dépendent vos beaux jours : qu'ils coulent, ces heureux jours, dans l'innocence et dans la paix ! que n'espère-t-on pas, madame, d'une personne comme vous, élevée dans des principes si purs et endoctrinée par la vertu même ! si je faisois des vers, vous auriez, madame, un bel épithalame ; mais je n'ai que des souhaits à vous offrir, et le très-respectueux attachement avec lequel je suis,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

La marquise de Lambert.

LETTRE XVII.

*Madame la marquise de Lambert à M. l'abbé ***.*

Je suis en société depuis long-temps avec un homme de beaucoup d'esprit et de mérite, et qui s'est montré à moi sous deux formes bien différentes. Je l'ai vu autrefois dans une grande retraite, avec une fortune médiocre, mais soutenue de principes de sagesse et de réflexions saines. Il avoit une sagesse de communication : je l'allois chercher dans mes troubles; il remettoit l'ordre et le calme dans mon ame. Il ne lui manquoit rien ; il étoit sage et heureux; mais son état ne lui a point suffi, et il est devenu homme de cour. Je lui reproche là-dessus qu'il en coûte à la sagesse : il me soutient le contraire, et voici les armes avec lesquelles il me combat.

Il prétend que la définition qui convient à un philosophe, c'est: *Un homme qui fait de son état tout ce qu'on en*

peut faire pour son bonheur et pour celui des autres ; que plus vous avez de goût et de sensations agréables, plus vous avez de bonheur, parce que vous avez plus de ressources ; que ceux-là sont moins sages, qui renferment toute leur félicité dans un seul goût ; que c'est jouer trop gros jeu, et qu'il y a trop à perdre.

Mettre la sagesse à être heureux, cela est raisonnable ; cependant j'aimerois encore mieux mettre mon bonheur à être sage. Mais croire que celui-là est le plus heureux qui a le plus de sensations agréables, il me semble que c'est donner une fausse idée de la félicité. Le bonheur qui n'est fondé que sur les sensations est peu solide, variable et plein d'illusions. Le fou d'Athènes, qui redemandoit sa folie en justice, étoit de cette espèce. Personne ne doute que les sensations ne donnent une espèce de bonheur (ce n'est pas de quoi il s'agit ici) : il est question de comparer pour choisir le meilleur. Je suis persuadée que M. l'abbé se croit heureux à St.-Cloud, au moins qu'il a le sentiment du bonheur ; mais s'il étoit également heureux dans la solitude, et qu'il y

eût ce sentiment-là au même degré, il ne me paroît pas sage de quitter l'un pour l'autre ; et voici mes raisons.

Je ne sépare point l'idée du bonheur de l'idée de la perfection; celui-là me paroît le plus heureux qui est le plus sage. Il me semble qu'on n'a jamais donné pour règle du véritable bonheur les sensations agréables. Le bonheur que vous avez dans la vie répandue, tient à une infinité de choses; ainsi vous avez une infinité de besoins. Plus vous avez de désirs, plus vous avez de pauvreté; vous devenez esclave, le sentiment de la liberté est moins vif et s'affoiblit. Il ne sert de rien de dire: *J'ai plusieurs sentimens agréables, et j'ai plus de ressources.* Vous avez plusieurs sortes de besoins, et plus de pauvreté. L'on n'a jamais mis le bonheur du sage dans l'enivrement des passions; et si M. l'abbé m'assure qu'il n'a jamais poussé ses goûts jusqu'à l'illusion, qu'il a des goûts sages, qu'il sait s'arrêter, tant pis pour sa sensibilité. Le profit des passions n'est que dans l'enivrement: je ne connois point les demi-goûts ni les demi-embarquemens; et il a grand tort, s'il a la force de s'arrêter, de se mettre en chemin.

Dans la retraite, l'esprit se nourrit de vérités pures. N'êtes-vous pas plus ferme dans vos principes? N'êtes-vous pas plus attentif? Et l'attention ne donne-t-elle pas à l'esprit plus de force, plus d'étendue et de délicatesse? Vos sensations, puisque vous en êtes devenu le chevalier, ne sont-elles pas plus vives et plus déliées dans la solitude? N'y a-t-il pas des plaisirs à part pour les gens délicats et attentifs? Vous perdez tous ces profits: il n'y a rien à gagner dans la vie dissipée: les erreurs deviennent contagieuses: nous avons en nous une disposition propre à l'imitation; nous nous ployons insensiblement, et le tempérament de l'ame se gâte comme celui du corps. Peut-on croire que l'on puisse avancer également dans le chemin de la perfection et dans la route de la fortune, augmenter en sagesse et en crédit? Cela me paroît impossible. Les idées du vrai échappent dans la foule, et nous nous trouvons heurtés et ébranlés par les erreurs populaires, et par les objets sensibles. Je veux croire que vous avez moins à perdre qu'un autre, parce que vous êtes plus ferme; mais il y a toujours à perdre.

Vous me direz encore: « J'ai fait un

fonds de vrais biens qui ne périront point : voyons si nous ne tirerons rien de la fortune. » Quand nous cesserons d'être vains et ambitieux, nous n'aurons rien à lui demander. N'auriez-vous pas plutôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos désirs? Il vous est plus aisé de vous accommoder aux choses, que les choses à vous. Après quoi courez-vous? Est-ce après les biens de l'opinion? Vous ne les aurez jamais à un degré qui vous suffise. Montrez-moi quelqu'un qui, en acquérant du bien, ait perdu la soif des richesses, et je m'embarquerai. Où est le temps que vous me disiez : *Tout est trop cher au marché : la fortune ne donne rien, et le vend tout ; l'on donne des vrais biens pour des faux : cela n'est bon que pour des esclaves.* Vous m'avez trop bien endoctrinée, et je vous bats avec vos principes.

Vous insistez, en disant : « Je me trouve en état de faire plaisir à mes parens et à mes amis. » Quand vous aurez des opinions bien saines, et que vous pourrez guérir les maladies de l'ame, les plaisirs

que vous ferez à vos amis seront bien d'un autre prix.

Enfin, je me retranche à dire, que si dans votre retraite vout étiez heureux, il falloit y rester. Vos plaisirs étoient sûrs, durables et indépendans. Que si vous n'êtes heureux à présent qu'au même degré où vous l'étiez dans votre solitude, vous y avez perdu, parce que votre bonheur tient aux autres; vous avez besoin d'eux, et vous êtes déchu de votre liberté. Je crois que vous ne pouvez faire un aussi bon traité avec la fortune qu'avec la sagesse, qu'il y a toujours à perdre; et que le mieux qui puisse vous arriver, si vous êtes renvoyé à vous même, c'est de vous retrouver comme vous étiez quand vous êtes parti. Mais il faut donc que vous passiez en dépense contre vous toutes les avances que vous auriez faites dans le chemin de la vertu: elles sont en pure perte.

Répondez à ceci, M. l'abbé, si vous le pouvez, ou si vous l'osez; mais souvenez-vous que je ne vous attaque qu'avec vos principes, et que vous devez les respecter autant que je les respecte.

LETTRE XVIII.

Madame la marquise de Lambert à M. de St.-Hyacinthe, à Londres.

Paris, 29 juillet 1729.

J'AUROIS répondu plutôt, monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, si ma santé avoit pu me le permettre.

Quant aux livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et dont je vous remercie, j'eus un cruel chagrin lorsqu'on les imprima. Je crus les anéantir en achetant toute l'édition; cela n'a fait qu'augmenter la curiosité. Le manuscrit sur les femmes est si défiguré, qu'on ne sait ce que c'est: on a ôté le commencement et la fin (1), qui apprenoient pourquoi il a été fait. Si j'avois su que messieurs les Anglais eussent honoré un si médiocre écrit de l'impression, je vous l'aurois envoyé tel qu'il est, craignant moins ce qui se peut dire dans un pays étranger que le bruit qui se fait autour de moi. Je n'ai jamais pensé, monsieur, qu'à être ignorée, et à demeurer dans le néant où les hommes ont voulu

(1) L'un et l'autre se trouvent dans cette édition.

nous réduire. Renvoyée à moi-même, j'ai pensé à tirer de moi seule toute ma force, mes appuis et mes amusemens. Les Avis que l'on a fait imprimer, je les avois faits pour moi, avant de les faire passer à mes enfans. J'ai cru qu'il falloit songer à ma propre réformation avant de penser à celle des autres. Je suis très-fâchée que ces amusemens de mon loisir aient été connus par l'infidélité d'un ami à qui je les avois confiés. Vous voulez bien, monsieur, que je vous prie de faire mes remercîmens au traducteur (1). Quoique je sois très-fâchée que cela soit connu, je ne puis m'empêcher de lui savoir bon gré du cas qu'il paroît faire d'un si médiocre ouvrage. Il dit, dans sa préface, que ce que j'ai écrit sur les femmes est mon apologie: je n'ai jamais eu besoin d'en faire. Il m'accuse d'avoir l'ame tendre et sensible; je ne m'en défends pas: il n'est plus question que de savoir l'usage que j'en ai su faire.

Je n'ai vu qu'une fois le gentilhomme que vous me recommandez (2): il a tou-

(1) M. Lockman, connu dans la république des lettres par plusieurs bonnes traductions.

(2) M. Gosset,

jours été à Versailles, et moi malade, ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici est trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi : il me paroît un très-honnête homme. Je suis, monsieur, avec, etc.

La marquise de LAMBERT.

LETTRE XIX.

M. de la Rivière, Gentilhomme de Bourgogne, à madame la Marquise de Lambert.

JE suis ravi, Madame, que vous n'ayiez point oublié à faire de bonnes actions ; et que votre bon cœur soit toujours prêt et à découvert, dès qu'il s'agit de faire du bien. Vous venez de donner un asile à une personne qui en avoit grand besoin, et qui le mérite par elle-même, et par sa mauvaise fortune. Elle a eu tant de soin de feue madame sa mère, que cet exemple domestique devoit instruire, et toucher la personne qui l'abandonne,

quelque déraisonnable qu'elle soit d'ailleurs. Quand on a lu, et appris ses devoirs, dans l'ordre de l'honneur et de la conscience, on ne peut ignorer que ce que les enfans doivent aux pères et aux mères, est un double précepte de la nature et de la religion, auquel il n'est pas permis de manquer. Enfin, Madame, je m'intéresse tant à ce qui vous regarde que je sens croître ma gloire de tout ce que vous faites pour la vôtre.

Il y a long-temps, Madame, que je prêche à madame de Créancé la paix d'une retraite. Chaque saison de la vie a des bienséances qui lui sont propres, et qui prescrivent de nouvelles règles de conduite : il est dangereux de s'y méprendre ; le monde ouvre sur nous des yeux malins ; tout y est plein de gens qui s'offensent des mérites d'autrui, à proportion qu'ils éclatent ; il suffit souvent d'être vertueux pour être haï ; les hommes rebutent ce qui passe leur règle, et ce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Pour moi, Madame, la peur m'a pris ; et l'on ne sauroit plus m'envier que le bonheur de mon obscurité. Comme j'ai toujours mis le ridicule presque au niveau du déshonneur,

je me suis dépêché de vieillir, de peur de vieillir trop tard.

Mais, Madame, voici un temps destiné aux souhaits; et ce seroit un crime, que de ne pas respecter l'ancienneté et l'innocence de cet usage. Je souhaite donc tous les jours de ma vie, la conservation de la vôtre: Je vous souhaite une longue suite de bonheur et de paix; car on n'est point heureux sans elle; je vous souhaite encore, Madame, une grande attention à vous souvenir de tous les mérites qu'il a plu à Dieu de mettre en vous; et à ne point oublier, que le plus noble de tous les chemins qui mènent à lui, c'est la reconnoissance.

En vérité, Madame, j'aime tant à vous respecter, qu'il me semble que mes sentimens rajeunissent en vieillissant; et que les années ne se renouvellent, que pour faire honneur à la fidélité de mon très-respectueux attachement pour vous.

Du 4 janvier 1737.

De la Rivière.

P. S. Si Madame de Saint-Aulaire, Madame, savoit ce que je pense d'elle, elle ne seroit pas en peine de ce que je lui souhaite.

LETTRE XX.

Du même, à la même.

Je ne m'ennuie, Madame, de l'opiniâtreté de vos maux, que par rapport à ce qu'ils vous font souffrir. Si vous voulez donner congé aux prétendus amis, que votre état fatigue, il ne tiendra qu'à vous, que je les remplace tous, par l'assiduité de mes soins. J'ai eu le loisir de donner quelque culture au peu d'esprit que j'avois : j'ai dans le cœur une douceur naturelle et compatissante pour tout ce qui souffre : la pitié m'occupe et ne me fatigue point. Quand on me reproche mon humanité, je prie, qu'on veuille bien souffrir que je sois homme. Cette compassion universelle a ses limites; mais quand il s'agit d'une personne comme vous, dont la vie m'est aussi chère que la mienne, je ne donne point de bornes à mon sentiment. Ce n'est plus le temps, Madame, des vanités attachées aux respects humains; prenez-moi au mot, j'irai vous

garder. Je n'ai plus de sexe; je n'intéresserai point vos bienséances; et peut-être que vous trouveriez quelque consolation, dans la manière dont je vous entretiendrois; ce n'est plus la saison de ces dissertations qui ne portent à rien qu'à des choses qui passent.

Madame de Fontaine-Martel vient de mourir, sans avoir jamais su pourquoi elle avoit vécu. Je sais qu'elle vous avoit prise en aversion, et cela seule est une marque de sa réprobation; car qui peut haïr une personne comme vous, qui n'avez jamais pensé qu'à faire du bien?

Je n'ai jamais, Madame, attendu si impatiemment le retour du soleil, parce que j'espère qu'il vous rendra des forces, et de la santé. Mais en l'attendant, je vous supplie de vous souvenir, qu'il n'y a de paix, qu'en vivant dans l'ordre de Dieu; à vouloir être tout ce qu'il veut que nous soyons, tristes ou gais, sains ou malades; et à conserver dans ces différens états, une égale soumission à sa volonté. Ce qui redouble mon espoir de votre convalescence, c'est que votre bon esprit subsiste tout entier, au milieu des abattemens de votre corps.

••

Je vous ai, Madame, une obligation à laquelle peut-être ne pensez-vous pas; c'est de m'avoir forcé à joindre une estime infinie, au très-humble respect que je vous dois.

Du 30 janvier 1733.

DE LA RIVIÈRE.

A MADAME LA MARQUISE

DE LAMBERT,

PAR MADAME VATRY.

Cette Pièce fut faite pour faire plaisir à Madame la Marquise de Lambert, qui prenoit le parti des modernes.

DANS le vallon qu'arrose l'Hippocrène,
Je cherchois les plus simples fleurs.
Apollon en cueilloit au bord de la fontaine,
Qui ravissoient par leurs vives couleurs.
De grace, apprenez-moi, dis-je au dieu du Permesse,
D'où vient vous refusez à présent aux mortels
Ces talens, ce feu, cette ivresse,
Qui leur firent jadis mériter des autels?
Minerve, la déesse sage,
Sous humaine figure habitoit avec eux;

Du cœur et de l'esprit leur apprenoit l'usage.
Qu'est devenu ce temps heureux ?
Ah ! répondit le Dieu, tu me parois instruite
Par ces gens appelés savans.
Leur peu de goût et de mérite
Les rend envieux et mordans.
D'une langue inconnue adorant les merveilles,
Tandis que de la leur ils sentent peu le beau :
Ce sont frêlons, ennemis des abeilles,
De chaque siècle le fléau.
Apprends que les dieux équitables
Ont donné les talens, les biens,
Aux modernes comme aux anciens.
Ils sont dans tous les temps aux mortels favorables.
Minerve aussi, comme autrefois,
Les honore de sa présence :
Paris est le séjour dont elle a fait le choix :
Elle a d'une mortelle emprunté l'apparence ;
Mais la Divinité paroît dans ses discours.
L'aimable, (1) l'exquise sagesse,
Près d'elle se trouve toujours :
Dans ses beaux yeux, dans son air de noblesse,
On voit que de Minerve elle a reçu le jour :
Tu trouveras la déesse entourée
D'esprits divins, dont elle est adorée (2) :
Apprends qu'en ce rare séjour,
Sous le nom de Lambert, Minerve tient sa cour.

---

(1) Madame la marquise de Saint-Aulaire, fille de madame de Lambert.

(2) Cette dame assembloit chez elle, deux fois la semaine, des Académiciens, et des gens de qualité amateurs des lettres.

LETTRE

DE M. DE LA RIVIÈRE

A M. l'abbé DE SAINCTOT.

N'ÊTES-vous plus sur les bords de la Seine,
Mon cher abbé ? Quoi pas un mot de vous !
Vous m'aviez fait un droit sur votre aimable veine,
D'un petit revenu si charmant et si doux,
Que je ne saurois plus sans peine,
Attendre d'une attente vaine
Ce tribut de vos sentimens.
En fait de biens que donne la fortune,
Je suis la maxime commune ;
Je ne compte que tous les ans.
Pour les rentes, du cœur, je compte les momens.
Du plus petit délai, mon ame impatiente,
Prend aisément le ton grondeur :
La vîtesse même est trop lente,
Quand on desire par le cœur.
Pour móí, je vous paye d'avance ;
Avec quoi ? De ce que je pense :
Ce que je pense est tout mon bien ;
Mais rien ne manque à qui n'a rien,
Et qui croit à la Providence.
Je pense donc, que le plus grand bonheur,
Est le bonheur d'une ame détachéé
Du vain éclat de la grandeur ;
Qui, sage enfin, et n'étant plus touchée
De ce qui passe en un moment,
Dans une paix humble et profonde,
Est riche de Dieu seulement.

Je pense que le monde entête ;
Enivre, et séduit la raison ;
Que ce n'est qu'en fuyant son dangereux poison,
Que l'on échappe à sa conquête :
Que ses charmes sont enchanteurs ;
Et qu'il se rend maître des cœurs,
Par une autorité si grande et si fatale,
Qu'on ne peut résister à ses attraits vainqueurs,
Si l'on ne traite, avec indifférence égale,
Ses rudesses et ses douceurs ;
Qu'il trompe quand on croit qu'il va nous satisfaire ;
Qu'il faut apprendre à mépriser
Les vains plaisirs qu'il offre pour nous plaire ;
Qu'il n'en est point qu'on doive tant priser,
Que le mépris qu'on en sait faire ;
Que les graces que fait sa libéralité,
Sont des bonheurs sans consistance ;
Et que, pour être heureux, avec solidité,
Il faut l'être avec innocence.
Je pense que, content d'une sainte ignorance,
Il ne faut pas trop s'informer
Des secrets de notre grand maître,
Qu'il faut être sobre à connoître,
Mais sans mesure pour l'aimer.
Déjà les deux tiers de notre être
Sont passés dans l'éternité ;
Nos jours n'ont point encor de destin arrêté.
Mais ils attendent de l'usage,
Que nous ferons du temps qui nous reste en partage,
Ou leur malheur ou leur félicité.
Pour arriver, par une route sûre,
Au grand pays de l'immortalité,
Il ne faut point d'autre voiture
Que celle de la charité.
Occupons-nous du grand voyage,
Que par d'inévitables lois,

Feront également les bergers et les rois.
Préparons donc notre équipage ;
Tenons-nous prêts pour ce départ certain ;
Nous n'avons point de droit au lendemain,
Ne remettons pas davantage :
Et prévenons, sans nous désespérer,
Le jour qui va bientôt s'éteindre.
Tant qu'il est temps que peut-on craindre ?
Mais quand il n'est plus temps, que peut-on espérer ?
Ainsi, mon cher abbé, pécheurs comme nous sommes,
Prions de cette voix du cœur,
Qui, sans rompre la tête aux hommes,
Se fait entendre du Seigneur.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du second et dernier Volume.

